

LISTE MÉLUSINE, JANVIER 2006

DIM. 01/01/2006 20:20

Éphémérides

Chers Mélusins, Chères Mélusines,
pour bien commencer l'année, André Bourassa nous confie sa bibliographie du théâtre surréaliste (fichier joint) et pensant être utile à tous, je vous prie de trouver ci-dessous des éphémérides qui, malheureusement, ne sont pas accessibles sous cette forme sur notre site.

Éphémérides du surréalisme : 1906

L'année 1906 est celle de la réhabilitation d'Alfred Dreyfus et de la Charte d'Amiens.

[Chaque notice est ainsi structurée : Nom, État-civil, Parcours, Revues, Interventions, Expositions]

ALQUIÉ Ferdinand; 1906, Carcassonne-1985, Montpellier. Philosophe.; Proche du gr. surr. (1933-1969).; Chantiers (1929-1930), SASDLR (n°5, 1933), Minotaure (1933), Cahiers GLM (Trajectoire du rêve, 1938), La Brèche (1962), L'Archibras (1967).; Entretiens sur le surr. (organ., Cerisy-la-salle, 1966). Éd. par Éric Losfeld (Solitude de la raison, 1966).; Le Surr. en 1947 (cat., 1947), Philosophie du surréalisme (1956), Cahiers de jeunesse (2003).

ANDONIOU I. D. ; 1906, Mozambique — ??? . Poète. En marge.; Poèmes, 1939.; Ta Néa Gràmmata (1930-1940).; ; ;

BUCAILLE Max; 1906, Sainte-Croix-La-Hague – 1996, Créteil. Mathématicien, poète, peintre, illustrateur, collagiste, sculpteur.; Réalise des collages surr. à p. des années 1930. Membre du "Surr. rév." (1947-1948), du "Collège de Pataphysique". Partic. à "Phases" (à p. de 1989).; Le surr. rév. (1948), The Situationist times (1963).; Éd. par "GLM" (Les Cris de la fée, 1939).; Prise de terre (1948), [Surr. rév.] (1948), Greffages 2 ("Phases", 1989).

CAPACCI Bruno ; 1906, Venezia Italie — 1993. Peintre, poète, auteur de fresques et de porcelaines. Séjour à Paris (1932-39), à Bruxelles et contacts avec les surréalistes belges (1940-46). Contact avec les surréalistes franç. (1947-55).Influencé par De Chirico, Miró...; Souvenirs d'Italie, et Balcon, 1928.; ; ; Expo. Maeght, Paris, 1947.;

DEFIZE Marcel; 1906, Liège — 1978. Peintre. Compagnon de Delbrouck. Séjour à Paris (1929). Anim. de "l'Atelier" de tendance expressionniste (1934). Membre du groupe surréaliste de Bruxelles.; Peinture in Variétés : "Le Surréalisme en 1929", juin 1929.; Variétés (1929).; Préf. par Breton (expo. avec Delbrouck, Paris, galerie "Van Leer").

DIOP Birago; 1906, Dakar, Sénégal — 1989, Dakar. Poète, conteur.; Les Contes d'Amadou-Koumba, 1947. Leurres... et lueurs, poèmes, 1960.; ; ; ;

DUMONT Francis; 1906, Mons — 1945, Belsen. Écrivain, poète. Pseudo. de Fernand Demoustier. Contact avec Breton (1936). Membre du groupe "Rupture". Anim. du groupe « surréalisme en Hainaut » (1939).; L'étoile du berger ("Labor", 1955).; Mauvais temps (1935), L'Invention collective, Les Deux sœurs (1946).; ; Surréalisme (1945).;

FERRY Jean. Pseudo. de Jean André Lévy; 1906, Capens — 1974, Paris. Poète, scénariste.; Partic. au gr. "Octobre" (???). Membre du gr. surr. (1933-1952), de la "FIARI" (1938-1939), de "La Main à plume" (1943-1944). Anim. "Le Collège de Pataphysique" (1948-1974).; Documents 34 (Inter. surr., Bruxelles, 1934), Minotaure (1934 et 1937), Le Clair de Terre (1946), Les Quatre Vents (1947), Néon (1948-1949), La Nef (Almanach, 1950), L'Âge du cinéma (1951), Médium (feuille, 1953).; Publi. collec. de "La Main à Plume" (L'Objet, 1944). Signe Rupture inaugurale (1947), À la niche... (1948).Tract "Les surr. à Garry Davis" (rédac.,

1949). Préf. par Breton (Le Mécanicien et autres contes, 1950). Éd. par "Arcanes" (Fidélité, Une Étude sur Raymond Roussel, préf. par Breton, "Fronton virage", 1953). Signe la "Déclaration des 121" (1960).; Le Surr. en 1947 (cat., 1947).

FRANCIS Ivor.; 1906, Uckfield, Angleterre. Peintre, collagiste Arrive à Adélaïde (1924). Chef de file du surréalisme à Adélaïde. Influence de Dali et du groupe anglais, A New Apocalypse.; Energy of War (L'énergie de la guerre), 1940.; Angry Penguins.; ;

HAMOIR Irène ou IRINE; 1906, Saint-Gilles — 1994. Poète, auteur de contes, romancière. Compagne de Scutenaire. Membre du groupe surréaliste de Bruxelles (années 1930). Rencontre Éluard, Hugnet, Picasso, Char, Bousquet. Contacts épistolaires avec Breton.; Œuvres poétiques (1930-1945). La Cuve infernale (contes, 1944).; L'Invention collective, Le Ciel bleu, La Contre bande, Les Lèvres nues (1958).; ; Phases (Paris, 1954).;

HARFAUX Artür ou Arthur; 1906, Cambrai — 1995, Paris. Dessinateur, photographe, photomonteur.; Membre du "Grand jeu" (1927-1932), du gr. surr. (1933-1948), de "Contre-Attaque" (1935-1936).; Le Grand jeu (1928-1929), SASDLR (1933), Phases.; Signe Rupture inaugurale (1947), À la niche... (1948).; Le Grand jeu (1929), Expo. surr. (1933).

HUGNET Georges; 1906, Paris — 1974, Saint-Martin-de-Ré. Poète, essayiste, cinéaste, collagiste.; Anim. du gr. surr. (1924-1938, départ par fidélité à Eluard). Membre de "Contre-Attaque" (1935-1936), de la "FIARI" (1939), de "La Main à plume" (1942-1943, exclu avec Eluard, pour s'être rapproché d'Aragon). Conflit avec Bounoure, Mayoux et Schuster (1962).; SASDLR (1933), Minotaure (1933-1934 et 1937-1938), Documents 34 (1934), Cahiers d'art (1935), Contemporary poetry and prose (Londres, ???), Kronkretion (Copenhague, 1936), Cahiers GLM (Trajectoire du rêve, 1938), Clé (1939), L'Usage de la parole (dir., 1939-1940).; Préf. Tonny (expo., gal. "Briant", 1925). Illus. par Hayter (L'Apocalypse, 1932). Éd. Petite antho. poétique du surr. (première antho. du genre, Jeanne Bucher, 1934). Du temps que les surr. avaient raison (1935). Ouvr. collec. Surrealism (corédac., Londres, 1936). Éd. par les "éd. surr." (Onan, illus. par Dali, 1934), par "GLM" (La Hampe de l'imaginaire, illus. par Dominguez, 1937, L'Apocalypse, 1937). Brochure Ubu enchaîné (corédac., 1937). Illus. Duchamp (La Septième face du dé, couv., 1936), par Seligmann (Une Écriture lisible, 1938), par Bellmer (OEillades ciselées en branches (Jeanne Bucher, 1939). Publi. collec. de "La Main à Plume" (La Conquête du monde par l'image, 1942).; Expo. surr. (1933), Surréalisme (Tokyo, 1937), partic. à l'expo. intern. du surr. (Paris, 1938).

JEZEK Jaroslav; 1906, Prague — 1942, N.Y. Musicien, compositeur. Participe au groupe Pragois (1934).; Chansons pour le "théâtre libéré".; ; ;

LUNDKVIST Artur; 1906, Oderljunga — 1991. Poète, critique, essayiste, romancier, traducteur. Membre du groupe "Fem unga" ("Cinq jeunes"). Fait connaître le "Halmstadgruppen" et Svanberg.; Les Ponts de la nuit, 1936.; Salamander (1956).; Trad. Breton, Éluard, Tzara.; ;

RENOTTE Paul; 1906, Ixelles — 1966, Liège. Peintre. Rencontre Aragon, Unik, Sadoul (Paris, 1930).; Illus. Les Chants de Maldoror.; ; ;

SENGHOR Léopold SÉDAR; 1906, Joal-la-Portugaise, Sénégal — 2001. Poète, théoricien, homme politique. Contacte et découvre le surréalisme à Paris, dans les années 1930. Compare surréalisme européen et surréalisme africain in Négritude et humanisme, 1964.; Chants d'ombre, 1945. Ethiopiques, 1956.; L'Étudiant noir (codirecteur).; ; ;

SIMON Armand; 1906, Pâturages, Hainaut -1981, Pâturages. Dessinateur. Membre de "Rupture", du "groupe surréalisme en Hainaut" (1939), de "Haute Nuit" (1945). Contacts avec Bonnefoy, Ubac, Bellmer (1945). Rencontre Jaguer et Éthuin (1947). Membre du "Surréalisme rév.".; Illus. Les Chants de Maldoror de Lautréamont tout au long des années 1940, inédit.; Savoir et beauté (1961), La Contre-bande, Fantasmagie, Les Deux sœurs (1981).; ; Surréalisme (1945).;

TIKAL Vaclav; 1906, Pletín — 1965, Prague. Peintre. Participe au groupe "Ra", membre du "Groupe des surréalisme en Tch." reconstitué par Teige (1949) (à p. de 1950). Participe à "Phases" (1964-70). Membre du Cercle de Effenberger. Influencé par Chirico et Dali.; Symbiose, 1945.; ; ; ;

Pour en savoir plus : sur l'histoire littéraire de la France :

<http://phalese.univ-paris3.fr/bdhl/dates.php>

Sur votre avenir :

<http://michel.bernard.online.fr/propheties.php>

Bien cordialement,
L'administrateur:
Henri Béhar

MER. 04/01/2006 14:59

Artaud
Chers Mélusins, Chères Mélusines,
je n'ai pas encore vu le spectacle (et pour cause!), mais il me semble que cette annonce doit en intéresser plus d'un(e). N'hésitez pas à nous donner votre commentaire si vous vous y rendez.
Bien cordialement,
L'administrateur:
Henri Béhar

JEU. 05/01/2006 23:44

attentat!

Chers Mélusins, Chères Mélusines,
vous l'avez sans doute appris par votre quotidien favori, cependant je préfère vous informer de ce haut fait:

[Exposition Dada: un homme s'attaque à l'urinoir de Duchamp](#)

TSR.ch — Genève

Exposition Dada: un homme s'attaque à l'urinoir de
Duchamp

ATS, le 5 janvier 2006 à 12:36

PARIS — Un septuagénaire a attaqué au marteau l'urinoir exposé au Centre-Pompidou, à Paris, dans le cadre d'une exposition sur le dadaïsme. L'œuvre de l'artiste français Marcel Duchamp a été légèrement ébréchée et l'assaillant mis en garde à vue.

L'urinoir a été retiré de l'exposition pour être restauré. L'assaillant de 77 ans est un récidiviste, qui s'était déjà attaqué en 1993 à ce même urinoir alors exposé à Nîmes. L'urinoir, en fait titré "Fontaine", de 1917, est l'une des

oeuvres emblématiques de Marcel Duchamp (1887-1968).

L'artiste entendait ainsi transformer des objets de la vie courante en oeuvres d'art, par la simple volonté de l'artiste qui choisit l'objet et l'acte de l'exposer dans un musée.

Bien cordialement,

L'administrateur:

Henri Béhar

VEN. 06/01/2006 18:06

Chers Mélusins, Chères Mélusines,

Vous trouverez ci-joint, en fichier attaché, l'annonce concernant la publication de l'ouvrage de Jean-Claude Marceau sur Unica Zurn.

Par ailleurs, je vous informe qu'un nouveau compte rendu, relatif à *Mélusine XXV*, est en ligne sur notre site, à la rubrique LU: http://www.cavi.univ-paris3.fr/Rech_sur/lu.html

Bien cordialement,

L'administrateur:

Henri Béhar

VIENT DE PARAÎTRE -

Edition- Diffusion

5-7 rue de l'École Polytechnique 75005 PARIS

Tél : 01 40 46 79 20 / Fax : 01 43 25 82 03

<http://www.editions-harmattan.fr>

UNICA ZÜRN ET L'HOMME JASMIN, LE DIT-SCHIZOPHRÈNE DE JEAN-CLAUDE MARCEAU, PRÉFACE DE HENRI BÉHAR

Unica Zürn fut l'une des égéries du mouvement surréaliste. Compagne de Hans Bellmer, le créateur de la célèbre Poupée, cette artiste souffrait de schizophrénie et connut une fin tragique en se défenestrant. Trois de ses récits autobiographiques, *Sombre printemps*, *L'Homme Jasmin* et *Vacances à Maison Blanche*, ont été traduits en français. Elle y évoque le vécu érotique de l'enfance, sa découverte du monde des adultes et son initiation à la sexualité horrifiante et fascinante, puis à l'amour fou. Unica nous livre ainsi une superbe leçon sur l'amour et la psychose. Comme le dit son amie Ruth Henry : « Elle a su écrire sur sa maladie et pas seulement la décrire. Ainsi écrivait-elle sa vie dans la mesure où son mal était précisément son mal de vivre. » C'est ce dit-schizophrène, l'histoire de *L'Homme Jasmin*, qui se trouve ici retracé à la lumière de la psychanalyse lacanienne.

Jean-Claude Marceau a étudié la psychologie clinique et la psychopathologie aux Universités Paris 5 et Paris 7. Il a mené une recherche doctorale au Département de Psychanalyse de l'Université Paris 8 Vincennes à Saint-Denis, sous la direction de Serge Cottet, consacrée à La part du surréalisme dans la théorie lacanienne des psychoses et dans l'éthique de la psychanalyse. Il est membre de l'Association pour l'Etude du Surréalisme.

Henri Béhar est professeur de littérature à la Sorbonne et docteur honoris causa de l'Université de Wrocław (Pologne). Il est directeur du Centre de Recherche sur le Surréalisme (Université Paris 3 — CNRS) et responsable de la Bibliothèque Mélusine aux Editions L'Age d'Homme.

Il préside l'Association pour l'Etude du Surréalisme.

Collection Psychanalyse et civilisations

Série Trouvailles et retrouvailles

ISBN : 2-7475-9567-6 • Prix : 18.50€ • 206 pages

- SOMMAIRE-

Préface

L'impertinence surréaliste

Introduction
LE DIT-SCHIZOPHRENE
La métaphore paternelle et la forclusion du Nom-du-Père
De la forclusion
Symbolique, imaginaire et réel dans la psychose
Jouissance et logique de la sexuation
D'un impossible du rapport sexuel
La jouissance inter-dite
L'instance de la lettre et le dit-schizophrène
Clinique différentielle du dit-schizophrène
Le motérialisme du symptôme : la lettre et l'anagramme
L'HOMME- JASMIN : UNE ECRITURE DU REEL
Une lacune natale
L'Homme-Jasmin : HB
L'œil de l'Autre
Etre la poupée
Les avatars de l'œil chez Hans Bellmer
Les jeux de la poupée
La folie à la lettre
La petite anatomie de l'image
Les anagrammes d'Unica
Conclusion
Bibliographie

BON DE COMMANDE

A retourner à L'HARMATTAN, 7 rue de l'École Polytechnique 75005 Paris

Veillez me faire parvenir exemplaire(s) du livre Unica Zürn et l'homme jasmin au prix unitaire de 18.50€ + 4.05€ de frais de port, + 0,80€ de frais de port par ouvrage supplémentaire, soit un total de€.

NOM :

ADRESSE :

Ci-joint un chèque de €.

Pour l'étranger, vos règlements sont à effectuer:

- en euros sur chèques domiciliés sur banque française.

- par virement en euros sur notre CCP 23 625 44 N Paris

- par carte bancaire (Visa uniquement) N°..... date d'expiration...../...../...../

et le numéro CVx2 (les 3 derniers chiffres se trouvant au dos de votre carte, à gauche de votre signature) :

Vous pouvez aussi commander cet ouvrage directement à votre libraire habituel

SAM. 07/01/2006 11:45

Chers Mélusins, Chères Mélusines,

Vous trouverez un autre écho à l'agression portant sur la *Fontaine* de M. Duchamp dans *Le Monde*:

[M. Pinoncelli et Duchamp : frappante charité](#)

Bien cordialement,
L'administrateur:
Henri Béhar

SAM. 07/01/2006 10:46

Chères Mélusiennes, Chers Mélusiens,
Certains d'entre vous pourront peut-être répondre à la demande de cet étudiant de Belgrade...
Bonne et heureuse année 2006 !

Bien cordialement,
Carole Aurouet

Respectable madame,

Désolé de Vous déranger au milieu de vacances. Je m'appelle Boris Petrović, et je suis l'étudiant de littérature générale et théorie de la littérature à Belgrade, Serbie et Monténégro. Je voudrais obtenir le niveau M2 en France, et parce que je concoure pour une bourse que donne le gouvernement de France pour les études supérieures en France. J'ai besoin d'un brevet de professeur ou d'une faculté qui accepterait d'être mon mentor, c'est à dire, qui m'accueillerait à son cours.

La recherche que je voudrais faire est orientée vers des liens de la poésie avec les autres arts, principalement avec l'art plastique et la plasticité sur la littérature. Je voudrais faire une recherche de la rôle de la plasticité dans la poésie du surréalisme ou/et du symbolisme, principalement la rôle du dynamisme de la poésie vers les arts plastiques qui sont statiques (la sculpture, la peinture et l'architecture). Le problème de l'imagination aussi m'intéresse beaucoup. J'attache mon plan de la recherche, mon CV et ma lettre de motivation à cet e mail, pour Vous donner une image plus claire de nature de mes intérêts.

Ce serait très important pour moi (si Vous trouvez de me voudrais accepter sur les études supérieures) de recevoir Votre recommandation le plus vite possible parce que le concours pour la bourse ferme dans quelques jours.

Je m'excuse encore une fois pour Vous gêner.

Reconnaissant en avance,

Cordialement Boris Petrović

SAM. 07/01/2006 15:00

Les poèmes de Picasso

Bonne année à tous.

Juste pour dire que vient de paraître un ouvrage des poèmes de Picasso aux éditions du Cherche-midi, avec une préface d'Androula Michael.

(4ème de couv) Qui sait que Picasso fut également un grand poète? A l'âge de 55 ans, il se met à écrire "les centaines de poèmes qui dormaient" en lui. Proliférant dans son activité de peintre, il l'est tout autant dans son travail d'écrivain qui comprend plus de 400 poèmes et trois pièces de théâtre écrits de 1935 à 1959. Peintre consacré mais jeune poète, Picasso utilise les mots avec une extrême liberté aussi bien sur le plan linguistique que plastique et visuel. D'une écriture vive, ses manuscrits souvent brouillons deviennent ailleurs de superbes dessins.

Première anthologie de ses poèmes en français, ce livre propose une sélection d'une centaine de textes parmi les plus significatifs et les plus beaux et donne les clés de lecture indispensables pour mieux pénétrer dans son univers foisonnant et inventif. (15 euros).

bien à vous

Fabrice Flahutez

SAM. 07/01/2006 17:44

Cravan = Archinard?

Chers Mélusins, Chères Mélusines,
je m'interrogeais sur l'identification d'Archinard à Cravan. Voici l'avis de Jay Bochner:
Plusieurs, dont Marcel Fleiss et Roger Conover, tous deux grands amateurs de Cravan,
pensent qu'Archinard, c'est lui. J'en suis un peu moins sûr. Le style du poème signé Archinard
dans *Maintenant* m'étonnerait pas mal pour du Cravan de cette période-là. Mais il est vrai que
tous les auteurs dans *Maintenant* sont Cravan ! Aussi, il n'y a pas de tableaux connus de
Cravan, sauf un (que je connais), qu'il a signé Miradique, autre faux nom, et que Cendrars lui
avait acheté (tableau connu par une photographie jadis chez Breton), et revendu (ou donné ?)
avec une inscription de sa main (gauche) authentifiante. Enfin, il faut lire l'article de Roger
Conover dans le catalogue d'expo "Arthur Cravan, Poète et Boxeur," à la Galerie 1900-
2000/Terrain Vague, 1992, sur "les Noms secrets d'Arthur Cravan." Il y a un article sur
Archinard et ses expositions dans ce catalogue, ainsi qu'un bon petit nombre de ses tableaux,
y compris en couleurs, dont certains faits à Nice en 1914. Cravan y était ?

Bon courage aux chercheurs, dont je suis,

Jay Bochner:

Bien cordialement,

L'administrateur:

Henri Béhar

DIM. 08/01/2006 00:04

Zapping dada

Chers Mélusins, Chères Mélusines,

Courrier des musées Voila.fr

Courrier des musées

07-01 08:17:33 "Zapping Dada" fête la fin de l'exposition Dada au Centre Pompidou — Un
"colloque-performance", spectacle de danses, musiques et actions théâtrales inattendues,
mettra dimanche soir au Centre Pompidou un point final à l'exposition Dada qui ferme ses
portes le lendemain.

De 17h00 à 20h30 dans la grande salle du centre, une trentaine d'invités — acteurs,
chorégraphes, historiens de l'art spécialistes de Dada — se succéderont pour des interventions
et autres performances très courtes liées à Dada. L'exposition qui a commencé le 8 octobre, a
accueilli quelque 350.000 visiteurs.

(Zapping Dada, Grande salle, Centre Pompidou, tarif unique 6 euros)

Bien cordialement,

L'administrateur:

Henri Béhar

MER. 11/01/2006 18:43

mai 68

Chers Mélusins, Chères Mélusines,

2 réponses au courrier de Frédérique Joseph-Lowery:

1. Marc Chiassai :

Il me semble que Michel Lequenne et M Löwy ont abordé cette question peut-être pas comme
apothéose mais comme continuité j'en suis presque sûr.

2. François Prévot:

En réponse à Frédérique Joseph-Lowery sur les surréalistes et Mai 68, quelques remarques :
- force est de constater le peu d'études consacrées à la question, même si l'on trouvera des informations précieuses par exemple dans le recueil de tracts et de déclarations collectives de José Pierre et dans la thèse de Carole Reynaud-Paligot sur Le Parcours politique des surréalistes

- voir en Mai 68 l'apothéose du mouvement surréaliste est probablement excessif : mort de Breton, querelles internes, influence d'autres mouvements comme le situationnisme (héritier du surréalisme ?), etc.

- il n'en demeure pas moins (et c'était le sens de mes travaux de recherche de troisième cycle) que Mai 68 fut sans doute le catalyseur d'une nouvelle "jeunesse", d'une vigueur et d'une véhémence retrouvées pour les membres du mouvement. L'étude de L'Archibras (et principalement du numéro 4) en apporterait la preuve.

A titre personnel, j'aurais tendance à considérer que s'il y a une apothéose surréaliste en mai 68, il s'agirait d'une apothéose libertaire (tendance profonde du surréalisme qui aurait trouvé dans les événements de mai une manifestation plus spectaculaire encore que lors de la collaboration au Libertaire) qui n'irait pas sans rappeler certaines déclarations de 1924.

Ce qui semble certain en tout cas c'est que les surréalistes se sont reconnus dans les insurrections de l'époque et avaient été alertés par les révoltes qui, dans d'autres pays européens, devançaient l'explosion parisienne. Claude Courtot l'a confirmé : en Mai 68, "le surréalisme s'est retrouvé dans la rue".

Bien cordialement,

L'administrateur:

Henri Béhar

JEU. 12/01/2006 20:24

Deux titres

Bonjour!

Quequ'un aurait-il une référence en langue française ou anglaise pour la pièce violet de Kandinsky? Sa pièce Sonorité jaune a été reprise dans Regards sur le passé et autres textes en 1974, mais je n'y ai pas vu Violet.

Par ailleurs, un site ou l'autre semblent attribuer à Cocteau les arguments de ballet pour Les Aventures de Mercure et L'après-midi d'un faune (décors de Picasso, musiques de Satie pour l'un et Debussy pour l'autre). L'Après-Midi d'un faune est d'après l'élogue de Mallarmé.

Mais les bibliographies consultées, qui font généralement peu ou pas de cas des arguments de ballet, ne confirment pas l'autre. :e Mercure est-il de Cocteau? Le texte en-a-t-il jamais été publié?

Merci d'avance,

André G. Bourassa, professeur associé

Ecole supérieure de théâtre, UQÀM

LUN. 09/01/2006 18:42

Fondane + Mai 68

Chers Mélusins, Chères Mélusines,

2 messages me parviennent:

1. Monique Jutrin nous signale un spectacle Fondane à La Vieille Grille:

Théâtre de la Vieille Grille

1, rue du Puits de l'Ermitte. 75005 PARIS. M° Place Monge

Réservations : 01 47 07 22 11

e-févrierl : vieille.grille@free.fr site : <http://vieille.grille.free.fr/>

Direction artistique : Laurent Berman, Anne Quesemand,

du 1° au 4 février 2006 à 21h, dimanche 5 à 17h :

Le Mal des Fantômes.

Benjamin Fondane

Benjamin Fondane, né en Roumanie, émigré en France en 1923, déporté et mort à Auschwitz en 1944, est un poète en marge du surréalisme, philosophe existentialiste, cinéaste, dramaturge, critique. Sa poésie viscérale et irrésignée nous fait voyager au plus profond de l'errance et de l'existence. Il écrit comme on filme, le spectateur est acteur du récit qu'il entend, l'oralité particulière de l'écriture fait spectacle — interprété par Alain Cesco-Resia — La pensée de Fondane est intemporelle, sa pertinence est urgente, il faut se saisir de cette écriture pour en parler.

2. Frédérique Joseph-Lowery s'interroge:

Je ne sais pas si le livre *D'ALICE MAHON: SURREALISM AND THE POLITICS OF EROS (1938-1968)*. (*THAMES AND HUDSON, 2005*) est connu en France. Il démontre que Mai 68 est l'apothéose du mouvement surréaliste. Je me demande si cette question a été abattue en France et si la thèse de ce livre est nouvelle.

Bien cordialement,

L'administrateur:

Henri Béhar

LUN. 09/01/2006 23:11

Appel à communications

Chers Mélusins, Chères Mélusines,

notre centre organise avec la revue *Formules*, en octobre prochain à la Sorbonne, un colloque sur la contrainte dans le surréalisme. Si l'accent est mis sur la littérature, cela n'exclut aucunement les productions plastiques et autres. Voulez-vous faire connaître vos propositions à Alain Chevrier ou à moi-même avant le 15 mars?

Bien cordialement,

L'administrateur:

Henri Béhar

Appel à communication

COLLOQUE « Surréalisme et contraintes littéraires »

Université Paris III, 13-14 octobre 2006

Organisé par le Centre de recherches sur le surréalisme (Paris III-CNRS) et la revue *Formules*

Comme ultime avatar de la tourmente romantique, l'écriture surréaliste s'est voulue une libération par rapport aux formes traditionnelles jugées contraignantes.

Une contrainte littéraire peut être définie comme une règle supplémentaire, distincte des lois de la langue et des règles du discours, ainsi que des règles définissant les divers genres littéraires canoniques. (Cf. Bernardo Schiavetta, « Définir la Contrainte¹ » document Internet consultable sur le site FORMULES : <http://www.formules.net/>)

Contrairement au déclencheur futuriste et à certaines manifestations de poésie visuelle ou sonore qu'on peut trouver dans le modernisme et chez Dada, le mouvement institué par André Breton a respecté ces lois et ces règles. Mais n'a-t-il pas introduit, d'une façon très voyante,

1. Le site étant actuellement inaccessible, on trouvera le texte dans *Formules*, n° 4, pp. 20-54.

de nouvelles contraintes à visée créatrice comme celles des « jeux surréalistes », du cadavre exquis au jeu de « l'un dans l'autre » en passant par le dialogue surréaliste, — contraintes elles-mêmes issues de certains jeux de société, comme la notation, les préférences, les petits papiers, l'énigme, etc. ? Les jeux sur le son et le sens des mots de Robert Desnos anticipent-ils ceux de l'Oulipo ? Peut-on périodiser ces différents jeux, sans omettre ceux des surréalistes belges, à commencer par Paul Nougé ?

Plus profondément, l'écriture automatique, le « parler surréaliste », n'est-elle pas, elle aussi, une contrainte en visant à interdire aussi bien l'usage ordinaire du discours que son usage poétique traditionnel ? Son échec ne semble pas avoir été relevé par l'imitation des différents types de discours correspondant aux maladies mentales. Quel rapport la recherche d'une spontanéité affective a-t-elle avec la poésie intellectuelle du *nonsense* ?

Le récit de rêve a-t-il été un genre nouveau en prose ? Le poème en prose a-t-il connu à ce moment une période d'efflorescence ? Le récit poétique ou le théâtre surréaliste annonce-t-il la libération de certaines formes nouvelles de roman ou de théâtre ? La maxime poétique chez Robert Desnos et chez René Char, ou la maxime morale chez Louis Scutenaire, n'ont-elles pas été renouvelées ? La présentation de la théorie littéraire, sous la forme de manifestes, et celle de la critique elle-même n'a-t-elle pas été modifiée ?

Dans le domaine de la métrique, la disparition de la charge musicale du vers symboliste, au nom de la quête de l'image, voire de l'expression des idées, n'a-t-elle pas renforcé l'hégémonie d'un vers libre des plus platement « syntaxiques » dans la poésie française ? Ne convient-il pas néanmoins de reconsidérer le vers blanc chez Éluard, l'alexandrin chez Desnos, le vers oral d'Aragon ? Quelles formes poétiques cachées peut-on déceler chez ces deux derniers poètes ? Le surréalisme a-t-il engendré les « grands poèmes » qui se faisaient attendre depuis la constriction parnassienne ? L'*Ode à Charles Fourier* d'André Breton peut-elle encore être définie comme un poème surréaliste ?

La similarité de résultat entre texte surréaliste et texte oulipien dans les détournements de proverbes ou de textes classiques, ou dans certains textes à base combinatoire, comme ceux de Péret ou de Jean Arp, amène à poser la question des critères de reconnaissance de la contrainte dans un texte, qu'elle ait été explicitée ou non.

Faut-il rapprocher ou distinguer les productions de « l'automatisme mental », inconscient ou préconscient, qu'il soit personnel ou issu d'un travail collectif, et l'automatisme aléatoire, comme celui de la méthode S + 7 ou des procédures informatiques actuelles ? Quelle est la part de chacun des deux automatismes dans les jeux alphabétiques d'E.L.T. Mesens, les variations phoniques de Ghérasim Luca ou la composition roussélienne à partir de jeux syllabiques de Guy Cabanel ?

Pour le surréalisme, il ne sera pas inutile de revoir les liens avec les contraintes des arts plastiques, ou même les contraintes de l'intervention culturelle ou politique, comme les papillons, les tracts, mais aussi l'art de l'insulte et les manifestations à scandale.

Dans quelle mesure l'Oulipo a-t-il été et reste-t-il une image en miroir du surréalisme, tant en ce qui concerne son découplage des avant-gardes politiques révolutionnaires en faveur d'un escapisme souvent ludique d'allure postmoderne, qu'en ce qui intéresse son fonctionnement interne qu'il affiche comme non conflictuel ? Son art conscient de la prestidigitacion, avec le dévoilement de ses tours, que d'autres écrivains peuvent reprendre, n'est-il pas l'opposé de l'invocation à la magie, forme affaiblie de religion séculière, d'où est partie et sur laquelle s'est terminée l'activité surréaliste ?

Quelle est la part du surréalisme, et de « l'angoisse de son influence », dans l'œuvre de Raymond Queneau ? Comment comprendre la trajectoire de Noël Arnaud ? Et des poètes à la frontière du surréalisme comme Henri Michaux, ou Jean Tardieu, ou André Frédérique, n'ont-ils pas exploré également des contraintes littéraires ?

Autant de questions auxquelles il nous paraît que le moment est venu de tenter d'apporter des réponses.

Contacts :

Alain Chevrier
1 rue Varin
76100 Rouen

alain-chevrier@wanadoo.fr

Henri Béhar
1 rue Louis Le Vau
78000 Versailles

MER. 11/01/2006 11:07

Chers Mélusins, Chères Mélusines,
deux articles glanés sur le web:

Le premier est une réaction à l'exposition Dada. Je l'indique notamment pour le remarquable logiciel de reconnaissance de la parole:

L'expo DADA au centre Pompidou arrive à sa fin !

AgoraVox — France

Le deuxième est surtout notable par son titre: ceux qui verront le film nous diront s'il relève bien de la catégorie du cinéma surréaliste (voir Mélusine XXIV):

"La Roumanie est un espace idéal pour tous les surréalismes"

Le Monde — Cette histoire est une farce macabre qui confine au surréalisme : on ne sait jamais si l'on doit rire ou pleurer.

Bien cordialement,

L'administrateur:

Henri Béhar

FRIDAY, JULY 07, 2006 8:54 PM

From: rubio.emmanuel

Chers Mélusins, Chères Mélusines,

Permettez-moi, avant les vacances, de vous envoyer une dernière fois le programme du colloque de cet été à Cerisy : ""Le surréalisme en héritage"". Il a bien changé ces derniers temps, ce qui mérite bien un petit rappel.

En vous souhaitant un agréable été,

Très cordialement,

Emmanuel Rubio

Du mercredi 2 août

Au samedi 12 août 2006

A Cerisy-la-Salle

LE SURREALISME EN HERITAGE :

LES AVANT-GARDES APRES 1945

Décade dirigée par

Olivier PENOT-LACASSAGNE et Emmanuel RUBIO

Avec le soutien de l'Université Paris III Sorbonne Nouvelle (Centre de Recherches sur le Surréalisme, Ecole Doctorale, Conseil Scientifique)

Et de l'Université Paris X Nanterre (Centre des Sciences de Littérature Française, Ecole Doctorale « Lettre, Langue et Spectacle », Conseil scientifique)

Mercredi 2 août

Après-midi :

ACCUEIL DES PARTICIPANTS

Soirée :

Présentation du Centre, du colloque et des participants

Jeudi 3 août

Matin :

Olivier PENOT-LACASSAGNE et Emmanuel RUBIO : Ouverture

René PASSERON : Le « Surréalisme Révolutionnaire », Souvenirs, 1956-1948

Stéphanie CARON : Christian Dotremont

Après-midi :

Jean Clarence LAMBERT : Cobra

Michel SICARD : Pierre Alechinsky

Vendredi 4 août

Matin :

Fabien DANESI : Enrico Baj et le mouvement d'Art Nucléaire

Roland SABATIER : Isidore Isou : la problématique du dépassement

Après-midi :

Eric MONSINJON : Le lettrisme : un nouveau concept de groupe

Projection d'un film d'Isidore ISOU, présenté par Roland SABATIER

Samedi 5 août

Matin :

Jean-Pierre FAYE : Entretien

Bénédicte GORILLOT : Les TXT et l'héritage surréaliste

Après-midi :

Olivier PENOT-LACASSAGNE : Présentation de TXT et de Christian Prigent

Christian PRIGENT : Lecture, suivie d'entretien

Dimanche 6 août

Matin :

Emmanuel RUBIO : Avant-garde et philosophie : Breton, Isou, Debord

Boris DONNE : Chtcheglov, Debord à la dérive

Après-midi :

Yan CIRET : Wolman et ses doubles, de l'automatisme au détournement

Projection commentée d'un film de Gil G. WOLMAN

Lundi 7 août

REPOS

Mardi 8 août

Matin :

Yalla SEDDIKI : Bernstein, Debord et Les Lèvres nues

Christophe BOURSEILLER : Les Situationnistes à l'épreuve de la vie

Après-midi :

Anselm JAPPE : Henri Lefebvre

Guy DUREAU : Raoul Vaneigem et le surréalisme en situation

Mercredi 9 août

Matin :

Jerôme DUWA : Les affichistes ou le fonctionnement réel de l'inconscient= collectif

Emmanuel RUBIO : Présentation de Situationist Times

Jacqueline DE JONG : Entretien

Après-midi :

Bernard CLAVEZ : Introduction à Fluxus

Jean-Pierre BOBILLOT : La Poésie écrite a-t-elle encore lieu d'être ?=De Breton à Heidsieck

Soirée :

Poésie-action, par Jean-Pierre BOBILLOT

Jeudi 10 août

Matin :

Gérald GARUTTI : Théâtre d'avant-garde

Olivier PENOT-LACASSAGNE : Le théâtre Panique d'Arrabal

Après-midi :

Myriam BOUCHARENC : En Topor dans le texte

Vincent KAUFMANN : L'héritage médical

Vendredi 11 août

Matin :

Henri BEHAR : Lautréamont et eux

Gérard FARASSE : Post-Scriptum (Philippe Sollers et le surréalisme)

Après-midi :

Philippe FOREST : Artaud, Bataille, bis, ter, etc.

Marie DOGA : « Sans entraves ni scrupules » : legs surréaliste et création poétique
telquelienne

Samedi 12 août

Conclusions

Départ des participants

Pour tous renseignements pratiques : <http://www.ccic-cerisy.asso.fr>

19/07/2006

Weingarten + parutions

"Chers Mélusins, Chères Mélusines,

au cas où votre quotidien ne vous en aurait pas informé, je signale le décès de R. Weingarten, cet héritier de Vitrac (qu'il avait mis en scène):

Nécrologie Romain Weingarten

LE MONDE | 19.07.06

Romain Weingarten, auteur dramatique, est mort jeudi 13 juillet, à Challans (Vendée).

Né le 5 décembre 1926 à Paris, il passe son enfance en Bretagne (où il sera enterré), fait ses études à Château-Thierry puis entreprend à la Sorbonne des études de philosophie qu'il abandonne rapidement pour se consacrer au théâtre.

Sa première pièce, Akara, présentée en 1948 au concours des jeunes compagnies, déclenche une polémique pour sembler d'extrême avant-garde. Jacques Audibert parle même d'"Hernani 48". Puis, plus rien. Jusqu'en 1961, où il écrit et monte Les Nourrices, sans grand succès, en dépit du soutien d'Eugène Ionesco.

Mais en 1966, c'est L'Été, l'histoire de deux enfants, Simon et Lorette interprétés par Richard Leduc et Dominique Labourier, et de deux chats, Sa Grandeur d'Ail et Moitié Cerise, l'un joué par l'auteur, l'autre par Nicolas Bataille, dans une mise en scène de Jean-François Adam.

"L'occasion, écrivait à l'époque Bertrand Poirot-Delpech dans Le Monde, de redevenir enfant, de retrouver poétiquement l'état de nature, avec le bonheur mais aussi la lucidité terrible que cela comporte."

Son premier éditeur, Christian Bourgois, qui venait de fonder sa maison d'édition en 1966, se souvient de ce "grand beau souvenir de théâtre" et de cet homme "qui arrivait d'ailleurs" et tenait à interpréter lui-même les textes qu'il écrivait. La pièce sera jouée sans interruption jusqu'en mai 1968 (on y verra Brigitte Fossey) puis reprise avec succès au Théâtre de la Colline, en 1990, mise en scène par Gildas Bourdet.

Les pièces suivantes n'auront pas le même impact même si Alice dans les jardins du Luxembourg (1970) reste dans la même veine, avec un Michel Bouquet enfermé dans une

coquille d'oeuf. Ni La Mandore (Gallimard, 1973) ni Neige (1979) ne trouvent vraiment leur public. Mais il fait l'acteur sous la direction de Gildas Bourdet pour L'Inconvenant, La Bonne Ame de Setch=uan de Brecht (qu'ils ont retraduit ensemble) ou Les Jumeaux vénitiens de Goldoni avant de revenir à l'écriture avec La Mort d'Auguste (Flammarion et Actes Sud, 1995), que le même complice, Gildas Bourdet, met en scène. En 1998, il reçoit le Prix du Théâtre de l'Académie française.

Souvent assimilé au ""théâtre de l'absurde"" de l'après-guerre, avec Obaldia, Dubillard, Billetdoux, Arrabal, Ionesco ou même Beckett, il se situait plutôt dans la lignée des surréalistes, Vitrac mais surtout Artaud, auxquels il ajoutait une touche de Lewis Carrol et imposait sa propre délicatesse poétique, son imaginaire fantasque, parfois cruel, toujours juste.

Martine Silber

Article paru dans l'édition du 20.07.06

www.coupdencre.com annonce la publication en français du 1er Manifeste Da=a [sic] de Walter Serner.

Un long article (trop long pour être reproduit ici) sur le Grand Jeu :

http://www.larevuedesressources.org/article.php3?id_article=406

Un témoignage sur Fluxus : Dick Higgins Postface. Un journal critique de l'avant-garde :

http://www.paris-art.com/livre_détail-3445-hygiènes.ht=1

Bien cordialement,

L'administrateur:

Henri Béhar

VEN. 20/01/2006 12:59

Chers Mélusins, Chères Mélusines,

M'étant éloigné pendant une semaine du cyber-espace, je vous ai épargné la surinformation dont certains se plaignent. Mais vous n'avez rien perdu pour attendre: voici des informations en vrac qui devraient piquer votre insatiable curiosité. N'hésitez pas à communiquer vos réactions si vous lisez l'un de ces livres ou voyez l'une de ces expositions.

1. Sur Raphaël Sorin, du temps qu'il publiait et commentait les écrits surréalistes: [Le gourmet des lettres](#) Le Point — Paris.

Le gourmet des lettres.

Chacun, dans le monde littéraire, connaît le Raminagrobis aux demi-lunes baissées sur un regard scrutateur, qui « coache » avec un talent oblique Michel Houellebecq chez Fayard. Par-delà cette image de père Joseph des lettres, le « vrai » Raphaël Sorin se cache peut-être dans l'ouvrage au titre faussement modeste (« Produits d'entretien ») qu'il vient de publier chez un éditeur bordelais. On y retrouve les articles et interviews que ce critique rare a semés en trois décennies dans Le Monde, Le Matin, La Quinzaine littéraire et dans des revues branchées.

Bizarre autant qu'étrange : l'éditeur de Houellebecq ne jure que par les obscurs, les oubliés, les auteurs du second rayon, chinés dans les marges de l'histoire littéraire. On le voit ici converser avec des poètes maudits (Norge), des perdants du « Grand jeu » (Harfaux), des vétérans du surréalisme belge (Scutenaire). Dans un genre moins confidentiel, on se délectera de son thé chez Barthes, de ses dix heures passées à Lausanne chez Simenon (« Sa compagne remplissait son verre de thé froid, le mien de vin blanc. Nous pissions à tour de rôle »). Des rencontres qui composent l'autoportrait en pointillé d'un fin bec de la littérature, d'un biblio-mane tendance « situ ».

Avec un brin d'effarement, on redécouvrira même un Sorin éditeur punk (!) à la fin des années 70, qui n'avait pas encore trouvé son Houellebecq pour dynamiter la société. Car ce cousin

français d'Elias Canetti s'est toujours abrité derrière d'autres pour passer son message provocateur. Dans ce livre, l'écrivain qui sommeille en lui ne se dévoile que dans une divagation à la Cendrars sur son identité juive et un dialogue narcissique sur les années 60. Ce puzzle se conclut sur un constat désenchanté emprunté à « L'éducation sentimentale ». 1848-1968, même combat, même échec ? Le vieil enfant des sixties, revenu de tout, sauf de la bonne littérature, ne semble pas loin de le penser...

François Dufay

« Produits d'entretien », de Raphaël Sorin (Finitude, 180 pages, 16 e). © le point 12/01/06 — N°1739 — Page 84 — 314 mots

2. Un article sur l'exposition déjà signalée

[Tarsila Do Amaral, la cannibale culturelle](#)

Libération – Paris

3. Une bio de Marcel Duchamp:

[Marcel Duchamp, sa vie, même](#) Paris-Art.com — Paris

Biographie revue et augmentée de Marcel Duchamp (1887-1968), artiste précurseur en bien des domaines. Le livre retrace, année par année, la vie de l'artiste et s'appuie sur de nombreux témoignages, et surtout sur plusieurs textes écrits par Duchamp, insérés en gras dans le corps du texte; le tout accompagné de reproductions des œuvres citées.

AUTEUR : MARC PARTOUCHE , ÉDITEUR : AL DANTE, ROMAINVILLE , COLLECTION : & , ANNÉE : 2005 (1E ÉD. : 1992, IEM ÉD.) , FORMAT : 13 X 19 CM, ILLUSTRATIONS : 50, EN NOIR ET BLANC , PAGES : 208 , LANGUE : FRANÇAIS , ISBN : 2-84761-094-4 , PRIX : 18 €

Présentation

Marcel Duchamp est le grand et perpétuel héros de la radicalité de notre temps, dont il ne cesse d'être la référence et le point de repère. Marc Partouche propose ici la première biographie complète de celui dont André Breton disait: «C'est l'homme le plus intelligent du siècle». Année par année, ce livre offre l'énumération synthétique des faits et gestes de l'un des pères des avant-gardes: ses voyages, son travail, ses œuvres, ses expositions, les artistes avec lesquels il a collaboré, les hommes et les femmes qu'il a connus ou côtoyés. La grande originalité de cet ouvrage réside dans le fait que l'ensemble des commentaires, analyses, réflexions et éclairages sur sa vie et son œuvre sont de Marcel Duchamp lui-même: le récit purement événementiel de Marc Partouche s'enrichit de très nombreuses citations tirées des écrits, lettres et entretiens de Marcel Duchamp. À souligner également: la très riche iconographie qui permet de voir immédiatement les œuvres auxquelles il est fait référence. Né en 1887 en France, Marcel Duchamp est mort aux États-Unis en 1968. Caricaturiste dans un premier temps pour différents journaux, Marcel Duchamp devient l'un des artistes de référence pour de nombreux artistes (plasticiens, notamment) contemporains. Il se fait remarquer en 1912, lors de la présentation de son *Nu descendant un escalier* au Salon des Indépendants de Paris, puis lors de l'Armory Show de New York, en 1913. C'est avec sa *Fontaine*, un simple urinoir renversé et ainsi rebaptisé, qu'il marque les esprits et lance le *ready made*. Considéré comme le «parrain» du dadaïsme et du surréalisme, il forme en outre avec Picabia et Man Ray la tendance américaine qui contribue à la diffusion du dadaïsme

outré-Atlantique grâce à la revue *New York Dada* dès 1921.

L'auteur

Marc Partouche est docteur en histoire de l'art et esthétique. Historien et théoricien des arts et de la culture contemporaine, il conduit en même temps une carrière de haut fonctionnaire au ministère de la Culture ainsi que diverses activités au service de l'art vivant : organisation d'expositions, création et diffusion de revues et de magazines, création et direction de collections d'ouvrage. Il donne actuellement des cours d'histoire de l'art à l'ENSI (Paris 11e). Il est l'auteur de [La Ligne oubliée](#) (Al Dante, 2004).

4. Un commentaire sur le dernier volume de *Fantômas* dans la collection Bouquins par

Pacôme Thiellement :

[Fantômas - Marcel Allain et Pierre Souvestre](#) Fluctuat.net — Paris

Robert Laffont vient de republier les douze derniers épisodes des *Fantômas* écrits entre 1911 et 1914 par Pierre Souvestre et Marcel Allain. Où l'on redécouvre, en le génie du crime originel du roman, une figure si effrayante qu'elle finit par tutoyer son propre abîme. Entre 1911 et 1914, Marcel Allain et Pierre Souvestre rédigèrent plus de 9000 pages pour faire semblant d'en finir avec *Fantômas*. Trois ans de travail seulement pour l'Énéide la plus grosse du monde ! Dix pages par jour non-stop ! Un vrai travail de Titan dicté à deux voix pour quatre mains de secrétaires... Souvestre et Allain étaient bénis des diables : c'est ces deux stakhanovistes de l'imagination que le Génie du Crime avait élu afin de s'incarner littérairement. Trente-deux épisodes tombèrent sur la capitale comme autant de bombes, au rythme d'un fort volume par mois. Cette tâche était dure à porter, et, finalement, Souvestre mourut en 1914, laissant Allain seul pour de moins nombreuses aventures (onze en quarante ans). Nous accueillons la réimpression des douze derniers épisodes de leur épopée commune avec joie, bien sûr — même si nous pouvons nous attrister que Robert Laffont n'ait pas jugé bon de publier les vingt manquant... (*)

Feuilleton psycho-géographique

Fantômas est le Christ du surréalisme. Il n'a pas plus de temps d'activité à sa charge (Jésus bosse entre 30 et 33 ans seulement) mais son legs est invraisemblablement riche. L'Humour Noir lui doit tout en termes d'actualisation contemporaine. Spectre hantant Paris, menace ectoplasmique construite à la mesure de ce labyrinthe de ruelles et de souterrains, seigneur cruel entouré de ses « apaches » Bec-de-Gaz, Œil-de-Bœuf, Adèle, le Bedeau, la Toulouche, *Fantômas* défie par la science folle de ses crimes ses deux ennemis, toujours les mêmes : le commissaire Juve et le journaliste Fandor, auquel s'ajoutera dans la dernière partie de l'œuvre son fils maudit, l'atroce prince Vladimir. *Fantômas* est le plus psycho-géographique des feuilletons policiers. Après *Juve contre Fantômas*, vous ne reverrez plus le 9^e arrondissement comme avant, et, dans *Les Amours du Prince*, le 17^e est transfiguré comme jamais. Paris assassiné, c'est *Fantômas* qui le ressuscite dans le sang de ses crimes poétiques

La maîtrise fantômastique des outils technologiques est le ressort principal de ses intrigues. Il commet des crimes dans des pièces pivotantes ou des ruines réinvesties, fait s'engouffrer un train dans un tunnel qui ne ressort pas de l'autre côté, utilise les sous-marins, les voitures de course, l'hypnose et les déguisements les plus sophistiqués pour garder un perpétuel coup d'avance sur ses adversaires. *Fantômas*, c'est la section « farces et attrapes » de la Société du Crime. Son point faible est sa fille : Hélène, qui le hait et tombe amoureuse du jeune journaliste Fandor. Il y a beaucoup de belles choses dans chaque épisode. Dans *Le Train Perdu*, l'intrigue se déroule principalement dans le cirque Barzum, avec ses freaks (Souvestre et Allain disent « phénomènes ») et ses intrus. Juve tente de résoudre l'affreuse affaire d'Anvers pendant que *Fantômas* cherche à regagner les faveurs de sa fille, Hélène, elle-même protégée par son ancien complice Gérard, devenu dresseur de fauves. Dans *Le Bouquet Fatal*, la séduisante Valentine ne cesse d'entendre retentir la même chanson, Passionnément, dans tous

les lieux où elle passe : restaurants, boutiques, ruines... Dans *Le Jockey Masqué*, tous les suspects d'un assassinat connaissent la victime sous une identité différente.

La passion du masque

Dans *Les Amours d'un Prince*, on suit un couple d'ouvriers, Maurice et Firmaine, cette dernière étant également la maîtresse du vicomte Raymond de Pleumartin. Un soir, Firmaine retrouve Maurice la tête coupée et tombe en syncope. Le corps de Maurice et sa tête disparaissent. Un certain Jacques Bernard va fourrer des papiers dans la chambre de celui-ci : il en fait un poète dont il est le légataire. Lors d'une soirée consacrée à celui-ci, le pseudo-défunt réapparaît pour dénoncer la supercherie et court à la poursuite de son pseudo-légataire... On est déjà au milieu du roman quand les prénoms de Juve, Fandor, Vladimir et Fantômas apparaissent enfin. Ils étaient tous là, dès le début, mais sous des déguisements (et pas ceux qu'on imaginait). C'est l'autre point fort des romans de Souvestre et Allain : suivre des personnages masqués sans savoir qu'ils sont masqués, se balader parmi des inconnus inquiétants jusqu'au moment où, surprise, on les connaissait tous avant *sous d'autres identités*. Au cinéma, c'est toujours un effet un peu kitsch (le masque de Jean Marais collé sur un masque bleu collé sur le corps de Jean Marais), mais dans un livre, ça passe comme une lettre à la poste.

L'entourloupette fantômastique est alors puissamment allégorique. Quand Fantômas, déguisé en Gérard (qu'il vient d'assassiner) est prisonnier de la cage aux fauves de ce dernier, et que Juve (déguisé en Fantômas) vient le sauver, croyant sauver le défunt Gérard, pendant quelques instants, Fantômas prend peur. Ce n'est pas par inquiétante étrangeté, mais parce que le mythe de Fantômas est si fort que Fantômas lui-même n'est pas apte à le soutenir en tant que personne. Devant la puissance sinistre que représente Fantômas, nous sommes tous démunis. Fantômas a d'habitude le rôle le plus simple. Puisque Fantômas c'est lui, il échappe toujours à la terreur que son ombre véhicule. Mais, confronté à sa propre légende, incarnée rapidement par un autre corps, il est soudain frappé d'une courte panique. Et si Fantômas n'était pas lui ? Et si lui-même, comme nous, n'était que le jouet du véritable Maître du Mal ?

5. Une collection présentée à Marseille

[La collection Anne Schlumberger à Marseille](#) France 2 — France

Le musée Cantini à Marseille expose jusqu'au 28 février la collection d'un mécène, Anne Gruner Schlumberger

Anne Gruner Schlumberger (1905-1993), petite-fille de l'industriel Paul Schlumberger, a installé il y a 20 ans sa fondation dans la propriété des Treilles à Tourtour (Var), y rassemblant 300 oeuvres d'art.

150 sont présentées à Marseille, d'artistes majeurs du XXe siècle, notamment autour du surréalisme (Brauner, Mirò, Arp, Ernst).

Formée elle-même aux arts, Anne Gruner Schlumberger aimait rencontrer les artistes. Elle a notamment connu Victor Brauner, qui a peint son portrait à Blonville-sur-Mer.

L'ancien domaine agricole des Treilles appartenait à la tante d'Anne Gruner Schlumberger. Avec l'architecte Pierre Barbe, elle en a façonné le paysage pour créer un lieu de rencontres pour les créateurs et les chercheurs. Selon ses vœux, la collection qu'elle y a rassemblée devait voyager dans les musées à partir de 2005.

Pour la première fois, elle est exposée au public au musée Cantini. A côté d'Arp, Brauner, Giacometti, Léger, Matta, on peut y voir aussi des oeuvres d'art africain, cycladique et océanien.

Renseignements pratiques

Le regard d'un mécène, la collection d'Anne Schlumberger pour la Fondation des Treilles à Tourtour

Musée Cantini, 19 rue Grignan, 13006 Marseille, 04-91-54-77-75, tous les jours sauf lundi et jours fériés, 10h-17h Jusqu'au 28 février Bien cordialement,

L'administrateur:

VEN. 20/01/2006 11:02

----- Original Message -----

From: [Gérard Verroust](#)

To: [Henri Béhar](#)

Sent: Monday, January 16, 2006 9:08 AM

Subject: A Cavalier History of Surrealism :: AK Press

Hé hé... C'est en Anglais maintenant.
Diffusion AK Press, le sympathique éditeur/diffuseur américain au riche catalogue.

Amicalement,
Gérard Verroust.

<http://www.akpress.org/1997/items/cavalierhistoryofsurrealism>

VEN. 20/01/2006 12:10

Fw: aide du savant au profane...

Bonjour,
notre site a tellement de succès qu'il suscite des interrogations comme celle-ci. Quelqu'un aurait-il la réponse?

----- Original Message -----

From: alain davase

Sent: Sunday, January 15, 2006 9:59 PM

Subject: aide du savant au profane...

Bonjour.

Auriez-vous l'amabilité de m'aider dans une recherche d'un ouvrage concernant le "surréalisme",

que j'ai lu il y a fort longtemps et que je suis incapable de retrouver (au moins le titre ou l'éditeur).

Ma mémoire (qui est peut-être défaillante au moins sur ce point), me rappelle cependant qu'il y avait, entre autres, un poème??, qui commençait ainsi :

" Il avait violé sa soeur

et découpé son père en tous petits morceaux.

Jugeant la vie amère et se voulant donner quelque distraction....."

Des demandes à des documentalistes ou libraires n'ont donné aucun résultat.

Si vous avez quelque lumière....merci d'avance.

Sinon, une absence de réponse.... m'en tiendra lieu!

Et veuillez m'excuser pour cette intrusion.

Je suis pensionné de l'Education Nationale, et j'habite Périgueux, 21 bd
Bertran de Born.

VEN. 20/01/2006 14:49

Fw: aide du savant au profane...

From: Lionel Follet

Bonjour,

Notre correspondant retrouvera facilement ce poème, sinon dans un ouvrage consacré au surréalisme, en tout cas dans le recueil où il a d'abord paru, "La Négrresse blonde", de Georges Fourest (1909). A reparu en Poche, avec "Le Géranium ovipare", mais je ne sais pas s'il est encore disponible...

SAM. 21/01/2006 10:00

Chers Mélusins, Chères Mélusines,

Ci-dessous le compte rendu d'une exposition, pêché dans Le Figaro

Les rêves illustrés d'André Masson

Les rêves illustrés d'André Masson par Sophie Latil [20 janvier 2006]

LES GRANDS livres illustrés appartiennent à un temps rare où il était possible de réaliser des rêves de créateurs grâce à la générosité des éditeurs. Avec Joan Miró, Pablo Picasso, George Braque, Matisse ou Antonio Tàpies, André Masson (1896-1987) a participé à cette merveilleuse aventure qui permit aux peintres et aux écrivains de se retrouver sur de nouveaux chemins de création. C'est un ensemble de cent soixante gravures, puisées dans dix-sept ouvrages, réalisées par l'artiste entre 1946 et 1974 que la galerie de la Malmaison à Cannes présente actuellement.

D'abord influencé par le cubisme et le symbolisme, très marqué par les horreurs de la Première Guerre mondiale qu'il vécut comme soldat, André Masson rejoint le mouvement surréaliste en 1923. Dans son manifeste *Le Surréalisme et la peinture*, André Breton voit en lui l'image idéale du peintre surréaliste. «Le goût du risque est indéniablement le principal moteur susceptible de porter l'homme en avant dans la voie de l'inconnu. André Masson en est au plus haut point possédé.» Le chapitre que lui consacre le poète souligne avec évidence l'indépendance du peintre. «C'est cette indépendance acquise dans le travail automatique qui lui permettra d'abord de libérer son subconscient sur le papier puis d'aborder, dans le même esprit, le travail de la gravure au-delà des nécessités techniques qui demandent une grande retenue», explique Frédéric Ballester, commissaire de l'exposition.

Des gestes affranchis

L'artiste prend à bras le corps les difficultés liées à la technique. Sa liberté d'esprit lui permet d'innover. De Venise où il aime se ressourcer, il rapportera une multitude de croquis spontanément inscrits sur un grand album, au crayon gras. Au retour, ses dessins sont reportés sur pierre par les soins de Léo Marchutz. «Les couleurs sont disposées sur une pièce unique contrairement à l'habitude de décomposer en autant de pierres que comporte de couleurs la composition, écrit André Masson dans ses notes. C'est de spontanéité qu'il s'agit. Un tremblement, une fulguration : l'instant.»

Dans le laboratoire des plus grands graveurs de l'époque qui tirent ses estampes sur des presses à bras, André Masson ne se pose jamais en simple observateur. Il participe pleinement à la technique, intervenant dans la réalisation de l'œuvre dans toutes ses étapes. Par gestes affranchis, il grave des images à la pointe sèche sur le vernis mou étendu sur la plaque de cuivre. Les scarifications prennent vie et le geste sûr ne permet plus de distinguer la gravure du dessin.

Ses lithographies qui illustrent *L'Espoir* d'André Malraux semblent des dessins réalisés au pastel. Les eaux-fortes en deux couleurs qui accompagnent le texte des *Conquérants* de Malraux révèle son intérêt pour le zen japonais et l'art oriental. Il y a là une confusion permanente entre réalité et abstraction qui rappelle son aventure surréaliste. Fasciné également par l'art océanien, il va, grâce au procédé des aquatintes, illustrer en 1956 *Les Hain-Teny*, des poèmes malgaches traduits par Jean Paulhan. Il utilisera la même technique pour *Les Erophones* d'André Maurois en 1960. «Il n'y a pas dans ces œuvres qu'un travail d'imprimeur, souligne Frédéric Ballester. C'est bien le travail d'un artiste qui prouve son immense talent de coloriste».

Une grande amitié le lie à Georges Bataille pour qui il illustre *Le Mort* de dessins sulfureux pour son livre le plus érotique. Il grave des estampes pour *Chant d'ombre* de Léopold Sédar Senghor et accompagne de son talent les textes des grands poètes et écrivains que son Pierre André Benoît, Arthur Rimbaud ou encore Stéphane Mallarmé.

«La notion de temps est fondamentale dans ces œuvres à quatre mains qui ne peuvent plus aujourd'hui être réalisées, note Frédéric Ballester. Un temps infini qui demandait beaucoup de patience de la part des éditeurs qui savaient faire confiance aux artistes, conscients qu'eux seuls avaient les moyens de percer de nouvelles voies.»

Jusqu'au 30 avril. La Malmaison, 47, La Croisette, 06400 Cannes. Tél. : 04.97.06.44.90.
Catalogue.

Bien cordialement,
L'administrateur:
Henri Béhar

DIM. 22/01/2006 11:28

Chers Mélusins, Chères Mélusines,
Tout d'abord, un compte rendu paru sur Fabula:
[Ph. Soupault, Littérature et le reste. 1919-1931](#)

Ensuite, une curieuse enquête à Prague:

[Le Livre de l'année](#) Radio Prague

....our nous." Parmi d'autres livres français qu'on a lus et aimés au cours de ces deux dernières années il ya aussi
"Les manifestes du **surréalisme**" d'André Breton...

Bien cordialement,
L'administrateur:
Henri Béhar

Chers Mélusins, Chères Mélusines,
Voici l'annonce d'un festival fort alléchant. Nos amis québécois ont bien de la chance. L'un
d'eux pourrait-il nous dire qui a tué Dada?

Bien cordialement,
L'administrateur:
Henri Béhar

MER. 25/01/2006 13:00

Leiris + Dada

Chers Mélusins, Chères Mélusines,
Je vous signale la mise en ligne de nouveaux textes sur le site Michel Leiris:
À l'occasion de...

Michel-Leiris.com

et si vous avez eu la curiosité de suivre le (mini) scandale de Beaubourg, en voici la
conclusion:

Trois mois avec sursis pour avoir ébréché l'urinoir de Duchamp

Nouvel Observateur -

Bien cordialement,
L'administrateur:
Henri Béhar

JEU. 26/01/2006 23:45

Chers Mélusins, Chères Mélusines,
Quelques informations d'ici et d'ailleurs, pour nos abonnés de 50 pays, qui devraient s'en faire
l'écho eux aussi:

1. Une exposition Alfred Pellan à Sherbrooke:

L'inconscient jusqu'au bout du crayon par Karine Tremblay

Cyberpresse — Montréal, Québec, Canada

La Tribune Sherbrooke EXPOSITION

Les couleurs. D'abord les couleurs. Vives. Franches. Tranchées. Toutes en contrastes, elles frappent l'œil, appellent le regard, invitent l'imaginaire à entrer découvrir l'univers d'Alfred Pellan.

Sur chacun des murs du Musée des beaux-arts de Sherbrooke, 34 tableaux s'éclatent. Trente-quatre tableaux, autant de portes ouvertes sur le songe, l'inconscient, l'enfance qu'on porte en soi. Tout de suite, un constat: ce n'est pas un hasard si l'exposition s'intitule Oniromancie.

"Pellan s'est toujours intéressé au subconscient, aux rêves, aux souvenirs d'enfance, confirme la conservatrice du MBA de Sherbrooke, Suzanne Pressé. Il a vécu 18 ans en Europe et à son retour, en 1940, il a ouvert la porte du surréalisme au Québec."

C'est pour marquer le 100e anniversaire de naissance du célèbre artiste québécois, décédé en 1988, que, dès aujourd'hui et jusqu'au 30 avril, le Musée des beaux-arts lui consacre une exposition, montée à partir de sa collection. Ladite exposition est par ailleurs la première d'une belle série, puisque le Musée a la ferme intention, désormais, de montrer davantage les trésors que recèle sa voûte de préservation par le biais d'expos ponctuelles. Une décision qui réjouit la conservatrice.

"L'envergure d'un musée se mesure beaucoup à la grandeur de sa collection. Nous avons ici 5000 oeuvres, de toutes natures, qui méritent un plus grand rayonnement", souligne Mme Pressé.

Pour orchestrer Oniromancie, celle-ci a choisi parmi une soixantaine d'œuvres papier. La sélection finale permet une incursion dans l'imaginaire débridé de Pellan, via les sérigraphies qu'il a produites au cours des années 70 et 80.

Chacune trahit un souci du détail monstre et une minutie rare. Quand on sait la difficulté du procédé d'impression, comment expliquer autrement la qualité des gravures polychromes? C'est dit, la sérigraphie est un art en soi. Un art que Pellan maîtrisait, même si les critiques n'ont pas toujours été tendres avec lui... "Il est revenu de l'Europe dans un Québec davantage porté par le courant abstrait. Pellan s'est retrouvé dans l'ombre de Borduas. C'était deux écoles qui s'affrontaient", note Mme Pressé

2. L'œuvre complet de Georges Henein paraît enfin aux éd. DENOEL, 1062 pages, 50 € (je ne l'ai toujours par reçu!)

Lisez le compte rendu de *L'Express*:

[Georges Henein, écrivain de nulle part](#)

3. Un compte rendu du livre *D'ARNAUD BUCHS: YVES BONNEFOY À L'HORIZON DU SURREALISME, PRÉCÉDÉ DE LE CARREFOUR DANS L'IMAGE D'YVES BONNEFOY, GALILÉE, 2005* vient d'être mis en ligne sur le site Fabula:

[Yves Bonnefoy ou l'accomplissement contradictoire du ...](#)

4. Un festival Garcia Lorca à Casablanca:

[Le temps des planches](#) Lejournal-hebdo.com

Bonne lecture, et bon spectacle.

Bien cordialement,

L'administrateur:

Henri Béhar

SAM. 28/01/2006 16:17

Chers Mélusins, Chères Mélusines,

deux collaborateurs de la revue Mélusine me demandent de diffuser les avis ci-joint, ce que je fais au format .txt pour ne pas surcharger vos messageries.

Bien cordialement,

L'administrateur:

Henri Béhar

ASSOCIATION DES AMIS DE MAURICE FOURRÉ

Rennes, janvier 2006

Cher ami de Maurice Fourré,

L'Association des Amis de Maurice Fourré (AAMF) a été voulue et fondée, il y a dix ans, par Tristan Bastit, Jean-Pierre Guillon, Bruno Duval, et Claude Grimbert. Son objectif essentiel était de mieux faire connaître l'oeuvre d'un "poète" singulier, qui fit paraître en 1950, à l'âge canonique de 74 ans, un premier roman intitulé La Nuit du Rosé-Hôtel. Cette Nuit fut suivie de quelques aubes, ou éclaircies, traversée ça et là de belles fulgurances : La Marraine du Sel, Tête-de-Nègre, jusqu'à un Caméléon mystique posthume, publié plus de vingt ans après la mort de l'auteur.

Maintenant que les Breton, Lanoë, Audoin, Audiy, Matta ... ne sont plus là pour mener le convoi, c'est à nous tous, épris de poésie, de prendre le relais.

Ces dix dernières années, deux films (un documentaire, une fiction) ont été réalisés sur Fourré par Bruno Duval ; une pièce de théâtre Les Éblouissements de Monsieur Maurice a été montée au Lavoir Moderne Parisien par Claude Merlin (cinq heures de spectacle, quarante comédiens ...) ; plusieurs lectures publiques ont été données à Paris, à la Halle Saint-Pierre, dans les librairies La Marraine du Sel, Val'Heur ...etc ; enfin, un site Internet vient d'être créé, par les bons soins de Charlotte Bastit. L'AAMF existe donc plus que jamais, et, plus que jamais, elle a besoin de vous. Rejoignez-nous donc : nous serons heureux de vous y accueillir.

Bien cordialement à vous,

J.P. Guillon

"POUR ADHÉRER

Envoyez votre chèque à l'ordre de l'AAMF au Trésorier

Bruno Duval, 10, rue Yvonne le Tac

75018 Paris _____

Cotisation annuelle : 20 €.

Membres bienfaiteurs : 75 € et plus.

10, RUE YVONNE LE TAC 7501 8 PARIS TEL & FAX :01.42.64.83.54

ASSOCIATION POUR LA MÉMOIRE DE ROBERT RIUS (1914-1944)

AVIS D'ADHESION !

ARTICLE 1er:

Il est fondé entre les adhérents aux présents statuts une association régie par la loi du 1er Juillet 1901, ayant pour titre

ASSOCIATION POUR LA MÉMOIRE DE ROBERT RIUS (1914-1944)

ARTICLE 2 :

Cette Association a pour but de promouvoir l'oeuvre et la mémoire du poète surréaliste ROBERT RIUS (1914-1944) par tous les moyens appropriés et légaux.

ARTICLE 3: SIÈGE SOCIAL

Le siège social est fixé au 9 avenue de la République à Collioure 66190.

ARTICLE 6 : LES MEMBRES

Sont membres bienfaiteurs les personnes qui versent annuellement une cotisation minimum de 50 Euro

Sont membres actifs ceux qui ont pris l'engagement de verser annuellement une somme de 20 Euro.

MERCI DE NOUS ADRESSER VOTRE COTISATION

au siège de l'association (chèque à l'ordre de l'AMRR accompagné de vos coordonnées sur papier libre) ou de nous CONFIRMER VOTRE PRÉSENCE à l'Assemblée de Constitution qui se tiendra à Collioure le Samedi 25 février 2006.

La présidente

Monique Laguens

06 84 65 64 52

La trésorière

Rosé-Hélène Iché

0620041558

SIÈGE SOCIAL

9 avenue de la République — 66190 Collioure

<http://www.robertrius.com> (site internet en construction)

Arts / Le cinéma / en salles ou sur DVD

24e Festival international du film sur l'art

Montréal — cinéma — du 9 au 19 mars

Par : [21-02-2006]

Une fois de plus cette année, la programmation du Festival international du film sur l'art (FIFA) saura certainement susciter l'intérêt de la communauté GLBT durant sa 24e édition, qui se déroulera du 9 au 19 mars 2006.

Mentionnons d'abord, parmi les titres sélectionnés, ceux portant sur une problématique ou un artiste en lien étroit avec notre communauté : André Brassard (théâtre); Au-delà des apparences, portrait de Marie-Claire Blais (littérature); Bacon's Arena (peinture); Cary Grant : A Class Apart (cinéma); Christian Dior, le couturier et son double (mode); Claude Vivier (musique classique); James Dean : Senses Memories (cinéma); Jessye Norman: I live Alone, in my Heaven, in my Love, in my Song (opéra); Morimura (art actuel); Serge Diaghilev et les ballets russes (danse). Notons finalement une hilarante œuvre d'art vidéo au titre accrocheur : Sissy Boy Slap Party. Parmi les nombreux films abordant divers champs d'activités artistiques, soulignons cette année le nombre et la qualité surprenante des films sur l'architecture, avec des œuvres comme Sketches of Frank Gehry de Sydney Pollack, Building the Gherkin sur l'étrange bâtiment surnommé " Gherkin " à Londres, The Holyhood Files ou encore I build the Tower, ainsi que trois nouvelles productions de la série française Architectures. L'art actuel est aussi à l'honneur avec des titres comme Vanessa Beecroft in Berlin, Les mauvais garçons de l'art contemporain — Jake et Dinos Chapman, Bruce Nauman : The Godfather of Modern Art, Buren et le Guggenheim, et bien d'autres. La peinture n'est pas en reste avec Paul Klee- Le silence de l'ange, ou encore la production québécoise L'intuition intuitionnée pourtant sur les plasticiens montréalais. Plusieurs œuvres abordent divers aspects de l'histoire de l'art, comme Vienne 1900, *Qui a tué Dada?* ou encore Toulouse Lautrec and Montmartre. Une fois de plus, le FIFA regorge d'œuvres sur la musique: jazz avec Miles Electric-A Different Kind of Blue ou The World of Nat King Cole; internationale avec Tango Maestro-The Life and Music of Astor Piazzolla; ou encore Khaled, dédiée au chanteur d'origine maghrébine. Côté classique, la toute dernière production de Bruno Monsaïgeon, Glenn Gould, au-delà du temps sera présentée en grande première. Une table ronde sera entièrement dédiée à la musique baroque à l'écran, abordant la présentation d'œuvres au programme comme Marc-Antoine Charpentier, un automne musical à Versailles; Les Arts Florissants ou la bande à Bill ou encore Les enfants de Molière et de Lully. La danse est aussi bien représentée avec l'œuvre de Thierry De Mey Ma mère l'Oye. De plus, nous pourrions voir Saburo Teshigawara, danser l'invisible de même que la plus récente production de Spectra Production, Point de fuite. La littérature sera bien représentée avec des titres comme Écrivain d'O, René Depestre, chronique d'un animal marin, Orwell Against the Tide, Ernest Hemingway : Rivers to the Sea ou encore Karen Blixen — Out of this World. Une table ronde commémorera le 400e anniversaire du Don Quichotte de Cervantès. De plus, deux films espagnols aborderont ce sujet. Enfin, animation et poésie se rencontrent avec la présentation du film japonais Winter Days, abordant la mise en image du Haïku. Le cinéma sera à l'honneur avec la grande production suédoise Bergman — Une Trilogie. À ne pas manquer aussi le nouveau Brando de la BBC, de même que Argentine Cinema de ces derniers, ou encore Shadowing the Third Man, sur cette œuvre trouble d'Orson Wells. Le rôle du FIFA comme diffuseur majeur d'œuvres d'artistes et de vidéastes se confirme avec un

nombre impressionnant de plus d'une centaine d'œuvres expérimentales. Pour la première fois, le FIFA présentera des vidéos sélectionnées de la collection Kramlich de New York. Une sélection d'œuvres de vidéastes russes sera aussi présentée pour la première fois en Amérique. Tout ce foisonnement unique de culture et d'art sera présenté du 9 au 19 mars prochain, dans huit institutions culturelles, et les billets seront en vente à partir du 24 février, à la billetterie de la Place des Arts ou encore sur le site Web du FIFA. Bon cinéma! André Vaillancourt
Festival International des Films sur l'Art, du 9 au 19 mars. <http://www.artfifa.com>

VEN. 27/01/2006 23:27

Chers Mélusins, Chères Mélusines,
à noter:

1. le décès de William Rubin, historien d'art américain Le Monde;
2. La prochaine exposition Bellmer à Beaubourg 1er mars — 22 mai 2006
11h00 — 21h00 Hans Bellmer Centre Pompidou (Communiqués de presse)

Bien cordialement, L'administrateur:
Henri Béhar

SAM. 28/01/2006 16:17

Chers Mélusins, Chères Mélusines,
Deux collaborateurs de la revue Mélusine me demandent de diffuser les avis ci-joint, ce que je fais au format .txt pour ne pas surcharger vos messageries.

Bien cordialement,
L'administrateur:

Henri Béhar

Pour envoyer un message à tous:

melusine@mbox.univ-paris3.fr

Site du Centre de Recherches sur le Surréalisme de Paris III/Sorbonne Nouvelle

http://www.cavi.univ-paris3.fr/Rech_sur/index.html

ASSOCIATION DES AMIS DE MAURICE FOURRÉ

Rennes, janvier 2006

Cher ami de Maurice Fourré,

L'Association des Amis de Maurice Fourré (AAMF) a été voulue et fondée, il y a dix ans, par Tristan Bastit, Jean-Pierre Guillon, Bruno Duval, et Claude Grimbart. Son objectif essentiel était de mieux faire connaître l'oeuvre d'un "poète" singulier, qui fit paraître en 1950, à l'âge canonique de 74 ans, un premier roman intitulé La Nuit du Rosé-Hôtel. Cette Nuit fut suivie de quelques aubes, ou éclaircies, traversée ça et là de belles fulgurances : La Marraine du Sel, Tête-de-Nègre, jusqu'à un Caméléon mystique posthume, publié plus de vingt

ans après la mort de l'auteur.

Maintenant que les Breton, Lanoë, Audoin, Audiy, Matta ... ne sont plus là pour mener le convoi, c'est à nous tous, épris de poésie, de prendre le relais.

Ces dix dernières années, deux films (un documentaire, une fiction) ont été réalisés sur Fourré par Bruno Duvaî ; une pièce de fhéâtre Les Éblouissements de Monsieur Maurice a été montée au Lavoir Moderne Parisien par Claude Merlin (cinq heures de spectacle, quarante comédiens ...) ; plusieurs lectures publiques ont été données à Paris, à la Halle Saint-Pierre, dans les librairies La Marraine du Sel, Val'Heur ... etc ; enfin, un site Internet vient d'être créé, par les bons soins de Charlotte Bastit.

L'AAMF existe donc plus que jamais, et, plus que jamais, elle a besoin de vous.

Rejoignez-nous donc : nous serons heureux de vous y accueillir.

Bien cordialement à vous,

J.P. Guillon

"POUR ADHÉRER

Envoyez votre chèque à l'ordre de l'AAMF au Trésorier

Bruno Duval, 10, rue Yvonne le Tac

75018 Paris _____

Cotisation annuelle : 20 €.

Membres bienfaiteurs : 75 € et plus.

10, RUE YVONNE LE TAC 75018 PARIS TEL & FAX : 01.42.64.83.54

ASSOCIATION POUR LA MÉMOIRE DE

ROBERT RIUS (1914-1944)

AVIS D'ADHESION !

ARTICLE 1er:

Il est fondé entre les adhérents aux présents statuts une association régie par la loi du 1er Juillet 1901, ayant pour titre

ASSOCIATION POUR LA MÉMOIRE DE ROBERT RIUS (1914-1944)

ARTICLE 2 :

Cette Association a pour but de promouvoir l'oeuvre et la mémoire du poète surréaliste ROBERT RIUS (1914-1944) par tous les moyens appropriés et légaux.

ARTICLE 3: SIÈGE SOCIAL

Le siège social est fixé au 9 avenue de la République à Collioure 66190.

ARTICLE 6 : LES MEMBRES

Sont membres bienfaiteurs les personnes qui versent annuellement une cotisation minimum de 50 Euro

Sont membres actifs ceux qui ont pris l'engagement de verser annuellement une somme de 20 Euro.

MERCI DE NOUS ADRESSER VOTRE COTISATION

au siège de l'association (chèque à l'ordre de l'AMRR accompagné de vos coordonnées sur papier libre) ou de nous CONFIRMER VOTRE PRÉSENCE à l'Assemblée de Constitution qui se tiendra à Collioure le Samedi 25 février 2006.

La présidente

Monique Laguens

La trésorière

Rosé-Hélène Iché

SIÈGE SOCIAL

9 avenue de la République — 66190 Collioure

<http://www.robertrius.com> (site internet en construction)

LUN. 30/01/2006 08:30

Expo photo

Chers Mélusins, Chères Mélusines,

entendu ce matin sur France inter une belle présentation de l'exposition suivante:

Christer Strömholm

Du 10 janvier au 19 mars 2006

Jeu de Paume, site Hotel de sully (Paris 3eme)

http://www.photosapiens.com/article.php?id_article=1404

" Mais c'est à Paris, où il rencontre les surréalistes, réalise des portraits d'artistes (Fernand Léger, Marcel Duchamp, Man Ray, Le Corbusier, entre autres) et fréquente Brassai, Jean-Paul

Sartre, Niki de Saint Phalle, Jean Tinguely et Daniel Spoerri -, qu'il réalise, à partir de 1956 et pendant plusieurs années successives, sa série la plus remarquable sur les transsexuels du quartier de la Place Blanche"

Bien cordialement,

L'administrateur:

Henri Béhar

LISTE MÉLUSINE, FÉVRIER 2006

JEU. 02/02/2006 11:23

Séminaire du 10.2.06

Chers Mélusins, Chères Mélusines,

bref rappel:

le séminaire du Centre de recherche sur le surréalisme recevra à sa prochaine séance,

Elza Adamowicz, Professeur à l'Université de Londres, qui traitera de:

“Art et idéologie dans le surréalisme d'après-guerre : entre réalismes et abstractions”

Ses publications: *Surrealist Collage in Text and Image. Dissecting the Exquisite Corpse* (Cambridge University Press, 1998) ; *Ceci n'est pas un tableau. Les écrits surréalistes sur l'art (L'Age d'Homme, 2004)* ; nombreux articles et chapitres (en anglais et en français) sur le surréalisme (Ernst, Aragon, Cahun, Höch, Miro, Breton, Desnos, Michaux) ; traduction en anglais de Bonnefoy, Breton à l'avant de soi (2004).

Recherches actuelles : une étude du Chien andalou ; un livre sur Les Corps dada.

Rendez-vous comme d'habitude salle 410 au Centre Censier, 13 rue Santeuil, 75005 Paris.

Bien cordialement,

L'administrateur:

Henri Béhar

VEN. 03/02/2006 09:51

avis de recherche

Chers Mélusins, Chères Mélusines,

quel surréaliste aurait écrit: "les œuvres des surréalistes "sont des blagues qui ne font pas rire"" me demande un de nos correspondants.

Qui a la réponse? Bonne récompense.

Bien cordialement,

L'administrateur:

Henri Béhar

MAR. 31/01/2006 10:46

Fw: De la part de Georges Sebbag

Chers Mélusins, Chères Mélusines,

à la demande générale et de G; Sebbag, vous voudrez bien trouver en pièce jointe un descriptif de la collection qu'il anime, et dont il sera rendu compte prochainement sur le site du Centre (rubrique LU= Lectures Utiles).

A ce propos, je vous rappelle que de nouveaux comptes rendus y sont constamment insérés, ainsi:

1. *Rivages du Nord*, Juin 2003 : Clavier affectif, Vingt poètes finlandais au regard du Surréalisme. État des lieux établi par Väinö KIRSTINÄ et Philippe JACOB, introduction de Timo KAITARO ; textes traduits du finnois par Karin TUOMINEN, Kari UUTTU et Philippe JACOB ; illustrations de Juhani LINNOVAARA, 179 p. Compte rendu par Simone GRAHMANN

2. *SIMONE BRETON, LETTRES À DENISE LÉVY. 1919-1929, ÉDITION ÉTABLIE PAR GEORGIANA COLVILE*, Paris: Éditions Joëlle Losefeld, 2005, 317 p. Compte-rendu par Tania Collani

Bien à vous
L'administrateur:
Henri Béhar

MER. 01/02/2006 10:28

Buñuel, AHRB

Chers Mélusins, Chères Mélusines,

aujourd'hui, voyez cet article commentant le DVD du *Chien andalou* de Buñuel:

[L'actualité du livre et du DVD](#) Parutions.com

Le film et ses "bonus" complètent utilement, en actualisant nos connaissances, le n° spécial de L'Avant-Scène cinéma autrefois consacré à la même oeuvre. Rappel: Mélusine XXV, Le cinéma des surréalistes.

et lisez cette revue en ligne que nous signale Astrid Ruffa:

Le quatrième numéro de Papers of Surrealism vient de sortir sur le site:

<http://www.surrealismcentre.ac.uk/publications/papers/journal4> Il s'agit d'une revue en ligne liée au centre de recherche sur le surréalisme en Angleterre (l'AHRB Research Centre for Studies)

De beaux et bons articles en anglais exclusivement.

Bien cordialement,

L'administrateur:

JEU. 02/02/2006 11:03

Chers Mélusins, Chères Mélusines,

en fait, voici deux bonnes nouvelles:

1. La Bibliothèque Kandinsky s'enrichit d'une partie de la collection de Paul Destribats.

Voyez *Le Monde*: [Paul Destribats, flibustier de l'avant-garde](#)

L'initiateur qu'il mentionne au début de l'interview est Jean Cathelin.

2. Aube Elléouët-Breton m'a envoyé, en me priant de vous en faire part, un DVD sur l'œuvre de sa mère: "Jacqueline Lamba peintre", contenant 2 films de 55' chacun: I) L'amour fou d'André Breton; II) La peinture jusqu'au bout du ciel. Le livret d'accompagnement contient une chronologie établie par Jean-Michel Goutier, la préface au catalogue de l'exposition de 1967 par Yves Bonnefoy, et de bien belles reproductions pleine page.

Produit par Seven Doc à Grenoble:

<http://www.sevendoc.com/details.php?film=10>

il est distribué par les Studios Win Win, toujours à Grenoble.

C'est l'occasion de mieux connaître l'inspiratrice de *L'Amour fou*, surtout de découvrir l'artiste qu'elle était, et d'évaluer son talent artistique dont certains prétendent qu'il a été étouffé (ou du moins mal reconnu) par l'auteur du *Surréalisme et la peinture*.

Bien cordialement,

L'administrateur:

Henri Béhar

DIM. 05/02/2006 18:27

Circulaire du Centre

Chers Mélusins, Chères Mélusines,

Voici, en avant-première, la circulaire que j'adresserai au cours de la semaine, par la poste, à environ 500 personnes qui, d'une manière ou d'une autre, sont en relation avec le Centre de recherche sur le surréalisme.

Pour alléger l'envoi par messagerie, je supprime les illustrations des pièces jointes, et je n'y joins pas l'appel à communication pour le colloque "Surréalisme et contraintes formelles que vous avez déjà reçu par la présente voie.

A l'avenir, il nous sera de moins en moins possible de procéder à de tels envois postaux via l'université, c'est pourquoi je vous serais reconnaissant d'adhérer à l'Association pour l'étude du surréalisme et surtout de bien vouloir dire à ceux de vos amis intéressés par nos activités de s'abonner à la liste melusine.

1. Circulaire

Centre de Recherche sur le Surréalisme

Université Paris III – GDR 2223 CNRS

Directeur : Henri BÉHAR.

Chère Amie, Cher Ami,

Notre Centre, réunissant des enseignants-chercheurs de toutes les universités (ce pourquoi il est un GDR du CNRS) poursuit ses activités avec des colloques, des séminaires, des publications que je voudrais rappeler ici.

Publications :

Vient de paraître : *MÉLUSINE XXVI*, « MÉTAMORPHOSES », SOUS LA DIRECTION DE FRANÇOISE PY AINSI QUE, DANS LA BIBLIOTHÈQUE MÉLUSINE, LA VIE SECRÈTE DE SALVADOR DALI, TEXTE ÉTABLI D'APRÈS LE MANUSCRIT PAR FRÉDÉRIQUE JOSEPH-LOWERY (VOIR BULLETINS DE SOUSCRIPTION CI-JOINTS), QUI SERONT EN LIBRAIRIE LE 15 AVRIL.

Mélusine XXVII, « Le surréalisme et la science » devrait paraître l'an prochain à la même période. *Mélusine XXVIII* publierait les actes de la décade de Cerisy (ci-après) au début 2008, et j'envisage de consacrer le dossier de *Mélusine XXIX* à l'architecture (ou l'architexture) du surréalisme.

Colloques :

Le Centre organise deux colloques en cette année 2006 :

1. « Le surréalisme en héritage : les avant-gardes après 45 », sous la direction d'Olivier Penot-Lacassagne et d'Emmanuel Rubio, Cerisy, du 2 au 12 août ;
2. « Surréalisme et contraintes formelles », avec la revue *Formules*, sous la direction d'Henri Béhar et d'Alain Chevrier, Sorbonne, les 13 et 14 octobre (projet ci-joint). Adresser vos propositions de communication avant le 15 mars.

Internet :

Le Centre a été pionnier dans la réalisation d'un site web contenant des banques de données, des textes surréalistes, une revue en ligne, des articles critiques (LU) et de nombreuses informations. N'oubliez pas de le consulter régulièrement :

http://www.cavi.univ-paris3.fr/Rech_sur/index.html

Dan un délai d'un mois environ, l'adresse deviendra :

<http://www.melusine.univ-paris3.fr>

Par ailleurs, il serait souhaitable que vous vous abonniez à la « liste de discussion » melusine, le meilleur moyen de liaison entre nous, le plus rapide et le moins coûteux. Il vous suffit pour cela de me communiquer votre adresse électronique à l'adresse ci-dessous.

Association pour l'étude du surréalisme :

Les difficultés administratives accumulées ces dernières années, la fin programmée du GDR au 31 décembre 2006 m'incitent à vous inviter, si ce n'est déjà fait, à rejoindre l'**Association pour l'étude du surréalisme** qui, au-delà de l'université, s'adresse à tous les amateurs du surréalisme, soucieux d'en approfondir la connaissance et de préserver son patrimoine. Grâce à cette association, nous pourrions maintenir l'information (site, liste de

diffusion, circulaires), les publications, les rencontres nécessaires à une vivante recherche.
Envoyez sans tarder le bulletin d'adhésion ci-joint à la trésorière !

N'hésitez pas à me faire part de vos propositions ou de vos interrogations à l'adresse ci-dessous, par courrier postal ou électronique.

Recevez, Chère Amie, Cher Ami, mes cordiales salutations.

Henri Béhar

2. Bulletin d'adhésion

Association pour l'Étude du Surréalisme

Bulletin d'adhésion ou de renouvellement

à retourner à la Trésorière :

Mme Françoise Py, 5 rue Fleury Panckouke, 92190 Meudon
accompagné de votre chèque libellé à l'ordre de l'Association

Nom : _____ Prénom : _____

Adresse : _____

Téléphone : _____ e-mail _____

Adhère à l'Association pour l'Étude du Surréalisme au titre de l'année 2005

Et joins un chèque de :

Adhésion simple : 15 €

Adhésion étudiant : 10 €

Adhésion comprenant le service de la revue *Mélusine* : 35 €

Date et signature : _____

Bien cordialement,

L'administrateur:

Henri Béhar

SAM. 11/02/2006 18:10

Ipoustéguy

Chers Mélusins, Chères Mélusines,

Article paru dans *Le Monde*, édition du 11.02.06

Le sculpteur Jean Robert, dit Ipoustéguy, est mort à son domicile de Dun-sur-Meuse (Meuse), mercredi 8 février, à l'âge de 86 ans. Né à Dun-sur-Meuse le 6 janvier 1920 dans une famille ouvrière, Jean Robert entreprend son apprentissage artistique en 1938, dans l'atelier de Robert Lesbounit. Réfractaire au STO pendant l'Occupation, il trouve à s'employer à la gare de Saintes, où il échappe à un bombardement grâce à un soldat allemand qui lui ouvre la porte d'un blockhaus.

De retour à Paris après la Libération, il se remet à peindre et participe, en 1947, au programme décoratif de l'église Saint-Jacques de Montrouge. Il prend alors pour pseudonyme le nom de jeune fille de sa mère, Ipoustéguy. Peu de temps après, il décide de se consacrer à la sculpture. Grâce à Henri-Georges Adam, il expose au Salon de mai des oeuvres construites en plâtre ou en ciment selon une géométrie anguleuse. Bien qu'il reste une référence figurative dans *Rose* (1955) ou dans *Le Cénotaphe* (1957), l'architecture des lignes brisées et des volumes est prédominante. Architecture est du reste une oeuvre monumentale conçue en 1956 selon les mêmes règles. Celles-ci perdent cependant leur autorité à mesure qu'Ipoustéguy

éprouve plus d'intérêt pour le surréalisme. Non pour rallier le mouvement, mais pour oser donner naissance à des oeuvres où les éléments figuratifs sont réinterprétés par l'onirisme et par le symbolisme. Casque fendu (1958) annonce cette évolution décisive, qui est montrée à partir de 1962 par la galerie Claude Bernard, demeurée la sienne jusqu'en 1985.

Le vocabulaire sculptural de l'artiste se constitue dès lors en jouant sur des registres très différents et que l'on croirait peu faits pour s'allier : une figuration humaine expressionniste et dynamique, des éléments d'architecture qui structurent les pièces, des références aux objets et aux matériaux du quotidien fondus dans le bronze. Questionné sur son genre, il répondait simplement : "C'est celui qui est le mien et que je ne saurais définir."

Dans ce style composite mais très reconnaissable, Ipoustéguy exécute des oeuvres aux sujets et aux tonalités divers, du solennel à l'intime, du tragique à l'érotique. En 1976, à la demande de l'évêché de Philadelphie, il conçoit un monument en marbre et bronze à la mémoire du premier saint américain, John Neuman. Mais il est aussi l'auteur de La Mort du frère, en hommage à Pierre Overney, militant de la Gauche prolétarienne tué en 1972 par un vigile de l'usine Renault de Boulogne-Billancourt.

Plusieurs ensembles monumentaux lui ont été commandés par des villes : Grenoble en 1972, Berlin en 1979 — sur le thème "L'homme construit sa ville" —, Chambéry en 1981, Lyon en 1982, où il réalise un important ensemble entre mairie et Rhône, Paris en 1985 pour une célébration de Rimbaud qui, comme nombre de ses oeuvres, fut controversée. Sans doute est-ce à cette réputation qu'il a dû d'être très peu exposé par les musées français. Il s'en consolait en affirmant : " Je n'hésite pas à être seul."

Philippe Dagen

Bien cordialement,

L'administrateur:

Henri Béhar

DIM. 12/02/2006 22:01

Expo Jean Raine

Chers Mélusins, Chères Mélusines,

Deux expositions sur l'un des peintres les plus attachants du surréalisme d'après guerre, dont a traité Mady Ménier dans *Mélusine XXI*, "Jean Raine, le subréaliste".

Quelqu'un voudrait-il en rendre compte pour notre site?

[Jean Raine, halluciné et indocile](#)

Libre Belgique — Bruxelles

Exposition

Jean Raine, halluciné et indocile

Claude Lorent

Mis en ligne le 09/02/2006

Très impressionnante exposition des formats monumentaux à Ostende. Le peintre belge Jean Raine parmi les grands insoumis du XXe siècle.

Bien que belge, Jean Raine (Schaerbeek, 1927 — Lyon, 1986) a finalement peu exposé en Belgique où il reste méconnu si ce n'est des fervents de Cobra, de quelques poètes et du milieu cinématographique français ou proche d'Henri Storck. Peintre, écrivain, cinéaste, il conjugue une pensée singulière en ces formes d'expression sans jamais se laisser dominer par une autre esthétique que la sienne: libre, sauvage, hallucinée, noire même dans la couleur.

Deux expositions, l'une consacrée aux petits formats, l'autre aux peintures monumentales jamais montrées en Belgique, consacrent définitivement cette oeuvre et la placent parmi les plus véhémentes, les plus puissantes, les plus irréductibles du XXe siècle.

On n'y trouve rien qui ne soit pas hors d'atteinte des esprits convenus et communs, rien qui puisse se soumettre aux normes ou aux codes établis, car tout y est «extra-ordinaire» et participe d'un désordre issu du combat entre le conscient et l'inconscient, entre le mental et le physique que l'artiste mène tous deux jusqu'à l'épuisement des forces.

Si l'exposition des petits formats conduit à une forme d'intimité avec le travail, l'autre en livre la pleine démesure, la dimension démiurge, l'extravagance qui ne relève nullement du spectaculaire mais de la nécessité de sortir du corps et de la tête les images obsédantes qui y grouillent et les taraudent. Et le combat de Jean Raine n'est pas celui contre la mort mais celui avec elle, et c'est pour cela qu'il prend de telles proportions car les forces en présence agissent sans répit, sans concession, sans rémission.

Nécessité intérieure

Jamais, chez nous, une exposition de Jean Raine n'a été aussi hallucinante, aussi impressionnante, sans doute parce que ce n'est pas d'une démonstration de savoir faire qu'il s'agit, mais de l'expression d'une nécessité intérieure de faire surgir le trop plein envahissant d'images qui sèment la terreur en soi.

La biographie de l'artiste dira à satiété qu'il fut influencé par le surréalisme, et c'est vrai, celui de Breton, surtout celui pictural de Matta et de Brauner. Qu'il partagea un moment l'aventure et les expériences de Cobra avec pour compagnons de pinceau surtout Jorn avec ses figures visionnaires et ses êtres étranges, Alechinsky, Dotremont le poète et les autres, tous gourmands d'une liberté infinie d'expression. Et Jean Raine en solitaire des dérives éthyliques a poussé la liberté de soi et du pinceau jusqu'au «Delirium», ainsi qu'il l'a lui-même nommé. Dans les très grandes encres de Chine, papiers marouflés sur toiles, il y a de la folie, il y a de l'expression première — d'autres auraient dit brute: celle qui ne se contrôle jamais totalement, qui échappe à l'entendement ordinaire et contre laquelle se cogne la tête.

Des figures mi-humaines, mi-animales, fantasmatiques et fantomatiques; des figures de peur, d'angoisse, écrites dans la rage de les faire exister pour mieux les figer, pour tenter de les vaincre.

Dans les oeuvres en couleur de même format (jusqu'à 9 mètres!) les formes généralement sont plus atomisées mais le résultat n'est pas moins saisissant, très violent même, vindicatif, prenant en plus d'un cas des accents ensoriens tout à fait étonnants, révélés ici par l'ampleur et le souffle, vent d'orage et de tornade dévastatrice, qui les habite.

On ne peut décidément pas passer à côté d'une oeuvre pareille tant elle se démarque de si nombreux programmes sans défaillances, tant elle semble constamment courir à sa propre perte, s'y précipiter même, sans jamais y sombrer totalement grâce à une résurgence vitale sortie de l'enfer de soi, et plus puissante que tout.

Jean Raine, l'insoumis. 1965-1986: les grands formats. PMMK — Musée d'art moderne, Romestraat 11, Ostende. Jusqu'au 26 février. De 10 à 18h. Fermé le lundi.

Catalogue sous boîtier, textes de Willy Van den Bussche, commissaire, et de Stéphan Lévy-Kuentz, 22 ill. coul. Ed. PMMK.

Webwww.pmmk.be

Jean Raine: des encres et des émois. Galerie Quadri, 105 avenue Reine Marie Henriette, Bruxelles. Jusqu'au 11 février. Vendredi et samedi de 14 à 18h et sur rendez- vous:

© La Libre Belgique 2006

Bien cordialement,

L'administrateur:

Henri Béhar

DIM. 12/02/2006 22:34

Jacques Viot

Chers Mélusins, Chères Mélusines,

Patrice Allain nous signale la sortie du numéro de l'année 2006 de la Revue "Arts & Cultures", Somogy Éditions d'Art, au sommaire un article sur Jacques Viot et son voyage en Océanie : " Jacques

Viot au pays des Korwar" (Gilles Bounoure et Patrice Allain) et des propos inédits de Claude Lévi-Strauss "L'ethnologue devant les identités nationales".

Pour ceux qui ignoreraient cette fabuleuse figure du surréalisme, voici une notice de présentation rédigée par P. Allain:

Jacques Viot naît à Nantes en 1898. En 1916, il s'engage pour une guerre qui devait le marquer durablement ; de cette expérience traumatique, il tirera une suite d'écrits qui restitue toute l'horreur du conflit et le fera d'abord connaître comme poète. Sur le front, il fait la connaissance du peintre et ami de Guillaume Apollinaire, Louis Marcoussis, alors lieutenant d'artillerie. Par son entremise, au début des années vingt, Jacques Viot rejoint l'avant-garde artistique parisienne. Il fréquente alors le milieu des peintres de Montparnasse et devient un familier de Max Jacob et Jean Cocteau.

Très vite, pourtant, Viot se rapproche d'André Breton et du groupe surréaliste. En 1925, il monte à Paris la première exposition d'importance consacrée à Miro et co-organise la même année la première exposition surréaliste. Parmi les peintres en contrat avec Viot figurent aussi Ernst et Arp.

Deux de ses "poèmes de guerre" dédiés à Paul Eluard et André Breton sont publiés dans La Révolution surréaliste tandis qu'il contresigne un certain nombre de déclarations collectives du groupe. Son amitié avec René Crevel lui permettra de maintenir des liens avec le groupe jusqu'au début des années trente. Viot est également très lié avec Claude Cahun qu'il a connue à Nantes dans le cercle des relations de Maurice Schowb, père de cette dernière et frère de Marcel Schwob. Il fut ainsi à l'origine de sa rencontre avec André Breton et Henri Michaux et favorisa la circulation de ses textes, notamment d'Aveux non avenues.

Aventurier fantasque, Viot exerce à Tahiti, de Décembre 1927 à Mars 1928, la fonction de greffier en chef des tribunaux des Etablissements français d'Océanie, sous une fausse identité. Durant trois ans, il va musarder ainsi tout autour du monde. Au terme de son périple, en 1930, il ramène des forêts papoues, la plus belle collection d'objets d'art océanien collectée sur place et une exceptionnelle série de clichés photographiques. Sur le chemin du retour, il rédige Formose un curieux texte à caractère autobiographique amer et désabusé.

Au début des années 30, il publie deux romans : Déposition de blanc, violente satire anti coloniale qui connaît un certain succès critique et Malaventure dont le ton reste très proche de Formose.

Après avoir livré de nombreux articles à divers périodiques, Europe, Les cahiers d'art, Vu, L'Intransigeant... il publie en 1934, sous le pseudonyme de Benoît Vince, deux romans policiers, La gueule du loup et Dans l'escalier. Enfin Viot trouve son chemin de Damas ; en 1935, il se décide à tenter l'aventure cinématographique. Sur l'un de ses sujets, rédigé en compagnie de Charles Spaak, Marc Allégret réalise Les Beaux Jours Peu à peu le nom de Viot s'impose dans les milieux cinématographiques. Il travaille avec les plus grands réalisateurs : Jacques Feyder, l'un des pionniers incontestés du cinéma français, le maître spirituel de Marcel Carné avec lequel et pour lequel Jacques Viot écrit également. Il collabore aussi avec Christian-Jaque, Maurice Tourneur, Marcel Camus...

A son actif, deux chefs d'oeuvre du cinéma : Le jour se lève de Marcel Carné, servi par les poétiques dialogues de Jacques Prévert et les interprétations magistrales de Gabin, Arletty et

Jules Berry, puis Orfeu Negro réalisé par Marcel Camus, palme d'or à Cannes en 1959 et Oscar du meilleur film étranger à Hollywood.

Il fut l'un des co-fondateurs du syndicat des scénaristes dans l'immédiat après-guerre 39-45 et l'un des auteurs les plus appréciés : la critique surtout louangeait l'originalité et la maîtrise implacable de ses enchaînements dramatiques. Il est le premier, en France, à imposer l'usage du flash back. C'est sur cette base que s'élabora d'ailleurs *Le jour se lève* et qu'eut lieu sa rencontre avec Marcel Carné.

Viot néanmoins ne se déprend pas du milieu pictural et se rend toujours très fréquemment à la Galerie Pierre. Il suit avec intérêt les nouveaux artistes qu'elle présente : Kallos, Dufour, Macris, Romathier. Pierre Loeb lui laisse même le soin de rédiger la préface du catalogue de l'exposition Constantin Macris de 1957, conçu en collaboration avec la galerie.

Au début des années soixante, Jacques Viot, après quelques échecs commerciaux cinématographiques, sombre dans l'oubli, condamné par la Nouvelle Vague qui pardonna difficilement à Orfeu Negro d'avoir enlevé aux 400 Coups de Truffaut la palme d'or à Cannes en 1959.

“Tout ce que je vous ai entendu dire et vu faire moi même m'a été agréable. Maintenant que vous n'êtes pas à Paris, que je ne m'attends pas à vous voir arriver à Cyrano ou ailleurs, je sais qu'il m'est assez difficile de me passer de vous. Cette impression a été se fortifiant depuis que je vous connais.

-André Breton, Lettre à Jacques Viot, 19 Juillet 1925-

“Viot est un grand aventurier. Je l'admire énormément et je l'aime beaucoup.(...)Je l'admire encore parce qu'il est le seul homme que je connais à avoir vraiment tout risqué dans sa vie.”

-Juan Miro, La Publicitat 14 Juillet 1928-

“Viot écrit une langue dense, capable d'exprimer la vie des hommes, la vie des oiseaux”

-Paul Nizan, Europe, N°123, Mars 1933

“Jacques Viot, antiquaire farfelu, dit Clappique, est revenu avec une cargaison de fétiches, de tapas et d'autres machins, parce qu'il s'était fait passer pour sorcier!”

-André Malraux, Le miroir des limbes I, Antimémoires-

Bien cordialement,

L'administrateur:

Henri Béhar

LUN. 13/02/2006 22:53

Chers amis,

Comme il est d'usage dans une liste de discussion, je m'en viens vous donner ici la synthèse des réponses qui me sont parvenues à la suite du message annonçant le "déstockage" des tomes II, III et V des *Oeuvres complètes* de Tristan Tzara.

J'ai reçu une vingtaine de messages à ce jour, demandant en général la livraison des 3 volumes, pour en éviter la destruction.

Je les ferai parvenir aux intéressés d'ici une quinzaine de jours par Colissimo dès que j'aurai reçu le chèque correspondant (à mon nom) avec l'adresse exacte de livraison. Pour la France: 32 Euro, pour l'étranger 47 Euro.

Pour ceux qui ne souhaitent que 2 volumes, prière d'additionner le coût de chacun (t.II = 6,31 Euro; t.III = 6,99 Euro, t. V = 9,18 Euro) aux frais de port qui ne changent pas (9,50 Euro pour la France, 24 Euro pour l'étranger).

Enfin, pour ceux qui pourraient s'épargner les frais de port, je porterai les livres au prochain séminaire, au Centre Censier, le 10 mars à 16h.

J'attire votre attention sur le fait qu'il ne s'agit pas d'une vente (ni Christophe Tzara ni moi n'en avons le droit en tant qu'auteur ou ayant droit) mais d'une manière de sauvegarde. C'est

pourquoi les bibliothèques ne peuvent participer à l'opération. Il leur reste toujours la possibilité d'acquérir la collection complète chez leur fournisseur habituel (ce qu'elles auraient dû faire en temps utile).

Je vous remercie de cette réaction de sympathie et vous prie de croire, Chers amis, à mes très cordiales salutations.

Henri Béhar

SAM. 11/02/2006 12:01

Chers amis,

il y a un an, j'ai reçu une lettre circulaire proclamant fièrement: "Le groupe Flammarion déménagement".

Je ne pensais pas que ce fût à ce point!

Aujourd'hui m'arrive une lettre personnelle, annonçant que certains volumes des *Oeuvres complètes* de Tristan Tzara constituant un stock excessif au regard des ventes annuelles, Flammarion envisageait de les pilonner. Magnanime, l'éditeur m'offre, auparavant, de racheter ces volumes avec une remise de 80% sur le prix de vente public.

L'idée que de tels ouvrages puissent être pilonnés m'épouvante. C'est pourquoi je vous propose de participer au sauvetage de ces ouvrages dans les mêmes conditions (à quoi devront s'ajouter les frais de port, environ 6 Euro par volume pour la France).

Comme par hasard, il s'agit des oeuvres les plus surréalistes de Tzara:

1. Tome II (L'Homme approximatif, Où boivent les loups, L'Antitête...) = 6, 31 Euro
2. Tome III (Grains et issues, Personnage d'insomnie, Midis gagnés...) = 6,99 Euro
3. Tome V, Les écluses de la poésie = 9,18 Euro.

Si vous souhaitez vous associer à cette opération, voulez-vous me le dire par la même voie électronique, que je puisse en informer mon correspondant?

Bien à vous

Henri Béhar

VEN. 17/02/2006 22:56

Chers Mélusins, Chères Mélusines,

2 éléments:

-- un article dans *Les Échos* sur la vente d'une collection consacrée à Valentine Hugo:

[Mystérieuse Valentine Hugo](#)

-- un autre sur la représentation en français d'une pièce américaine, intitulée *Irma Vep*, qui n'est pas une adaptation des *Vampires* d'Aragon et Breton: [Le Mystère d'Irma Vep](#) VOIR.CA — Montréal, Québec

Bien cordialement,

L'administrateur:

Henri Béhar

MER. 15/02/2006 17:38

Complément à la lettre de février-mars

Chères Queniennes, chers Queniens,

Voici quelques quenosités de plus :

Parutions

- *CHEZ EDIDIT (PARIS, 2005), XAVIER ACCART PUBLIE GUÉNON OU LE RENVERSEMENT DES CLARTÉS*. Influence d'un métaphysicien sur la vie littéraire et intellectuelle française (1920-1970), livre issu de sa thèse. Il y est question d'Artaud, de Gide, Paulhan, Daumal, Bosco,

Drieu La Rochelle, Pauwels, Daniel Halévy, Léon Daudet, Jean Grenier, Simone Weil... et bien entendu abondamment de Queneau.

Vous trouverez en pièce jointe la présentation de l'éditeur ainsi que la préface d'Antoine Compagnon.

- Le deuxième compte rendu de lecture de *Reflet de Lettres*, signé Astrid Poier-Bernhard, est consacré à "OPLEPO – L'histoire, les plagiat par anticipation, les contraintes et les exploits du groupe italien", à l'occasion de la publication de *La Biblioteca Oplepiana* (Zanichelli, 2005). L'appartenance de Queneau à l'Accademia degli Informi y est rappelée au passage dans une très brève parenthèse, mais la teneur du compte rendu laisse penser que le livre, qui s'attache entre autres à retracer la genèse de l'ouvroir italien, ne saurait passer sous silence le rôle joué par le père de Gramigni dans l'émergence, en Italie, d'une littérature à contraintes. Utiliser le lien <http://www.formules.net/newsletter/06numero2.html> ou se rendre sur le site <http://www.formules.net> et cliquer sur "les anciens numéros de la newsletter".

Événement

A Paris

Dans le cadre du programme des animations autour du Printemps des Poètes, une série de manifestations sur le thème "Le Chant des villes" a lieu au Café Sabine. Nous avons déjà signalé "Queneauville": une exposition de dessins de Delphine Thibon, d'après des textes de Raymond Queneau, encore visible jusqu'au 3 avril.

A noter : Delphine Thibon nous informe que la soirée du 24 mars, "Elle boit pas, elle fume pas mais elle chante" est susceptible d'intéresser les Queniens, dans la mesure où Hélène Furcayg a prévu d'intégrer à son intervention des lectures de poèmes de Queneau, ainsi que quelques chansons. Entrée libre.

Café Sabine : 100, rue Damrémont, 75018, 01-42-52-14-24, Métro 12-Jules Joffrin, Bus 31, 95, 60. Ouvert de 10h30 à 2 h du matin. Possibilité de restauration sur place.

Amitiés brûtes,

Astrid Bouygues

Vice-Présidente de l'Association des AVB

69/71 rue d'Alleray

75015 Paris

01-45-33-23-35

SAM. 18/02/2006 14:34

Présentation des Oeuvres de Georges Henein (Denoël, janvier 2006)
à la librairie Aichelbaum, 12 rue d'Ulm, 75005
en présence des éditeurs,
le Mercredi 22 Février à 18h30.

DIM. 19/02/2006 16:25

Soupault, Miro, Arp

Chers Mélusins, Chères Mélusines,
encore deux articles signalant des publications intéressantes. Celui de S. Denis suscitera de légitimes colères:

[Philippe Soupault et les flics de la maison d'en](#) Figaro Magazine

Philippe Soupault et les flics de la maison d'en face, de Stéphane DENIS.

18 février 2006

Littérature et le reste, de Philippe Soupault, *Les Cahiers de la NRF*, 403 p., 45 €.

Je me suis souvent demandé ce que les surréalistes trouvaient au monde adolescent, rituel et scolaire où ils se mouvaient sous la férule d'André Breton. Peut-être justement le sentiment réconfortant de retourner à l'école et de recevoir des punitions. Le côté bon élève n'était pas non plus à négliger. Il y avait aussi des exécutions publiques qui ravissaient leurs mœurs de cour de récréation. Et puis des questions comme on se les pose quand on a 15 ans et qu'on se prend au sérieux : que faites-vous quand vous êtes seul ? Pourquoi écrivez-vous ? Enfin, je crois que la brutalité, je parle de la brutalité physique, de Breton ou d'Eluard impressionnait ces âmes d'esclaves. On sait depuis Sa Majesté des mouches comment tourne une bande d'enfants quand ils sont laissés seuls.

Philippe Soupault a été un des derniers à partir, mais il est parti. Il s'est d'abord éloigné de Dada, cet amusement pour jours de pluie, ensuite de Breton qu'il n'a jamais renié et qui spéculait sur les tableaux maudits pendant que lui, Soupault, s'appauvissait avec constance. Tous sont partis ou presque, et d'abord les meilleurs. Crevel pour écrire *Babylone*, Aragon pour trouver un autre pensionnat, tenu par une Église autrement efficace. Et ce qui frappe c'est leurs débuts, qui sont tous identiques, et leur fin, qui se ressemble. Je veux dire qu'ils avaient, quand ils ont commencé, chacun ce ton jeune homme qui s'exerce particulièrement dans la critique. Et quand ils sont devenus vieux, ils ont pu constater qu'ils ont réussi, quand ils ont fait carrière, dans ce que précisément ils condamnaient à leurs débuts. Le roman, par exemple, cette fleur de la bourgeoisie. Ou l'argent. Et cependant, malgré l'école, la règle sur les doigts, les colles du jeudi au café Cyrano, ils ont gardé intact ce qui faisait leur grâce ou s'ils en avaient, leur talent. Chez Soupault c'était, me semble-t-il, une façon de parler des autres. Son *Proust* de 1923 est excellent. Le Proust qu'il a connu, qui s'est intéressé à lui, qu'il nous montre à Cabourg, qui lui parle de sa mère, de ses maladies, «compagnes chéries», d'un cours de danse dans un appartement de la rue de la Ville-l'Evêque (il n'y a plus que des banques, des assurances) et que nous voyons, avec lui et par lui, «simple, frileux, charmant». Et Aragon : «Le plus grand reproche qu'on peut faire à M. Aragon c'est sa virtuosité. Il écrit admirablement et avec une facilité déconcertante. Son excuse, c'est qu'il ne le fait pas vraiment exprès. Il est adroit de naissance et malgré lui. Il ne casse jamais d'œufs.» Et Apollinaire qui était «contagieux», eh bien nous refermons le chapitre Apollinaire en jonglant du pied droit.

Très bon éditeur, Soupault, si j'en juge par *Gatsby*, qu'il publia dans *La Pensée européenne*, alors qu'Aragon avait éreinté *le Diable au corps* — mais il n'avait peut-être pas le choix, il a choisi de n'avoir jamais le choix, Aragon, d'être obligé de saluer des crétiens, mais il s'en fichait : le talent, il l'avait ; c'était Aragon, le talent qu'il voulait voir saluer. Non, c'est un mystère que ce goût pour le régiment, la chapelle, l'univers pipi-caca, les procès de France ou de Barrès (Drieu, qui n'est pas bête, ne marche pas). Ça correspond sûrement à une caractéristique de la littérature française, le sens du clan, le collectif. Après tout la *NRF*, la chapelle d'en face, n'était pas si vieille. Et tout naturellement ensuite, le Parti communiste n'a eu qu'à se baisser. Mais aussi Sartre et *Les Temps modernes*. Les bureaux sont restés ouverts. Le recrutement n'a pas faibli.

Et aujourd'hui ? Aujourd'hui je ne vois pas de bande ni de secte. De temps à autre il y a des tentatives mais c'est du remake, une façon de faire genre. Ça ne dépasse pas la promotion. Seul le ton jeune homme a survécu, même s'il vieillit mal, très mal. Soyons juste, il est généralement promis à de basses besognes, exécution dans les journaux, entrefilet qui n'a de sens que pour celui qui le signe ou l'inspire, et trois collègues avec lui. En ce sens le ton jeune homme appartient aux mœurs littéraires et non à la littérature. On connaît de vieux routiers qui l'emploient toujours, jetant des phrases définitives. Elles sont l'écho de leur jeunesse et du long ratage qui a suivi, car la plupart ont été comme Soupault, ils n'ont pas fait fortune. Elles se distinguent aussi par le recours à la morale, une ankylose de l'âme à laquelle on reconnaît les professeurs de vertu.

Mais celui-ci, qui nous vient de Beyrouth, est fort bien informé

[La collection «Carnets d'ateliers»: de l'art en livres](#) L'Orient-Le Jour — Beyrouth,

La collection «Carnets d'ateliers»: de l'art en livres

Une nouvelle collection, Carnets d'ateliers, éditée par les Éditions Virgile, propose depuis le début de l'année des textes d'écrivains et poètes évoquant des peintres qu'ils ont connus ou admirés, dont les premiers exemplaires sont consacrés à Joan Miro et Hans Arp.

Ces petits livres, de format presque carré n'excédant pas 64 pages, ne sont pas «des textes d'histoire de l'art, mais des regards, des rapports d'amitié entre un auteur et un artiste», indique Daniel Legrand, directeur des Éditions Virgile, basées à Besançon (Doubs).

Les deux premiers ouvrages parus sont un Joan Miro par Raymond Queneau, recueil de textes rares dont un inédit écrit en 1954 pour un catalogue de la Biennale de Venise, et un Hans Arp par Paul Louis Rossi. Ce poète et critique d'art dresse un portrait de l'artiste dada au fil d'un voyage dans les villes qu'il a fréquentées.

Un ouvrage sur Yves Klein par Alain Jouffroy, un Manet par Stéphane Mallarmé et un Alechinsky par Yves Peyré seront disponibles dans l'année, qui seront suivis de livres sur Goya, Courbet et Munch.

Bien cordialement,

L'administrateur:

Henri Béhar

LUN. 20/02/2006 22:56

Dora Maar

Chers Mélusins, Chères Mélusines,

le vernissage de l'exposition Picasso-Dora Maar a eu lieu le mardi 14 février au Musée Picasso. Voici l'article que lui consacre *L'Humanité*:

Dora Maar, un talent photographique

Son oeuvre, qui passait du réel au surréalisme, était louée par Man Ray et Henri Cartier-Bresson.

Dora Maar a un peu le même destin que Tina Modotti ou Lee Miller. Ainsi, d'elle, on ne connaît le plus souvent que la femme « peuplée », parce qu'elle fut successivement aimée de l'écrivain Georges Bataille et du peintre Pablo Picasso. On préfère se délecter de ce qu'elle séduisit Picasso un soir où, aux Deux Magots, elle jouait à planter un canif à toute vitesse entre les doigts écartés de sa main gantée d'où filtrait une goutte de sang, plutôt que se souvenir qu'il nous reste des traces de la genèse de Guernica, dans l'élaboration de laquelle, d'ailleurs, elle joua un rôle fondamental, parce qu'elle vit, à l'époque, l'intérêt d'en fixer les étapes sur négatif. Passons aussi sur le fait cruel que ce fut après son décès, en 1997, qu'on parla le plus de Dora, au moment de la dispersion des toiles, galets sculptés, bijoux et collages inventés pour elle par le génie de Vallauris.

D'Octobre à Contre-attaque

Pourtant, l'inoubliable modèle de La femme qui pleure a tenu un rôle déterminant dans l'histoire de la photographie des années trente, jouant à jeu égal avec Henri Cartier-Bresson qui se formait, comme elle, au cubisme, dans l'atelier du peintre André Lhote, avec Brassai, qu'elle supplanta auprès de Picasso lorsqu'elle se mit à photographier ses sculptures, avec Man Ray, qui l'introduisit au sein du groupe surréaliste, elle qui, politiquement très engagée, fréquentait déjà le groupe Octobre, la bande à Prévert et le très antifasciste cercle Contre-

attaque... Lui rendre justice, c'est convoquer son oeuvre photographique forte, inspirée, que la triste fin de sa vie de diva, tombée dans l'oubli après les ruptures, dépressive, isolée, a trop souvent reléguée.

Du sublime terrifiant

Comme Cartier-Bresson, sa photographie évolue sur deux terrains, que son univers rend moins contradictoires qu'il n'y paraît : la rue et l'imaginaire surréaliste. Dans la rue française, londonienne ou espagnole, elle va vers les défavorisés, qu'ils soient pauvres, chômeurs, déclassés ou handicapés. Elle traque les petits métiers, du colporteur au chiffonnier, les vagabonds, les chanteurs de rue. Elle raffole de la fraîcheur et de la spontanéité des enfants, si photogéniques. Son engagement, qui la mène aux limites, là où la ville perd son nom, dans ce que l'on appelle alors les « zones urbaines limitrophes », transparait dans son regard, parfaitement humaniste. Avec un plus, cependant. Photographiant des unijambistes à Londres, des aveugles à Barcelone, des phénomènes de foire ou des êtres grimaçants à Paris, elle crée des atmosphères poignantes et mystérieuses en soulignant le curieux, le grotesque, l'étrange, le morbide, sans craindre d'associer beauté, misère et marginalité. On retrouve cette inclination pour la terreur et la mélancolie chez Bataille et Leiris, qui étaient adeptes du monstrueux, et, avant eux, chez Kant, qui adorait le « sublime terrifiant ». On constatera ce même penchant, plus tard, chez la grande photographe américaine Diane Arbus.

De ce réalisme au surréalisme, il n'y a, du coup, qu'un pas, que Dora Maar franchit en disproportionnant la taille de certains objets, en créant d'inquiétantes associations d'idées, en utilisant la contre-plongée. Ainsi naissent collages et photomontages tels Des yeux dans les nuages, la Main soutenant deux jambes féminines, la Vieille Femme et l'enfant. Ainsi naissent de monstrueux hybrides de surréels, comme ce foetus de tatou, baptisé Ubu, qui fait penser, là encore, aux archontes gnostiques à têtes de canard de Georges Bataille...

Magali Jauffret

[Dora Maar, un talent photographique](#) l'Humanité — 18/02/06

D'autre part, le Magazine Littéraire a mis sur son site des extraits de son dossier d'octobre sur Dada:

[Dada, l'esprit de révolte de Tristan Tzara à Guy Debord](#) Magazine Littéraire -

Bien cordialement,

L'administrateur:

Henri Béhar

LUN. 20/02/2006 23:02

Fw: Répertoire du theatre surrealiste

Chers amis,

bien qu'André Bourassa me remercie d'avoir fait suivre son message, j'ai peur que notre serveur ne l'ait pas relayé. Le voici donc, en vous priant d'excuser mon bégayement, le cas échéant.

Bien cordialement

----- Original Message -----

From: BOURASSA ANDRE G
To: LISTE MELUSINE ; Henri BEHAR
Sent: Sunday, February 19, 2006 3:00 AM
Subject: Répertoire du théâtre surréaliste
Bonjour,

Vous trouverez sur le site "Théâtrales" un "Répertoire du théâtre surréaliste, son amont, son aval". L'adresse:
<<http://www.theatrales.uqam.ca/TheatreSurr.html>>.

Vous disputerez peut-être la présence ou l'absence de telle ou telle entrée: nous pourrions en discuter. Vous y trouverez de brèves annotations sur les dramaturges proposés et leurs liens avec les mouvements retenus. Compte tenu des pratiques actuelles de mise en scène, notamment le théâtre corporel, nous avons retenu les arguments de danse et les scénarios, mais au nom de leurs auteurs et non à celui des chorégraphes ou réalisateurs, quand ils diffèrent. Il manque encore quelques entrées. Il n'est pas facile de trouver des éditions françaises de textes expressionnistes, notamment, et encore moins de déterminer quels sont ceux qui ont leur place ici et ceux qui ne l'ont pas; nous n'avons pour le moment retenu que ceux qui ont eu des liens explicites avec, surtout, dada ou le surréalisme. Pour les auteurs choisis, nous n'avons pas toujours fait de tri dans leur œuvre. Il n'est pas facile et peu convaincant de prétendre qu'un dramaturge a été surréaliste telle année et pas telle autre, sauf quand il y a un clivage évident. Au plaisir de vous lire, personnellement ou sur le réseau.
André G. Bourassa.

<<http://www.theatrales.uqam.ca/>>.

P.S.: Je suppose que vous ne serez pas surpris qu'un répertoire surréaliste côtoie un répertoire baroque :-)

MAR. 21/02/2006 23:01

Delteil

"Chers Mélusins, Chères Mélusines,
voici, transmise par Carole Aurouet, l'annonce d'une séance sur la Jeanne d'Arc de Dreyer qui se tiendra à l'ENS rue d'Ulm (Paris V°). Je rappelle qu'Antonin Artaud y interprétait le rôle du moine Massieu.

Genèses cinématographiques
Salle Weil — 16 h à 18 h
mercredi 22 février 2006

M-F Lemonnier-Delphy

La passion de Jeanne d'Arc, Carl Th. Dreyer/Joseph Delteil (1927)

Le film muet de Dreyer qui retrace le procès et la mort de Jeanne d'Arc à Rouen n'est jamais, si ce n'est dans les génériques, présenté comme le résultat d'une collaboration avec l'écrivain français, ancien-surréaliste tout juste exclu du groupe au moment des faits, Joseph Delteil. Ceci constitue une véritable erreur car il y eut écriture et travail de-préparation du script du film par Delteil. Sans reconstituer l'histoire précise de la collaboration entre l'écrivain et le cinéaste, notre présentation tâchera d'aborder les éléments de genèse qui permettent de parler de véritable convergence de regard et d'esthétique entre les deux hommes.

Les dossiers génétiques seront évoqués non dans leur totalité (pour diverses raisons que nous exposerons) mais dans leurs aspects les plus saillants.

Notre présentation s'articulera donc comme suit :

1/ Histoire de l'œuvre

Chronologie des événements : Dreyer/Delteil au moment de la Passion

- 2/ Delteil et le cinéma, Dreyer et l'écriture
- 3/ Les dossiers génétiques
- 4/ Éléments de convergence entre les deux œuvres/ Éléments de divergence
- A/ Traitement du sujet
- B/ Traitement du personnage
- C/ Opposition entre deux mondes
- D/ Esthétique
- 5/ Un exemple de l'évolution de la genèse de l'œuvre, de Delteil au film

Département Histoire et Théorie des Arts

(ex : Passerelle des Arts)

Gisèle VIVANCE

Secrétariat

Tel : 01 44 32 20 92

Fax : 01 44 32 20 91

Aile D — rez-de-chaussée

Bien cordialement,

L'administrateur:

Henri Béhar

MER. 22/02/2006 18:08

Bonjour!

Vous trouverez ci-dessous des réflexions d'une collègue dont je tiendrai compte intégralement. Je partage entre autres les mêmes réserves concernant les expressionnistes. Avez-vous raison d'hésiter sur Toller?

De ne pas avoir encore inclus Hasenclever et Kaiser? Il ne suffit pas de partager quelques idéologies socio-politiques pour être associé après coup à un mouvement, si vaste soit-il, comme celui des cubo-futuristes, dadaïstes et surréalistes.

Je cherche toujours le contenu du 4^e tome du théâtre de Sade, un ouvrage auquel les surréalistes se sont souvent référés et dont ils ont édité des textes.

L'idée de Serge Ouaknine d'inclure les actions dramatiques est passionnante, mais, si elle devait s'étendre sur 22 nations, comme le répertoire actuel, cela demanderait toute une vie. La mienne est déjà un peu trop entamée.

Je m'en tiens donc aux textes dramatiques, que j'ai pourtant ouverts aux arguments de danse et de la performance et aux scénarios de film. J'ajouterai L-Anti-procès de Lebel (1960) dès que je serai assuré que la voix d'Artaud qu'on entend tout au long est bien celle de l'enregistrement de Pour en finir avec le jugement de Dieu; j'ajouterais aussi sa performance Incidents (1963), sur un poème-argument de Jean-Pierre Duprey, dès que j'aurai la référence du texte. Mais ce serait sur le nom d'Artaud ou de Duprey, respectivement, il me semble, et non de Lebel.

J'aimerais bien savoir également si le Cérémonial pour saluer.. Sade d'Aelberts et Auquier reposait sur une partition écrite et où elle se trouve.

Il n'y a donc pas que la poésie qui devrait se faire par tous, même les répertoires ne se font pas seuls :-). Kantor? J'aimerais l'avis des membres des listes Mélusine et Quéâtre. Si j'ai retenu Wilson, c'est à cause du sort que lui a fait Aragon; Beck et Malina à cause du sort qu'ils ont fait à Artaud. Dans ces cas, les liens sont explicites, pour certains textes du moins.

Amitiés et reconnaissance,

André G. Bourassa.

----- Forwarded message -----

From: Bernadette Bost

Il est certain que les frontières du dadaïsme et du surréalisme ne sont pas faciles à établir.

Deux ou trois réflexions à ce sujet :

- En ce qui concerne les expressionnistes, leurs liens avec le surréalisme sont sans doute plus nets chez Kokoschka que chez Toller. La question se pose pour un auteur qui pourrait éventuellement être ajouté au répertoire, August Stramm, poète et auteur dramatique dont l'oeuvre relativement brève (il est mort en 1915 à moins de 40 ans) est particulièrement transfrontalière. Une pièce comme Rudimentaire est très proche du naturalisme, et annonce les dramaturgies contemporaines de la violence ; Sancta Susanna et La Fiancée des landes sont représentatives d'un expressionnisme qui prolonge le symbolisme ; d'autres pièces, comme Forces, Eveil ou Destinées expérimentent un théâtre d'émotions pures où certains pourraient voir un théâtre de l'inconscient : il y a du présurréalisme dans ces pièces écrites entre 1912 et 1915. Je les ai découvertes grâce aux éditions Comp'act (à noter : cette petite maison d'édition est non parisienne mais de Chambéry), qui a publié en 2000 Théâtre et Correspondance d'August Stramm dans la collection "L'Acte même" (traduction d'Huguette et René

Radrizzani) ; les titres des pièces sont ceux que je cite, plus Le Mari, de 1909.

- En ce qui concerne Raymond Roussel, "naturalisé" dadaïste et surréaliste malgré lui, il me semble qu'il appartient plus à ces courants par les adaptations d'Impressions d'Afrique et Locus Solus portées à la scène que par ses pièces L'Etoile au front et La Poussière de soleils (l'une et l'autre rééditées par Pauvert), qui sont des sortes de concaténations de récits, avec un caractère de jeu de pistes, en plus, dans la seconde. Si surréalisme il y a, c'est par le caractère "naïf" peut-être (comme dans le théâtre d'Henri Rousseau). Dans ce cas, on pourrait peut-être ajouter la pièce retrouvée en 1989, La Seine (éditée par Pauvert en 1994 dans le volume III des Oeuvres de Roussel, texte présenté par Patrick Besnier), même si le premier acte ressortit au mélodrame : les deux autres, accumulations de conversations qui ne ressemblent à rien de connu, auraient pu intéresser Apollinaire comme recreation d'un monde.

- En tant qu'habitante de Lyon, j'apprécie les références au théâtre suridéaliste du docteur Malespine, une personnalité ouverte à toutes les avant-gardes des années 20, et au reprint de la revue Manomètre par Jean-Michel Place en 1977 : on y trouve aussi un texte sur le "Théâtre homotétique", en préface à La Baraque pathétique, et une "Préface au théâtre expérimental".

Quelques indications sur des éditions nouvelles de textes d'auteurs cités dans le répertoire : Les pièces de Picasso sont également disponibles dans la collection "L'Imaginaire" de Gallimard ; et la revue belge Etudes théâtrales a publié la version primitive (1907, éditée 1910) de Assassin espoir des femmes de Kokoschka, traduite par Henri Christophe, dans le numéro 7 (1995) consacré à l' "Actualité du théâtre expressionniste". On y trouve également des extraits du Mendiant de Reinhardt Sorge, du Fils de Walter Hasenclever et de La Conversion de Toller, et quatre pièces de Gottfried Benn, Ithaque, A l'arrière, Le Chef arpenteur et Carandach.

Merci encore pour cet utile travail bibliographique, Bien cordialement,

Bernadette Bost.

MER. 22/02/2006 20:43

children's corner

Vient de paraître :

Dadaïstes et surréalistes. Folio Junior, Poésie, février 2006; 94 p.

A partir de 11 ans.

Textes de tzara arp rigaut breton péret baron

Il n'est nulle part spécifié le nom du responsable de ce choix et de la brève présentation Qui est-ce ?

(S'il se dénonce, il ne sera pas poursuivi).

Alain Chevrier

MER. 22/02/2006 10:07

" Les bibliothèques d'artistes, XXe-XXIe siècles "

Journées d'étude du Centre André Chastel (UMR 8150)

avec la participation de l'INHA et de la Bibliothèque Kandinsky du Centre Pompidou.

Du 9 au 11 mars 2006.

DEROULEMENT

Jeudi 9 mars

Après-midi

Salle Giorgio Vasari, INHA, 1er étage

16h30 Accueil des participants

17h Allocution d'ouverture par le directeur de l'INHA

17h15-18h15 Conférence par Martine POULAIN : Livre et lecture dans l'iconographie au XXe siècle : entre esthétique et valeurs sociales

18h15-18h30 Pause

18h30-19h30 Conférence-Entretien par Mariana CASTILLO DEBALL et Dario GAMBONI : Tracking the reader's traces: a dialogue "

Vendredi 10 mars

Matinée

Salle Giorgio Vasari, INHA, 1er étage

9h Accueil des participants

9h15 Accueil par Dany SANDRON, directeur du Centre André Chastel

9h30 Introduction par Françoise LEVAILLANT

Session A. Bibliothèques constituées : de l'inventaire à l'analyse

Président : Didier SCHULMANN

10h Christian BRIEND : La bibliothèque d'Albert Gleizes conservée à la Bibliothèque Kandinsky du MNAM-CCI, Centre Pompidou

10h30 Nadejda PODZEMSKAÏA : La bibliothèque personnelle de Kandinsky conservée à la Bibliothèque Kandinsky du MNAM-CCI, Centre Pompidou

11h Pause

11h10 Marianne JAKOBI : La bibliothèque de la Compagnie de l'Art Brut

11h40 Fabrice FLAHUTEZ : Les bibliothèques d'André Breton et de Victor-Brauner

12h10 Débat

Après-midi

Salle Giorgio Vasari, INHA, 1er étage

Session B. L'usage des bibliothèques publiques

Présidente : Annie JACQUES

14h Juliette JESTAZ : L'offre documentaire de la Bibliothèque de l'Ecole nationale des beaux-arts au XXe siècle (1900-1992)

14h30 Patrick ABSALON : 'Vivarium et scriptorium' : les artistes à la Bibliothèque centrale du Muséum national d'histoire naturelle

15h Débat

15h30 Pause

Session C. Bibliothèques dispersées ou absentes : méthodes et enjeux de leur reconstitution
Présidente : Martine POULAIN

16h Laurence MADELINE : Les livres de Picasso ou l'inventaire infini

16h30 Philippe VIGUIER : La bibliothèque de Jacques Villon à la lumière d'une correspondance et d'un fonds privés

17h Yves CHEVREFILS DESBIOLLES : " La valise que j'accompagne... ". Christian Dotremont : du pérégrin au pèlerin

17h30 Laurent FERRI : Une bibliothèque fantôme ? Les archives de Percy Windham Lewis

18h Débat

Soirée

Salle Ingres, INHA -Université Paris IV, 2e étage

19h30-20h30 Conférence par Ada ACKERMAN : Le Cabinet Eisenstein : une reconstitution de la genèse intellectuelle d'Eisenstein

Samedi 11 mars

Matinée

Salle Giorgio Vasari, INHA, 1er étage

Session D. Pratiques et fonctions de la bibliothèque privée

Président : Serge LEMOINE

9h Rémi LABRUSSE : Quand lire, c'est faire : livres et lectures de Joan Miró

9h30 Stéphanie JAMET-CHAVIGNY : La double bibliothèque de Bernard Pagès

10h Sylvie MOKHTARI : " Pour un programme théorique pictural " : la bibliothèque de Marc Devade

10h30 Pause

11h Camille MORANDO : La bibliothèque d'Aurelie Nemours, patiente collection

11h30 Sylvie COËLLIER : Raymond Hains et les livres : une relation structurelle

12h Débat

Après-midi

Salle Giorgio Vasari, INHA, 1er étage

Session E. Dynamiques de la lecture

Président : Jean-Marc POINSOT

14h Marc DECIMO : Bibliothèque supposée, lectures supposées, connaissance diffuse et pratique anartistique apparente de Marcel Duchamp

14h30 Carole BOULBÈS : Les lectures de Picabia, disciple indiscipliné de Nietzsche

15h Androula MICHAËL : Les affinités électives de Jean-Jacques Lebel

15h30 Pause

16h Sophie DELPEUX : Allan Kaprow, lecteur de Meyer Schapiro

16h30 Jacques MORIZOT : Wittgenstein dans l'art conceptuel : évidence ou malentendu ?

17h Valérie MAVRIDORAKIS : Robert Smithson : une bibliothèque de Babel pour une cristallisation de l'esprit

17h30 Débat

18h Conclusion générale par Jean-Roch BOUILLER, Dario GAMBONI, Françoise LEVAILLANT

02/25/06 23:15:12

Réf. : cinéma 34-39

Au sujet de «L'Age d'or du cinéma français (1934-1939)».

Je conseille particulièrement L'Enfer des anges, réalisé en 1939 par

Christian-Jaque, à tous ceux qui l'ont manqué lors de sa projection, en 00

à Censier, à l'occasion des Journées internationales Jacques Prévert (qui, comme pour Les Disparus de Saint-Agil, mais on le sait moins, y a travaillé anonymement, sur un scénario du romancier des Disparus, Pierre Véry: voir l'article de Laurent Huet dans CinémAction n°98, 1er trimestre 2001). Marcel Cravenne est, certes, mieux connu comme réalisateur de télévision que de cinéma mais je garde un souvenir assez fort de sa réalisation de La Danse de mort avec Eric von Stroheim.

Très cordialement

Arnaud Laster

-----Message original-----

De : Henri BEHAR

Date : 02/25/06 23:15:12

A : LISTE MELUSINE

Sujet : cinéma 34-39

Chers Mélusins, Chères Mélusines,
une information pour les parisiens:

Trésors oubliés du cinéma français Le Figaro — 25/02/06

Un grand cycle consacré aux films de l'avant-guerre, de 1934 à 1939, pour retrouver Carné, Duvivier, Guitry ou Renoir. Et les acteurs fameux de l'époque, Arletty, Michel Simon, Gaby Morlay, Edwige Feuillère... FORMANT un continent englouti, d'immenses pans du cinéma français sont aujourd'hui parfaitement ignorés des nouveaux spectateurs. Ils ne soupçonnent même pas qu'ils pourraient y faire des découvertes fructueuses. Justement, en voici l'occasion avec le cycle programmé au cinéma Reflet Médicis, «L'Age d'or du cinéma français (1934-1939)». Dans cette anthologie de 80 films, il y en a pour tous les goûts. Pour les amateurs de monuments historiques et de valeurs consacrées, il faut citer tous ceux qui constituent le «réalisme poétique», cette école disparate qui n'est pas une, et que certains, à l'instar de Pierre Mac Orlan, préfèrent baptiser plus justement, le «fantastique social». Cela va de Jean Vigo (L'Atalante) à Marcel Carné (Quai des Brumes, Le jour se lève), du maître de cérémonie, Jacques Feyder (Le Grand Jeu, Pension Mimosas) à Julien Duvivier (La Bandera Pépé-le-Moko) et à Jean Grémillon (Gueule d'amour, L'Étrange Monsieur Victor), avec pour couronner l'édifice, le grand Renoir, représenté ici avec sept titres majeurs (Toni, Le Crime de M. Lange, Une partie de campagne, La Grande Illusion, La Marseillaise, La Bête humaine, La Règle du jeu). Une chronologie impitoyable exclut de la liste le véritable initiateur du mouvement, René Clair, dont les films essentiels sont antérieurs à 1934. Il est représenté seulement par une oeuvre inclassable, Le Dernier des milliardaires, burlesque à moitié réussi mais curieux, qui mêle Marx Brothers, surréalisme et satire du totalitarisme. Valeurs sûres L'univers du comique est mieux illustré par les deux rois du boulevard, devenus maîtres de l'écran : Marcel Pagnol et Sacha Guitry. Du premier, on verra quatre comédies dramatiques en demi-teintes, Merlusse, César, Le Schpountz, La Femme du boulanger. Le dosage entre le rire et l'émotion y est variable, le rire l'emportant surtout dans Le Schpountz, pourtant d'une grande cruauté. Guitry le mieux représenté avec Renoir (sept titres), se partage, lui, entre le théâtre filmé (Mon père avait raison, Faisons un rêve Désiré, Quadrille), la fantaisie historique (Les Perles de la couronne, Remontons les Champs-Élysées) et une oeuvre étonnamment originale, Le Roman d'un tricheur.

Telles sont les valeurs sûres et garanties de cet âge d'or, à qui on peut ajouter Abel Gance, avec deux belles oeuvres, J'accuse (version parlante) et surtout Paradis perdu. Les autres vétérans, jadis glorieux sont inégalement traités : de Marcel L'Herbier, on ne retiendra que La Tragédie impériale, pour Harry Baur en Raspoutine. De son contemporain, Raymond Bernard (fils de l'illustre Tristan) si injustement oublié, on peut voir Tartarin de Tarascon et Les Otages, invisible depuis longtemps, mais surtout J'étais une aventurière, très brillante comédie à laquelle Jean Anouilh prêta la main anonymement, et aussi Marthe Richard au service de la

France, une curiosité d'époque, tous deux avec Edwige Feuillère. Enfin du doyen Maurice Tourneur, on notera d'abord l'étonnant Justin de Marseille avec son milieu interlope, et si on aime Maurice Chevalier, Avec le sourire. Pour Charles Lehman, c'est abusivement qu'il remplace Claude Autant-Lara au générique de deux de ses premiers grands films, Fric-Frac avec Arletty et Michel Simon, et surtout une vraie révélation : L'Affaire du courrier de Lyon, émouvant mélodrame historique. Mais les vraies découvertes sont ailleurs. Qui connaît aujourd'hui le deuxième Prix Delluc, Le Puritain du fugace Jeff Musso ? A voir, même si le film a vieilli. Qui se rappelle que Pierre Chenal fit un moment figure de rival de Carné ? Pour le vérifier, voici L'Alibi et surtout Le Dernier Tournant (première version du fameux Facteur sonne toujours deux fois), avec la magnifique Corinne Luchaire. Henri Decoin semblerait un peu sacrifié, s'il n'y avait son chef-d'œuvre, et avec les mêmes jeunes acteurs (dont Mouloudji) L'Enfer des anges, un peu moins réussi, mais à voir, pour les nostalgiques de la zone. Dans le registre exotique, Macao, l'enfer du jeu (du débutant Delannoy) est demeuré justement célèbre, et L'Homme du Niger de Baroncelli mériterait de le redevenir (ce fut un grand succès d'alors). Les exilés d'Allemagne et d'Europe de l'Est étaient alors nombreux à Paris et on leur doit plusieurs grands films de l'époque : à Litvak, L'Equipe et le meilleur Mayerling jamais tourné, qui fit de Danielle Darrieux une star internationale, à Ludwig Berger, Trois Valses, chef-d'œuvre de l'opérette pseudo-viennoise avec le couple Fresnay-Printemps, à Pabst, Mademoiselle Docteur ou Salonique nid d'espions avec huit vedettes de première grandeur, à Ophüls, plusieurs titres dont ici un seul qui malheureusement est le moins bon, tandis que Siodmak est mieux gâté avec Mollenard, capitaine corsaire... Et on s'étonnera de l'absence de Moguy qui pourtant a tenu une si grande place à la veille de la guerre. Enfin quelques révélations surprenantes sont dues à des inconnus à réhabiliter d'urgence, tel Jean Boyer avec, comme de bien entendu, son inoubliable Circonstances atténuantes. Quant à Pierre Colombier, capable du pire, il a la chance d'avoir donné au moins Ces messieurs de la Santé où Raimu semble une préfiguration de l'escroc Stavisky, et Le Roi d'après la comédie de Flers et Cavaillet avec une demi-douzaine de vedettes de premier plan. Maurice Cloche ne se remit jamais d'un patronyme que Roger Nimier lui-même moqua, et pourtant, le sait-on, Ces dames aux chapeaux verts et de Petit Chose sont deux vrais petits bijoux à ne manquer à aucun prix, le second étant même une sorte de chef-d'œuvre inexplicablement ignoré des historiens avec Arletty, Le Vigan et Tissier. Terminons par un film mystère, connu seulement de très rares initiés (nous n'en sommes pas) : Un déjeuner de soleil, avec un Jules Berry, dit-on surprenant. Son auteur ? Marcel Cravenne, dont on ne sait rien d'autre. Cela dit, si on préfère André Malraux et la guerre d'Espagne, on aura aussi Espoir, chef-d'œuvre rien moins qu'ignoré, mais toujours bon à redécouvrir, car multiples sont des visages du cinéma français, en son «âge d'or».

Philippe d'Hugues

«L'Age d'or du cinéma français (1934-1939)», Cinéma Reflet Méditerranée III, 7, rue Champollion, 75005 Paris. Tél. : 08.92.89.28.92.

Bien cordialement,

L'administrateur:

Henri Béhar

SAM. 25/02/2006 09:41

G. Nouveau + S. Dali

Chers Mélusins, Chères Mélusines,
deux informations: une biographie de Germain Nouveau d'abord, une rétrospective Salvador Dali ensuite:

« L'horrible travailleur » (L'Humanité)

« L'horrible travailleur »

BIOGRAPHIE. GERMAIN NOUVEAU, L'ÉTERNEL MARGINAL DES HISTOIRES DE LA POÉSIE.

GERMAIN NOUVEAU PRÉCURSEUR DU SURREALISME JACQUES LOVICHY AUTRE SUD-DOCUMENTS ÉDITIONS AUTRES TEMPS, 23 EUROS

Parmi « les horribles travailleurs » de cet enfer fin de siècle après les Verlaine, Rimbaud, Mallarmé — je n'oublierai pas le singulier Lautréamont — il en est un que l'on croise — c'est toujours auprès de Verlaine ou de Rimbaud — puis que l'on oublie. C'est Germain Nouveau.

Le poète Jacques Lovichi, animateur infatigable de la revue Autre Sud, signe un Germain nouveau, précurseur du surréalisme que Gérard Blua publie dans la collection Autre Sud-documents de ses éditions Autres Temps. Ce texte a une histoire. Longue et aussi tordue que l'est parfois l'université quand elle se prend pour la voix autorisée de la vérité ! Un jeune étudiant, poète, nommé Jacques Lovichi, s'intéresse à Germain Nouveau, rédige un mémoire d'études supérieures — on dirait aujourd'hui une maîtrise — suffisamment remarqué pour qu'on l'invite à approfondir cette approche sous la forme canonique d'une thèse d'État. Avec passion et cette fougue qu'on lui connaît toujours, Jacques Lovichi se met au travail. Nous sommes au début des années soixante. Mais voilà que ses questions à propos des Illuminations de Rimbaud, ses interrogations au sujet du séjour à Londres des deux compagnons Rimbaud et Nouveau en 1874 n'ont pas plu aux « épilleurs de chenilles » universitaires, comme aurait dit René Char. On fit comprendre au jeune homme qu'il valait mieux cesser de chercher dans ces eaux-là. Le jeune homme abandonna ces pontons à leurs pauvres amarrages et courut d'autres mers.

C'est ce travail, tel quel nous apprend Jean-Max Tixier dans sa préface, que peut lire aujourd'hui le lecteur accompagné d'une riche iconographie, car Germain Nouveau était aussi dessinateur et peintre.

Jacques Lovichi montre bien, et que l'intérêt des surréalistes pour Germain Nouveau ne s'est jamais démenti, et que si l'expression que Paul Claudel inventa pour Rimbaud, « mystique à l'état sauvage » vaut, elle vaut surtout pour Germain Nouveau tant au travers de ses errances que de ses crises mystiques qu'on ne compte plus et dont certaines lui vaudront l'internement à Bicêtre, en particulier celle décisive de 1891. Il reviendra à Pourrières en 1913, non loin de cette Sainte-Victoire qui fut croix pour Cézanne, et il mènera durant sept longues années une vie de mendiant illuminé. Humilis — le misérable qui tient le porche de l'église de Pourrières — nous révèle notre être, tout ce qui nous reste inassimilable. Cela le sacré ! En lieu et place de pitié, c'est de sympathie qu'il pourrait s'agir plutôt. C'est elle qui nous poussera à découvrir Germain Nouveau et à nous souvenir que l'auteur de Valentines et de Savoir aimer est « non un poète mineur mais un grand poète. Non un épigone de Rimbaud : son égal », selon le jugement de Louis Aragon en 1948.

Alain Freixe

Flash-back à Saragosse sur l'oeuvre de Salvador Dali (Menara, Maros)

Flash-back à Saragosse sur l'oeuvre de Salvador Dali (24/2/2006)

Une sélection de 150 oeuvres de l'artiste espagnol Salvador Dali (1904-1989), visible depuis jeudi et jusqu'au 16 avril dans une salle d'exposition de Saragosse, propose une rétrospective de l'oeuvre pluridisciplinaire du maître du surréalisme.

Il s'agit d'un assortiment de tableaux, de sculptures, de photographies de l'artiste et d'un livre illustré par Dali qui retracent les grandes étapes de son oeuvre entre 1915 et 1981.

Ces pièces, qui proviennent de collections privées, relatent l'intensité et le caractère multidisciplinaire de l'oeuvre de Dali comme un plasticien touche-à-tout et l'une des personnalités marquantes de la scène artistique du 20^{ème} siècle.

Dès son jeune âge, Dali a montré des dons exceptionnels pour le dessin.

L'une de ses plus anciennes oeuvres, exposée à Saragosse, avait été peinte en 1915. Quatre ans plus tard, l'artiste catalan fait publier des textes sur les grands maîtres de la peinture. Après un passage tumultueux par l'école des beaux arts de Madrid, il rentre au Bercail et monte sa première exposition en 1925 à Barcelone.

Il se rend l'année suivant à Paris où il rencontre l'autre génie espagnol de la peinture Picasso et se lie d'amitié avec le cercle des surréalistes parisiens.

En 1932, il prend part à la première exposition rétrospective surréaliste aux Etats-Unis, avant d'obtenir un succès triomphal lors d'une exposition à New-York.

Il optera de vivre aux Etats Unis avec sa femme jusqu'en 1948. A son retour en Europe, il est adulé par la critique et continue de collectionner les triomphes. Dali peint son dernier tableau en mai 1983 (La Queue d'aronde).

Bien cordialement

L'administrateur:

Henri Béhar

SAM. 25/02/2006 23:11

cinéma 34-39

Chers Mélusins, Chères Mélusines,
une information pour les parisiens:

[Trésors oubliés du cinéma français](#) Le Figaro — 25/02/06

Un grand cycle consacré aux films de l'avant-guerre, de 1934 à 1939, pour retrouver Carné, Duvivier, Guitry ou Renoir. Et les acteurs fameux de l'époque, Arletty, Michel Simon, Gaby Morlay, Edwige Feuillère...

FORMANT un continent englouti, d'immenses pans du cinéma français sont aujourd'hui parfaitement ignorés des nouveaux spectateurs. Ils ne soupçonnent même pas qu'ils pourraient y faire des découvertes fructueuses. Justement, en voici l'occasion avec le cycle programmé au cinéma Reflet Médicis, «L'Age d'or du cinéma français (1934-1939)». Dans cette anthologie de 80 films, il y en a pour tous les goûts. Pour les amateurs de monuments historiques et de valeurs consacrées, il faut citer tous ceux qui constituent le «réalisme poétique», cette école disparate qui n'en est pas une, et que certains, à l'instar de Pierre Mac Orlan, préfèrent baptiser plus justement, le «fantastique social». Cela va de Jean Vigo (L'Atalante) à Marcel Carné (Quai des Brumes, Le jour se lève), du maître de ce dernier, Jacques Feyder (Le Grand Jeu, Pension Mimosas) à Julien Duvivier (La Bandera, Pépé-le-Moko) et à Jean Grémillon (Gueule d'amour, L'Étrange M. Victor), avec pour couronner l'édifice, le grand Renoir, représenté ici avec sept titres majeurs (Toni, Le Crime de M. Lange, Une partie de campagne, La Grande Illusion, La Marseillaise, La Bête humaine, La Règle du jeu). Une chronologie impitoyable exclut de la liste le véritable initiateur du mouvement, René Clair, dont les films essentiels sont antérieurs à 1934. Il est représenté seulement par une oeuvre inclassable, Le Dernier des milliardaires, burlesque à moitié réussi mais curieux, qui mêle Marx Brothers, surréalisme et satire du totalitarisme.

Valeurs sûres

L'univers du comique est mieux illustré par les deux rois du boulevard, devenus maîtres de l'écran : Marcel Pagnol et Sacha Guitry. Du premier, on verra quatre comédies dramatiques en demi-teintes, Merlusse, César, Le Schpountz, La Femme du boulanger. Le dosage entre le rire et l'émotion y est variable, le rire l'emportant surtout dans Le Schpountz, pourtant d'une grande cruauté. Guitry le mieux représenté avec Renoir (sept titres), se partage, lui, entre le théâtre filmé (Mon père avait raison, Faisons un rêve, Désiré, Quadrille), la fantaisie historique (Les Perles de la couronne, Remontons les Champs-Élysées) et une oeuvre étonnamment originale, Le Roman d'un tricheur.

Telles sont les valeurs sûres et garanties de cet âge d'or, à qui on peut ajouter Abel Gance, avec deux belles oeuvres, J'accuse (version parlante) et surtout Paradis perdu. Les autres vétérans, jadis glorieux sont inégalement traités : de Marcel L'Herbier, on ne retiendra que La Tragédie impériale, pour Harry Baur en Raspoutine. De son contemporain, Raymond Bernard (fils de l'illustre Tristan) si injustement oublié, on peut voir Tartarin de Tarascon et Les Otages, invisible depuis longtemps, mais surtout J'étais une aventurière, très brillante comédie à laquelle Jean Anouilh prêta la main anonymement, et aussi Marthe Richard au service de la France, une curiosité d'époque, tous deux avec Edwige Feuillère. Enfin du doyen Maurice Tourneur, on notera d'abord l'étonnant Justin de Marseille avec son milieu interlope, et si on aime Maurice Chevalier, Avec le sourire. Pour Charles Lehman, c'est abusivement qu'il remplace Claude Autant-Lara au générique de deux de ses premiers grands films, Fric-Frac avec Arletty et Michel Simon, et surtout une vraie révélation : L'Affaire du courrier de Lyon, émouvant mélodrame historique.

Mais les vraies découvertes sont ailleurs. Qui connaît aujourd'hui le deuxième Prix Delluc, Le Puritain du fugace Jeff Musso ? A voir, même si le film a vieilli. Qui se rappelle que Pierre Chenal fit un moment figure de rival de Carné ? Pour le vérifier, voici L'Alibi et surtout Le Dernier Tournant (première version du fameux Facteur sonne toujours deux fois), avec la magnifique Corinne Luchaire. Henri Decoin semblerait un peu sacrifié, s'il n'y avait son chef-d'oeuvre, et avec les mêmes jeunes acteurs (dont Mouloudji) L'Enfer des anges, un peu moins réussi, mais à voir, pour les nostalgiques de la zone. Dans le registre exotique, Macao, l'enfer du jeu (du débutant Delannoy) est demeuré justement célèbre, et L'Homme du Niger de Baroncelli mériterait de le redevenir (ce fut un grand succès d'alors).

Les exilés d'Allemagne et d'Europe de l'Est étaient alors nombreux à Paris et on leur doit plusieurs grands films de l'époque : à Litvak, L'Equipage et le meilleur Mayerling jamais tourné, qui fit de Danielle Darrieux une star internationale, à Ludwig Berger, Trois Valses, chef-d'oeuvre de l'opérette pseudo-viennoise avec le couple Fresnay-Printemps, à Pabst, Mademoiselle Docteur ou Salonique nid d'espions avec huit vedettes de première grandeur, à Ophüls, plusieurs titres dont ici un seul qui malheureusement est le moins bon, tandis que Siodmak est mieux gâté avec Mollenard, capitaine corsaire... Et on s'étonnera de l'absence de Moguy qui pourtant a tenu une si grande place à la veille de la guerre.

Enfin quelques révélations surprenantes sont dues à des inconnus à réhabiliter d'urgence, tel Jean Boyer avec, comme de bien entendu, son inoubliable Circonstances atténuantes. Quant à Pierre Colombier, capable du pire, il a la chance d'avoir donné au moins Ces messieurs de la Santé où Raimu semble une préfiguration de l'escroc Stavisky, et Le Roi d'après la comédie de Flers et Cavaillet avec une demi-douzaine de vedettes de premier plan. Maurice Cloche ne se remet jamais d'un patronyme que Roger Nimier lui-même moqua, et pourtant, le sait-on, Ces dames aux chapeaux verts et Le Petit Chose sont deux vrais petits bijoux à ne manquer à aucun prix, le second étant même une sorte de chef-d'oeuvre inexplicablement ignoré des historiens avec Arletty, Le Vigan et Tissier. Terminons par un film mystère, connu seulement de très rares initiés (nous n'en sommes pas) : Un déjeuner de soleil, avec un Jules Berry, dit-on surprenant. Son auteur ? Marcel Cravenne, dont on ne sait rien d'autre. Cela dit, si on préfère André Malraux et la guerre d'Espagne, on aura aussi Espoir, chef-d'oeuvre rien moins qu'ignoré, mais toujours bon à redécouvrir, car multiples sont les visages du cinéma français, en son «âge d'or».

Philippe d'Hugues

«L'Age d'or du cinéma français (1934-1939)», Cinéma Reflet Médicis III, 7, rue Champollion, 75005 Paris. Tél. : 08.92.89.28.92.

Bien cordialement,

L'administrateur:

Henri Béhar

SAM. 25/02/2006 15:43

Henein à nouveau

Chers Mélusins, Chères Mélusines,
un de nos abonnés, qui se réjouit de la publication des *Oeuvres* de Georges Henein annoncée ici, nous fait savoir qu'il a publié autrefois une notice sur l'auteur pour le *Dictionnaire des oeuvres littéraires en langue française* (Couty et Beaumarchais) que vous trouverez reproduite à l'adresse suivante:

http://homepage.mac.com/chemla/fic_doc/henein01.html

Bien cordialement,

L'administrateur:

Henri Béhar

SAT 2/25/2006 9:45 AM

RE: 24e Festival international du film sur l'art

"Chers amis de la liste Mélusine;

Je tâcherai d'assister à la projection de *Qui a tué Dada*, si ce n'est que pour distribuer des giffles; et puis de vous faire rapport. N'oublions pas que la grande expo Dada de Beaubourg est présentement à Washington, et sera à New York, au MoMA, dans qq mois.

Il faut aussi vous dire à tous que ce festival des films sur l'art, événement annuel, est généralement superbe. Jay Bochner (à Montréal)

DIM. 26/02/2006 23:25

La Lettre Avbqueneau (février-mars 2006)

La Lettre Avbqueneau

Février-mars 2006

(263 abonnés)

Chers Queniennes, chers Queniens,

L'époque étant relativement pauvre en quenosités (rude hiver !), j'ai choisi de regrouper les informations des lettres de février et de mars. Bonne lecture !

Événement du mois de février

A Bagnolet

Encore une semaine pour assister à Théoulipo : "Théoulipo est un montage de 35 textes ou extraits oulipiens contenant chacun,

en moyenne, la potentialité de X histoires différentes. X étant inconnu, tout spectateur pourra en faire le compte."

Une création de Fabrice Clément et Majida Ghomari, par la Cie Public Chéri et la Cie Bougre de Singe,

avec les ateliers jeunes de création. D'après des textes de F. Caradec, P. Fournel,

M. Grangaud, J. Jouet, H. Le Tellier, G. Perc, R. Queneau et J. Roubaud...

Jusqu'au 5 mars, les vendredis et samedis à 20h30, le dimanche à 17H. Tarifs : 7, 10 et 13 euros.

A l'Echangeur, 59 av. du Général de Gaulle, 93170 Bagnolet.

Adm.: 01-43-62-06-92 / Rés.: 01-43-62-71-20 / Fax : 01-43-62-82-48 / Mail :

info@lechangeur.org

*

De février à décembre 2006, la même équipe propose de transporter son Théoulipo à domicile : c'est le "Théouliporte à porte".

Il se joue dans des espaces pouvant accueillir cinq comédiens et dix spectateurs au minimum. Contrefaisant le terme de "grand" public, il s'adresse aux personnes mesurant de 1 mètre vingt à plus de deux mètres,

et procède en deux temps : le premier est une forme théâtrale (45 à 55 minutes) produite à partir de textes oulipiens et donnée par les cinq comédiens.

Le second consiste en 20 minutes d'exploration commune d'un jeu d'écriture oulipien suivi de la lecture des fruits de cette recherche.

Tarifs : 10 euros par spectateur (7 euros pour les abonnés de l'Echangeur). Contact :

L'Echangeur (voir coordonnées ci-dessus) ou benzuron@free.fr

Evénement du mois de mars

A Paris

Dans le cadre du programme des animations autour du Printemps des Poètes, une série de manifestations sur le thème "Le Chant des villes" se tiendra au Café Sabine.

Parmi les événements prévus, "Queneauville": une exposition de dessins de Delphine Thibon, d'après des textes de Raymond Queneau, du 3 mars au 3 avril.

(Voir l'affiche en pièce jointe). Apéro-vernissage le 3 mars à 19 heures, avec des lectures de poèmes par Isabelle. Entrée libre.

Café Sabine : 100, rue Damrémont, 75018, 01-42-52-14-24, Métro 12-Jules Joffrin, Bus 31, 95, 60. Ouvert de 10h30 à 2 h du matin. Possibilité de restauration sur place.

La rédaction de la revue Les Amis de Valentin Brû maintient son appel à comptes rendus. Si vous assistez à l'une des manifestations annoncées dans cette lettre ou dans les suivantes, et si vous souhaitez écrire quelques lignes sur le sujet, vous êtes les très bienvenus. Suivant le nombre de comptes rendus reçus, la rédaction des AVB se réserve le choix de publier in extenso lesdits textes ou d'en faire paraître seulement un florilège... Merci d'avance à tous.

Amitiés brûtes,

Astrid Bouygues

Vice-Présidente de l'Association des AVB

69/71 rue d'Alleray

75015 Paris

01-45-33-23-35

LUN. 27 /02/2006 15:26

Bouboule à la Cinémathèque

Madame, Monsieur,

Cher(e)s ami(e)s,

J'ai commis, avec la complicité de Jacques Mény, un court métrage vidéo (25 min.) consacré à Geneviève Temporel, alias Bouboule, enfant star de pas moins de huit films de Louis Feuillade tournés entre 1923 et 1925.

Intitulé Bouboule fait du cinéma (2004), ce film sera présenté le mercredi 8 mars à la Cinémathèque française, 51 rue de Bercy (Paris XII), salle Georges Franju, à 19h30, dans le cadre de la rétrospective Feuillade.

La séance comprendra également la projection de Bout de zan vole un éléphant (1913) et de Pierrot Pierrette (1924) ; elle se déroulera en présence de Bouboule herself, 90 ans au printemps.

En espérant vous y voir nombreux !

Cordialement

Bernard Bastide

Biographie de Bouboule

Geneviève Temporel (née Juttet en 1917) est la fille d'un coiffeur des stars de la Belle Époque. Baptisée Bouboule en raison de ses rondeurs, elle est remarquée par Mistinguett dans le salon de coiffure de son père et monte pour la première fois sur les planches à l'âge de trois ans. À l'âge de 5 ans, elle fait des essais aux studios Gaumont, costumée à la Jackie Coogan. Engagée par la firme à la marguerite, elle tourne, sous la direction de Louis Feuillade, son premier film en 1923 : *Le Gamin de Paris*. Séduit par sa fraîcheur et son charme espiègle, Feuillade la distribuera dans tous les films qu'il tournera jusqu'à sa disparition en 1925 : *La Gosseline* (1924), *La Fille bien gardée* (1924), *Pierrot Pierrette* (1924), *Lucette* (1924), *L'Orphelin de Paris* (1924) et *Le Stigmaté* (1925).

Après la disparition de Feuillade, elle tourne en 1925 avec Maurice Champreux *Le Roi de la pédale* et *Bibi la purée*. En 1926, *Le P'tit Parigot* de René Le Somptier (1926) sera son dernier film. Désireuse de partager la vie des petites filles de son âge, Bouboule abandonne le cinéma. Elle a alors 9 ans.

La restauration, en 2000, de *Pierrot Pierrette* a permis de redécouvrir cette interprète oubliée, ultime survivante de la troupe d'acteurs de Feuillade.

LUN. 27/02/2006 18:38

Chers Mélusins, Chères Mélusines,

la secrétaire de la Société des Amis d'Alfred Jarry ne me le demandant pas, c'est avec plaisir que je vous fais suivre ces deux fichiers contenant une présentation de l'association et la liste des publications disponibles. J'en profite pour vous signaler que la Délégation aux Célébrations nationales se propose d'inscrire le centenaire de la mort de l'écrivain au nombre de ses activités 2007, et que la ville de Laval prépare un grand nombre de manifestations culturelles pour l'occasion.

Bien cordialement,

L'administrateur:

Henri Béhar

Société des Amis d'Alfred Jarry

La *Société des Amis d'Alfred Jarry* a été fondée en 1979. Noël Arnaud, qui est l'auteur d'une biographie d'Alfred Jarry et a assuré plusieurs rééditions commentées de son œuvre, en est le Président d'honneur ; après Michel Décaudin, spécialiste de la littérature du tournant du siècle, c'est Henri Béhar, spécialiste des avant-gardes historiques, qui en assure la présidence. La S.A.A.J. (dont le sigle peut servir de gage tant quant à son sérieux, que quant à son respect de l'illustre auteur auquel elle est toute dévouée, sinon de corps, à tout le moins, on s'en doute, d'esprit...) se propose de coordonner les recherches sur Jarry, sa vie, ses écrits, son époque et sa descendance.

Elle assure la publication de la revue *L'Etoile-Absinthe* (2 numéros doubles par an) qui offre des documents inédits, des analyses de l'œuvre ou des études de sources, des articles sur les contemporains de Jarry (Rachilde, Mendès, Fénéon, Fargue, Beardsley, etc.), ainsi qu'une liste des fonds publics et privés, une bibliographie régulièrement complétée des publications jarryques, des comptes rendus, et, périodiquement, des *Cahiers iconographiques* sur Jarry et son époque.

Elle travaille, par ailleurs, à l'établissement des œuvres de Jarry (Bibliothèque de la Pléiade, collection *Bouquins* des éditions Robert Laffont), à des traductions de son œuvre, ainsi qu'à des rééditions de revues de l'époque (quatre numéros de *L'Ymagier* de Jarry et Gourmont et les deux numéros du *Perhindérion* de Jarry ont déjà été publiés en fac-similé) ou de textes

importants pour Jarry (édition en fac-similé du livre prêté par Apollinaire à Jarry, *Histoire secrète du Prince Croqu'éron*, attribué à Mlle de Lubert, *Babylone* de Péladan, *Le Trèfle noir* de Régnier, une édition anglaise autour de la réception de *La Machine pour explorer le temps* d'H.G.Wells, avec des traductions des textes de Jarry, Paul Valéry et J.H.Sainmont, etc.).

Elle organise et publie des colloques (*Jarry et Cie*, 1985 ; *Centenaire d'Ubu Roi*, 1996) et des tables rondes annuelles auxquelles tous les membres de l'association sont invités à participer, ou contribue à leur organisation, tant en France qu'à l'étranger.

Enfin, elle participe à la réalisation d'expositions (*Alfred Jarry. Les traces d'un écrivain* à Laval, *Ecce Ubu* à Bruxelles, *Jarry Ymagier* à Namur, *Jarry* à Anvers) et de spectacles, dont certains sont des créations autour de l'œuvre de Jarry.

La cotisation annuelle est fixée pour les particuliers à 30 €. (20 € pour les étudiants). Cette phynance donne droit aux numéros annuels de la revue, y compris les fac-similés, et à toutes les informations concernant les activités. [Pour 2005 : fac-simile de *L'Ymagier* n° 6 et numéro double de *L'Etoile-Absinthe* consacré aux créations récentes autour de Jarry et aux travaux de jeunes chercheurs.]

Pour tout renseignement, s'adresser à : Isabelle Krzywkowski (secrétaire), 48 rue Lautréamont, Près-la-rue-Alfred-Jarry, 93300 Aubervilliers [isabellekrz@hotmail.com].

L'ETOILE-ABSINTHE

Publication de la Société des Amis d'Alfred Jarry

Catalogue & numéros encore disponibles

1979	n°1/2	[Messaline ; mythologie ; bibliographie 1943-1978 ; ... (146 p.)]
	épuisé	
n°3		[lettres inédites ; bibliographie en allemand ; ... (68 p.)]
	épuisé	
n°4		[L'Œuvre ; Tinan ; 'Pataphysique ; <i>Les Jours et les Nuits</i> ; ... (62 p.)]
	épuisé	
1980	n°5/6	[Fénéon ; symbolisme belge ; ... (84 p.)]
	épuisé	
n°7/8		[Suarès ; Mardrus ; Péladan ; bibliographie ; ... (116 p.)]
	épuisé	
1981	n°9/12	[<i>Alfred Jarry, Pont-Aven & autres lieux : Jarry et les peintres</i> (128 p.)]
	20 €	
1982	n°13/14	[<i>Le Surmâle</i> ; Valéry ; Mallarmé ; ... (48 p.)]
	épuisé	
n°15/16		[<i>Catalogue Jarry e la patafisica, arte, letteratura, spettacolo</i> (176 p.)]
	épuisé	
1983	n°17/18	Jarry au <i>Figaro</i> ; E.Strauss ; Saint-Pol-Roux ; Péladan ; ... (48 p.)
	10 €	
n°19/20		Schwob ; Claudel ; <i>L'Amour absolu</i> ; ... (48 p.)
	10 €	
1984	n°21/22	[Catalogue de l'exposition Jarry de Zürich, 1984 (28 p. + 20 p.)]
	épuisé	
		Possibilité d'acheter le texte seul, Harald Szeemann, « Alfred Jarry et les Nabis »
	8 €	
n°23/24		Préparation du colloque ; sources : Rabelais, Rosny, Wells ; ... (66 p.)
	10 €	
1985	n°25/28	<i>Jarry et Cie</i> , Colloque international 1985 (134 p.)
	20 €	
1986	n°29/30	18 lettres de Franc-Nohain à Claude Terrasse ; ... (48 p.)
	10 €	
n°31/32		Catulle Mendès ; Laurent Tailhade ; Rictus ; ... (52 p.)
	10 €	
Tables (n° 1-31/32 = 1979-1986)		
	5 €	
1987	n°33/34	Jarry et Georges Darien (56 p.)
	10 €	

- n°35/36 [Jarry et l'Héraldique (52 p.)
épuisé
1988 n°37/38 [Catalogue *Filiger*
épuisé
n°39/40 Jarry et *L'Art littéraire* (56 p.)
10 €
1989 n°41/42 [Catalogue *Ubu 100ans de règne*, exposition de la SEITA]
épuisé
n°43/45 Jarry et Léon-Paul Fargue (84 p.)
15 €
1990 n°46 Jarry et l'Angleterre : bibliographie (24 p.)
10 €
n°47/48 *César-Antéchrist* (32 p.)
10 €
1991 n°49/50 Jarry et Octave Mirbeau (32 p.)
10 €
1992 n°51/52 [Témoignages sur Jarry (48 p.)]
épuisé
n°53/54 [*Jarry à la radio*]
épuisé
1993 n°55/58 [*L'Ymagier* 5] (réédition prévue)
épuisé
n°59/60 [*Jarry et la musique* (48 p.)]
épuisé
1994 n°61/62 *Messaline*. (48 p.)
10 €
1995 n°63/64 Silvestre ; *La Dragonne* ; Guitry ; Charles Albert ; Mac Orlan (48 p.)
10 €
n°65/66 Jarry est-il un poète chrétien ? (56 p.)
10 €
n°67/68 1er Novembre 1907 (40 p.)
10 €
1996 n°69/70 F.-F. Hébert au lycée de Moulins ; ... (40 p.)
10 €
n°71/72 Sengle photographe ; ... (28 p.)
10 €
1997 n°73/74 Jarry et l'Angleterre : bibliographie ; Grand-Lemps ; Ubu picaro (56 p.)
10 €
n°75/76 *Histoire secrète...* Apollinaire et Jarry ; Le pal (48 p.)
10 €
1998 n°77/78 *Ubu centenaire* : actes du colloque Jarry 1996 (208 p.)
35 €
n°79/80 Signes mathématiques ; *Peer Gynt* ; *Cosmographie* ; Sainmont ; héraldiques ... (72 p.)
10 €
1999 n°81/82 [*L'Ymagier* 1]
épuisé
n°83/84 Cahier iconographique 1
30 €
2000 n°85 Alfred Jarry collagiste (9 p.)
5 €
n°86/87 *L'Ymagier* 3
30 €
n°88 Cahier iconographique 2 : Paphnutius ; J. de Flore ; Nisard ; ... (152 p.)
30 €
2001 n°89/90 *L'Ymagier* 6
30 €
n°91/92 Colloque 2001 ; cahier iconographique 3 (120 p.)
30 €
2002 n°93/94 *Perhinderion* 1
40 €

- n°95/96 Colloque 2002 ; Beardsley ; Kelvin , cahier iconographique 4 (144 p.)
30 €
- 2003 n°97/100 *Perhinderion 2*
40 €
- 2004 n°101/102 *L'Ymagier 4*
30 €
- n°103/104 Colloque 2003 : peinture, héraldique, sciences, Breton, etc. (156 p.)
30 €
- 2005 n°105/106 *L'Ymagier 7*
30 €
- n°107/108 Colloque 2004 : Jeunes chercheurs, jeune création
30 €
- 2006 n°109/110 *L'Ymagier 2*
30 €

La plupart des numéros épuisés sont disponibles sur demande en photocopie.

Franco de port pour l'Europe — Eurochèque : ajouter 10 €. — Chèques établis à l'ordre de la S.A.A.J. et à adresser au secrétariat :

Isabelle Krzywkowski, 48 rue Lautréamont, Près-la-rue-Alfred-Jarry, F — 93300 Aubervilliers.

Re: SAAJ

"Merci. Je m'occupe (entre autres) d'une association de lecteurs de poésie=(Poieô) dont le siège est à l'Isle-sur-Sorgue, et je veux bien inscrire Jarry à notre programme pour 2007.

André Ughetto

MAR. 28/02/2006 19:44

FILOLO[KI FAKULTET UNIVERZITETA U BEOGRADU
 KATEDRA ZA ROMANISTIKU
 Faculté de Philologie de l'Université de Belgrade
 Département de langues romanes
 Studentski trg 3, 11 000 Beograd, Srbija i Crna Gora
 tel: 381-11-26-38-716

Belgrade, le 28 février 2006

Appel à Communication

Colloque international

“Le Surréalisme en son temps et aujourd’hui”

Belgrade, 22-23 septembre 2006

A l’occasion de 40 ans de la mort et de 11 ans de la naissance d’André Breton, chef du surréalisme français, l’Association de coopération culturelle Serbie-France et la Faculté de Philologie de Belgrade se proposent d’organiser les 22 et 23 septembre 2006, à la Faculté de Philologie de Belgrade, un colloque sur le thème: “Le surréalisme en son temps et aujourd’hui”.

Ce colloque se propose de montrer l’importance de Breton en tant que chef du surréalisme français et auteur de plusieurs ouvrages qui concernent aussi bien la littérature que les arts, mais aussi l’importance de ce mouvement littéraire et artistique lui-même, qui a eu les dimensions européennes et même mondiales, le rôle qu’il a joué au moment de son apparition et le message qu’il a laissé à la postérité. Comme les surréalistes des autres pays européens entretenaient des relations étroites avec Breton et les autres surréalistes français (rencontres personnelles, échanges de lettres et d’articles, participations à certaines manifestations, publications des textes dans des revues surréalistes, françaises ou serbes), ce colloque sera

aussi l'occasion de mettre en lumière certains aspects de la coopération culturelle entre la France et ces pays.

Nous vous invitons à participer à ce colloque dont le sujet englobe tous les aspects de l'activité et de la création surréalistes (littéraire, artistique, philosophique, politique, sociale, etc), ce qui permet aux spécialistes dans différents domaines d'y participer. Les participants disposeront de 20 minutes pour présenter leur communication, chaque exposé étant suivi d'une discussion de 10 minutes. Les langues de travail du Colloque sont le français et le serbe. Les textes des communications (de 15 pages standard la moyenne) seront publiés dans les Actes du Colloque. Les demandes de participation accompagnées du sujet de la communication, d'un résumé d'une dizaine de lignes et d'un CV sont à adresser à l'adresse électronique indiquée ci-dessous.

Jelena Novakovic,

Présidente de l'Association de coopération culturelle Serbie-France

Directrice du Département de langues romanes à la Faculté de Philologie

LISTE MÉLUSINE, MARS 2006

MER. 01/03/2006 15:42

Chers Mélusins, Chères Mélusines,
ci-dessous la réaction d'un lecteur d'autant plus attentif qu'on lui a barboté en salle des professeurs ses propres albums Picasso! (c'est pas moi, je le jure).
Effectivement, Picasso étant mort en 1973, la question pourrait se poser, mais je crois plutôt à une maladresse d'expression.

Bien cordialement,

L'administrateur:

Henri Béhar

----- Original Message -----

From: vilar.montero

To: Henri Béhar

Sent: Wednesday, March 01, 2006 10:32 AM

Subject: Picasso redivivus

Cher Henri,

Dans le récent petit message d'information sur l'actualité Picasso à Madrid, une curiosité de syntaxe et peut-être de traduction laisse entendre qu'en 1981 le directeur honoraire du musée du Prado du gouvernement de la République, le seul après tout qui vaille en légitimité, Picasso lui-même donc, aurait "souhaité" le retour (ou l'aller simple) de son tableau Guernica en Espagne "après la page tournée" du franquisme. Outre que la formule est discutable en 1981, monsieur Suarez, Adolfo de son prénom, étant un tourneur délicat, il est embêtant aujourd'hui comme à l'époque de faire souhaiter quelque chose à un mort, je trouve. C'est pas simple, cette histoire. Et on n'est pas si certain des vœux de cet homme-là au sujet de ce tableau. Mais bon, son bon ami Velasquez n'était pas peu fier de se faire peintre de cour, Goya itou, alors, chez les Reines et les Rois, on se souviendra un peu de la république avec le monumental Pablo.

Amitiés

Pierre

MER. 01/03/2006 23:07

Expo Rousseau

Chers Mélusins, Chères Mélusines,

Exposition prochaine:

<http://www.rmn.fr/galeriesnationalesdugrandpalais/02expo/2006/rousseau/page.html>

Le Douanier Rousseau

Jungles à Paris

15 mars — 19 juin 2006

Exposition organisée par la Réunion des musées nationaux et le musée d'Orsay, Paris, la Tate Modern, Londres, en association avec la National Gallery of Art, Washington.

Elle a été présentée à la Tate Modern, Londres, du 3 novembre 2005 au 5 février 2006 et le sera à la National Gallery of Washington du 16 juillet au 15 octobre 2006.

En partenariat média avec Le Figaro, TV5 et France Info.

« Tu te souviens Rousseau, du paysage aztèque,
Des forêts où poussaient la mangue et l'ananas.
Des singes répandant tout le sang des pastèques
Et du blond empereur qu'on fusilla là-bas.
Les tableaux que tu peins, tu les vis au Mexique... »

Apollinaire, *Ode à Rousseau*, 1908

Malgré la légende alimentée par l'artiste lui-même et Apollinaire les célèbres grandes jungles du Douanier Rousseau furent toutes composées à Paris. Les mises en scène exotiques que donne à voir la capitale en cette fin du XIX^e siècle les ont inspirées. Cependant « Ce n'est pas la forêt vierge en tant que jardin botanique ou zoologique qu'il peint, mais la forêt vierge avec ses épouvantes et ses beautés, dont nous rêvons enfants [...] C'est la forêt vierge en tant qu'aventure fantastique » a pu dire un critique. Quintessence de son imagination créatrice, les jungles de Rousseau constituent le cœur de l'exposition.

Afin de mieux cerner et retracer le processus de création du peintre, une série exceptionnelle de 12 jungles est confrontée à d'autres œuvres, portraits, paysages urbains et allégories. Dans un jeu de miroir les unes semblent répondre aux autres : là où, dans les jungles, l'étrange prend l'apparence du familier, ailleurs c'est le familier qui devient étrange. Un art du détournement qui fait de Rousseau un immédiat précurseur du surréalisme. De fait, s'enracinant dans la problématique des dernières années du XIX^e siècle (académisme, exotisme...), son œuvre reconnu d'abord par les artistes de l'avant-garde demeure inclassable et annonce nombre d'interrogations propres au siècle suivant.

Au total 50 tableaux majeurs issus de collections prestigieuses, publiques et privées, européennes, américaines, japonaises et russes sont présentées dans l'exposition suivant un parcours plutôt chronologique jalonné de deux sections documentaires. Celles-ci, riches d'un matériel nouveau sont consacrées l'une à la personne du Douanier Rousseau et au Paris de l'époque, l'autre à ses sources d'inspiration.

Modeste employé de l'octroi auréolé de légendes, Henri Rousseau (1844-1910), autodidacte devenu peintre sur le tard, fut un fidèle exposant du Salon des Artistes Indépendants puis du Salon d'Automne. Si son exact contemporain, Paul Gauguin, s'était exilé à Tahiti, Rousseau n'a jamais quitté Paris, puisant dans ses promenades au Jardin des Plantes, au Muséum d'Histoire naturelle ou au Jardin d'Acclimatation, dans l'imagerie populaire, albums et récits de voyage, photographies et cartes postales, un répertoire de motifs magistralement orchestrés dans de mystérieuses toiles aux couleurs somptueuses qui illustrent une inspiration extrêmement originale et faussement naïve.

Souvent inspirées de reproductions d'animaux de jardins zoologiques figurant dans l'*Album des Bêtes sauvages* (Galeries Lafayette), ces jungles effrayantes à la végétation luxuriante sont le théâtre de combats de bêtes sauvages. *Cheval attaqué par un jaguar* (Musée Pouchkine, Moscou), *Le lion ayant faim se jette sur l'antilope* (Fondation Beyeler, Bâle), *Combat de tigre et de buffle* (Cleveland Museum of Art) contrastent avec des toiles paisibles mettant en scène des singes, facétieux substituts des humains, jouant dans des arbres foisonnants couverts de fruits (*Joyeux Farceurs*, Philadelphia Museum of Art). Certaines scènes de parcs ou vues de banlieues, laissaient déjà planer dix ans auparavant un étrange sentiment de menace, préfigurant l'angoisse perceptible dans ces jungles parisiennes.

Célébré par Alfred Jarry et Apollinaire, Picasso, Robert et Sonia Delaunay, Kandinsky, le Douanier Rousseau apparaît comme une des figures de proue de l'art du XX^e siècle et devrait encore interroger le public contemporain.

Galerias nationales du Grand Palais

Entrée Square Jean Perrin

75008 Paris

Tél. : 01 44 13 17 17

Bien cordialement,

L'administrateur:

Henri Béhar

VEN. 03/03/2006 20:23

Chers Mélusins, Chères Mélusines,
de Nantes, "Nantes : peut-être avec Paris la seule ville de France où j'ai l'impression que peut m'arriver quelque chose qui en vaut la peine, où certains regards brûlent pour eux-mêmes de trop de feux" (A. Breton, Nadja), Patrice Allain nous fait savoir ceci:
en ce mois de mars, une riche actualité émanant de Nantes (et dont les échos iront, j'espère, au-delà !

) : signalons tout d'abord la sortie prochaine (mi-mars) chez Joca Seria des Actes du Colloque qui s'était tenu autour de l'exposition "Ces Rêveurs définitifs" (Musée des Beaux-arts de Nantes, juin 2004) et l'inauguration de l'exposition consacrée à Marcel Schwob, et à sa famille, ce lundi 6 mars.

(<http://www.marcel-schwob.org/Actualites/118/exposition-marcel-schwob>).

Les actes du colloque "Au-delà de la peinture, Ces rêveurs définitifs", Joca Seria, 110 p., 1er trimestre 2006, ont permis la publication des communications suivantes :

« L'amour et le génie du lieu », Georges SEBBAG (Paris)

« Les destins fictifs et contrariés de Jacques Vaché », Patrice ALLAIN (Université de Nantes)

« Tout à l'ego. Dada et la figure de Jacques Vaché »,

Aurélien VERDIER (Fonds national d'art contemporain, Paris)

« Claude Cahun, à la lettre le dictat des images », François LEPELIER (Paris),

« Jacques Viot, les surréalistes et l'art océanien », Philippe PELTIER (Musée du Quai Branly)

« Surréalisme et nouveau réalisme: Raymond Hains et Nantes », Philippe FOREST (Université de Nantes)

"Jacques Baron et André Masson : les rêveurs du moment », Yves THOMAS (Université de Trent, Peterborough)

"Jacques Baron ou l'allure poétique », Françoise NICOL (Université de Nantes)

« Je me souviens de Jacques Baron », Dominique RABOURDIN (Paris)

Bien cordialement,

L'administrateur:

Henri Béhar

VEN. 03/03/2006 20:23

Nantes, d'où peuvent encore me venir des amis

Chers Mélusins, Chères Mélusines,
de Nantes, ""Nantes : peut-être avec Paris la seule ville de France où j'ai l'impression que peut m'arriver quelque chose qui en vaut la peine, o=F9 certains regards brûlent pour eux-mêmes de trop de feux"" (A. Breton= Nadja), Patrice Allain nous fait savoir ceci:
en ce mois de mars, une riche actualité émanant de Nantes (et dont les=échos iront, j'espère, au-delà !

) : signalons tout d'abord la sortie prochaine (mi-mars) chez Joca Seria des Actes du Colloque qui s'était tenu autour de l'exposition ""Ces Rêve=rs définitifs"" (Musée des Beaux-arts de Nantes, juin 2004) et l'inaugurat=on de l'exposition consacrée à Marcel Schwob, et à sa famille, ce lundi 6 mars.

(<http://www.marcel-schwob.org/Actualites/118/exposition-marcel-schwob>).

Les actes du colloque ""Au-delà de la peinture, Ces rêveurs définitifs=, Joca Seria, 110 p., 1er trimestre 2006, ont permis la publication des communications suivantes :

« L'amour et le génie du lieu », Georges SEBBAG (Paris)

« Les destins fictifs et contrariés de Jacques Vaché », Patrice ALLAIN (Université de Nantes)

« Tout à l'ego. Dada et la figure de Jacques Vaché », Aurélie VERDIER (Fonds national d'art contemporain, Paris)

« Claude Cahun, à la lettre le dictat des images », François LEPER=IER (Paris),

« Jacques Viot, les surréalistes et l'art océanien », Philippe PELT=ER (Musée du Quai Branly)

« Surréalisme et nouveau réalisme: Raymond Hains et Nantes », Phili=pe FOREST (Université de Nantes)

""Jacques Baron et André Masson : les rêveurs du moment », Yves THOMAS (Université de Trent, Peterborough)

""Jacques Baron ou l'allure poétique », Françoise NICOL (Université =e Nantes)

« Je me souviens de Jacques Baron », Dominique RABOURDIN (Paris)

Bien cordialement,

L'administrateur:

Henri Béhar

Magritte

"Magritte (Tout en papier) au Musée Maillol du 8 mars au 19 juin.

Connu pour être un peintre majeur du mouvement surréaliste, René François Ghislain Magritte a bâti sa popularité sur le décalage dans se= ouvres entre un objet et sa représentation...

Parmi ses tableaux les plus célèbres, la très significative image de =ipe sous laquelle figure le texte « Ceci n'est pas une pipe »

Les ouvres que nous propose de découvrir le Musée Maillol s'annoncent b=en différentes.

Avant tout parce ce seront des gouaches, dessins, lettre= et croquis de Magritte qui seront mis en avant et que cet un aspect de so= ouvre est peu connu mais aussi parce qu'elles révéleront un regard no=veau sur ses démarches subversives.

De l'importance du collage au rapport à la couleur en passant par les é=udes à la gouache. tout un ensemble de réflexions encore peu connu qui=s'offre à nous délicieusement à la dégustation jusqu'au 19 juin.

F.H.R.

MUSEE MAILLOL / FONDATION DINA VIERNY

Fondation Dina Vierny 59-61, rue de Grenelle 75007 PARIS

Métro : Rue du Bac

Bus : 63, 68, 69, 83, 84, 94

tél. : 01 42 22 59 58

tél. réservations : 0142225958

www.museemaillol.com

Bien cordialement,

L'administrateur:

Henri Béhar

rétro

"Chers Mélusins, Chères Mélusines,

Pour aujourd'hui, un coup d'œil dans le rétroviseur:

http://www.humanite.presse.fr/article.php3?id_article=370805

Regard en coulisse Jean-Pierre Léonardini Alchimie à l'envers ... l'Hum=inité

et pour ceux qui lisent l'anglais, une notice amusante et un choix de livre= sur le sujet par

Amazon.fr

WebMuseum: Surrealism

Amazon.fr : Livres, Livres en anglais, Subjects, Arts ...

Bien cordialement,

L'administrateur:

Henri Béhar

SAM. 04/03/2006 22:56

Magritte

(Tout en papier) au Musée Maillol du 8 mars au 19 juin.

Connu pour être un peintre majeur du mouvement surréaliste, René François Ghislain

Magritte a bâti sa popularité sur le décalage dans ses œuvres entre un objet et sa représentation...

Parmi ses tableaux les plus célèbres, la très significative image de pipe sous laquelle figure le texte « Ceci n'est pas une pipe »

Les œuvres que nous propose de découvrir le Musée Maillol s'annoncent bien différentes.

Avant tout parce ce seront des gouaches, dessins, lettres et croquis de Magritte qui seront mis en avant et que cet un aspect de son œuvre est peu connu mais aussi parce qu'elles révéleront un regard nouveau sur ses démarches subversives.

De l'importance du collage au rapport à la couleur en passant par les études à la gouache...

tout un ensemble de réflexions encore peu connu qui s'offre à nous délicieusement à la dégustation jusqu'au 19 juin.

F.H.R.

MUSEE MAILLOL / FONDATION DINA VIERNY

Fondation Dina Vierny 59-61, rue de Grenelle 75007 PARIS

Métro : Rue du Bac

Bus : 63, 68, 69, 83, 84, 94

tél. : 01 42 22 59 58

tél. réservations : 0142225958

www.museemaillol.com

Bien cordialement,

L'administrateur:

Henri Béhar

MAR. 07/03/2006 23:18

Femmes, femmes

Chers Mélusins, Chères Mélusines,
à l'occasion de la journée mondiale de la femme, je vous invite à consulter la rubrique LU de notre site, actuellement double, notamment l'article suivant:

http://www.cavi.univ-paris3.fr/Rech_sur/Antzen_Chadwick.htm

http://melusine.univ-paris3.fr/%20Antzen_Chadwick.htm

Bien cordialement,

L'administrateur:

Henri Béhar

JEU. 09/03/2006 19:08

Bellmer + glanes

Chers Mélusins, Chères Mélusines,
1. Un article du *Monde* sur les expositions Bellmer

Bellmer explore l'inconscient

LE MONDE | 08.03.06 |

Tout est stupéfiant chez Hans Bellmer. Et le moins stupéfiant n'est pas que l'exposition organisée par le Centre Pompidou soit la première de cette ampleur en France, où Bellmer, qui est mort à Paris en 1975, a passé la moitié de sa vie et accompli le principal de son oeuvre, l'une des plus intenses du siècle. Il est celui qui est allé au plus enfoui des désirs et des angoisses, plus loin qu'aucun autre de ses contemporains, Masson et Giacometti compris. Un dessin ou une photographie de Bellmer suscitent aujourd'hui encore commotion et scandale. Dans l'exposition, il y en a plus de deux cents, dont de nombreuses oeuvres jamais montrées auparavant.

Né en 1902 à Kattowitz dans une famille de la bourgeoisie allemande protestante, Bellmer prend bientôt en haine ce milieu, qu'incarne un père ingénieur et puritain qui adhérera au Parti nazi en 1933. Ce père le veut ingénieur électricien comme lui. En réaction, dès le début des années 1920, Bellmer abandonne l'industrie après avoir découvert les dadaïstes berlinois et Klee. En 1924, il décide d'être peintre, sous l'influence de la Nouvelle Objectivité. Son style est celui, impitoyable, d'Otto Dix.

Il passe à Paris, à l'hiver 1925, sans que l'on sache s'il entend alors parler du surréalisme et de Breton. De retour à Berlin, il ouvre un atelier de dessinateur publicitaire, pour vivre, et poursuit son éducation en lisant Baudelaire et Freud et en étudiant les peintres de la fin du Moyen Age, Graf, Deutsch, Altdorfer, qui sont aussi les maîtres de Dix. Et il regarde la société allemande se décomposer et délirer.

LE MANNEQUIN À QUATRE JAMBES

En 1933, il s'en exile : pas encore géographiquement, mais socialement. Il se consacre à la fabrication d'un objet symbolique et érotique, une Poupée articulée en bois, papier mâché et matériaux divers. Il ne la construit pas pour elle-même, mais pour les photographies dans lesquelles il la met en scène. Elle peut tenir le rôle de la femme aimée, du bourreau, de la victime, de la morte.

Kokoschka avait eu la même idée, en 1918, en commandant à Lotte Pritzel — qui fut une amie de Bellmer — une poupée grandeur nature. Mais il en resta à un seul tableau, alors que

le mannequin à quatre jambes, aux seins sphériques et à l'abdomen roulant sur lui-même est pour Bellmer un instrument essentiel. Ses photos, que la revue parisienne *Minotaure* publie dès décembre 1935, et les petits livres roses qu'il fabrique à partir de 1935 ont, dans l'histoire du surréalisme, une importance comparable aux films de Buñuel : alors que personne ne s'y attend, surgit une oeuvre d'une netteté et d'une dureté à la limite du supportable. Elle fait éprouver la déchirure, l'écartèlement, la torture. Comme l'époque, elle croît sous le signe de la violence.

D'une violence d'autant plus cruelle qu'elle paraît s'exercer sans émoi ni trouble. Bellmer, qui ne s'est pas par hasard intéressé à Jack l'Éventreur, montre l'immontrable froidement. Rien n'est plus loin de lui que l'expressionnisme et ses rages. Les gouaches blanches sur papier noir et les croquis à l'encre ou au crayon, qui prolifèrent à partir de 1937, sont exécutés avec une maîtrise du geste et une élégance du trait sinueux qui aggravent le malaise. Il assume le rôle du criminel jusqu'au bout, pour voir, pour donner à voir. L'exploration est psychologique et artistique : il s'agit de visiter les profondeurs de l'inconscient comme l'ont fait Sade et Bataille — Bataille dont Bellmer illustre *L'Histoire de l'œil* en 1947.

Entre-temps, il a fait l'expérience de la douleur dans sa vie. Margarete, sa femme, meurt de tuberculose en février 1938. Il quitte aussitôt définitivement l'Allemagne. C'est pour être arrêté par la police française à l'été 1939 et interné au camp des Milles avec Max Ernst. Pendant l'Occupation, il se cache à Castres, commence à écrire sa *Petite anatomie de l'inconscient physique*, vit de portraits dessinés à la façon de Cranach, s'engage dans la Résistance et passe d'une femme à l'autre, de Marcelle Sutter à Nora Mitrani, d'une révélation érotique à une autre, d'un drame à un autre aussi — tout cela sur fond de misère dissimulée. Au mépris des conséquences, il va jusqu'au bout de toutes les audaces — sexe, alcool et cocaïne — et de toutes les visions — androgynies, hybrides, événements, obsessions morbides. En 1953, il rencontre la poétesse Unica Zürn, avec laquelle il vit une histoire folle qui finit par le suicide d'Unica en 1970, après plusieurs internements psychiatriques. Jusqu'aux années 1960, ni sa main ni son oeil ne le trahissent. Impeccablement, il dessine de son long trait sinueux et continu qui suit les contours des seins et des hanches, détaille les chevelures et les lèvres, les deux sexes, les squelettes, les viscères. Des rehauts de gouache et des découpages de photographies accentuent l'intensité des grandes compositions sur fond noir. Mais le carnet et le petit format lui conviennent mieux encore. Jour après jour, il y accumule les relevés exacts des fantasmes dont sont capables les inconscients humains.

Philippe Dagen

"Hans Bellmer, anatomie du désir", Centre Pompidou, Paris-4^e. Tél. : 01-44-78-12-33. Du mercredi au lundi de 11 heures à 21 heures. Entrée : 10 €. Jusqu'au 22 mai.

A lire : le catalogue très complet de l'exposition, dirigé par Agnès de La Baumelle (Centre Pompidou/Gallimard, 264 p., 39,90 €) et les écrits de l'artiste (*Petite anatomie de l'image*, éd. Allia, 80 p., 6,10 €).

"Hans Bellmer" à la Galerie 1900-2000, 8, rue Bonaparte, Paris-6^e. Tél. : 01-43-25-84-20. Jusqu'au 8 avril.

Par ailleurs, vous trouverez à l'adresse suivante:

<http://www.painting-workshops.com/introduc.htm>

2. l'introduction et la conclusion de cette thèse:

Le surréalisme et le Canada : histoire de l'idée du surréalisme au Canada anglophone entre 1927 et 1984, ou : Cours général de surréalisme au Canada anglais, ou : À l'ombre des totems© par Dr. Yves M. Larocque Édition Lille-Thèses ISSN:0294-1767 ©A.N.R.T. Université de Lille III (FRANCE)

3. Un site consacré à Matta: <http://www.matta-art.com/main.htm>

4. Une leçon sur Eluard, Tanguy et Satie:

<http://www.french.pomona.edu/MSAIGAL/CLASSES/FR102/SPRING99/corine-kerry-emily-photos/webpage.htm>

5. Le programme d'un concert: The beginnings of surrealism:

<http://www.florestanproject.org/archive/Concert%20Programs/2004-2005/01.16.05.pdf>

Bien cordialement,

L'administrateur:

Henri Béhar

VEN. 10/03/2006 22:11

Maldoror

Chers Mélusins, Chères Mélusines,

à voir?

Transposés au XXe siècle, Les chants de Maldoror conservent leur puissance poétique et clarifient le sens de l'Histoire. Une adaptation convaincante de Jean-François Mariotti.

"Débarrassé de ses scories romantiques", comme l'écrit Jean-François Mariotti dans sa note d'intention de mise en scène, Maldoror demeure une figure totalement romantique !

Exaltation du désir et des passions, emblème de la déraison, le double de Lautréamont rythme et façonne le monde à l'écoute de ses pulsions intérieures. Plus de roseau pensant mais une bête immonde, un adolescent trahi, celui qui passe un arrangement avec le Mal pour faire le deuil d'une pureté inaccessible. Qu'on le nomme Diable, Satan ou Méphistophélès, c'est bien un pacte faustien que conclut ici le jeune Isidore Ducasse en signant un recueil de six chants qui lui ouvriront les portes de la postérité littéraire. Sans doute une façon de combattre le mal par le mal. Il n'est pas le premier.

La mise en scène prend le parti de faire cheminer ce héros du dix-neuvième siècle dans les méandres et l'effervescence artistique du vingtième. Maldoror se mue ainsi en témoin des deux guerres mondiales, de la Shoah, du dadaïsme ou du surréalisme. Ce cheminement anachronique séduit par sa pertinence et confirme l'intuition de Pessoa qui conclut, en substance, que les mouvements artistiques anticipent les soubresauts de l'Histoire. Or Tzara, Breton et les autres, même s'ils ont choisi la voie de la révolte, sont autant les héritiers "des romantismes", selon l'expression de Thomas Mann, que les nations belliqueuses, les autocrates les plus immondes et leur ego démesuré. Tous ont mené, gagné et perdu une lutte sans merci contre la raison.

Incarnation de Maldoror, Thibault Corrion oscille donc à juste titre entre la révolte et l'ego. N'hésitant pas à pousser son jeu jusqu'au cabotinage, surtout lorsque la prose de Lautréamont devient ironique, il est cet adolescent "aux cheveux blonds", Maldoror et Dazet, objet désirant et désiré. Accompagné par Clémentine Marmey, provocatrice et terrifiante, et Clémentine Pons, plus enfantine, son corps semble à l'étroit dans la petite salle des Déchargeurs. Il appelle un mouvement, créant à la fois une tension et une frustration. Peut-être que ce spectacle aurait beaucoup à gagner s'il pouvait être présenté sur un plus grand plateau avec une meilleure visibilité pour les spectateurs. Peut-être pas.

Georges Ghika

Maldoror !, adaptation des Chants de Maldoror de Lautréamont, mise en scène de Jean-François Mariotti. Aux Déchargeurs, 3 rue des Déchargeurs, 75011 Paris. A voir jusqu'au 1er avril 2006. Durée 1h15.

Avec Thibaut Corrion, Clémentine Marmey et Clémentine Pons.

Bien cordialement,

L'administrateur:

Henri Béhar

SAM. 11/03/2006 19:40

J. Lamba

Chers Mélusins, Chères Mélusines,

l'information m'est parvenue trop tard pour que je puisse annoncer la soirée inaugurale mais il est encore temps de visiter l'exposition:

Amiens — Du 06/03/2006 au 10/04/2006

Dans le sillage du surréalisme — Hommage à Jacqueline LAMBA

Exposition présentée du 6 mars au 10 avril 2006 à l'occasion du " Printemps des poètes", à l'Espace Paul Mayer, Campus à Amiens.

Cette exposition réunit sept artistes femmes. Quels que soient leurs modes d'expression (peinture, collage, dessin, montages), quel que soit leur rapport au surréalisme, Aube Elléouët, Giovanna, Nicole, Manon Lutanie, Caroline Gillot, Filomena Borecka peuvent prendre à leur compte cette conception de l'art qui exalte l'ouverture au monde et aux autres et qui ne reconnaît aucun impératif, sinon l'exigence intérieure propre à chacune d'elle.

Bien cordialement,

L'administrateur toujours plus provisoire

Henri Béhar

DIM. 12/03/2006 19:45

G. Henein

Chers Mélusins, Chères Mélusines,

si vous avez raté l'émission "Poésie sur parole" consacrée à G. Henein cet après-midi (modeste, Pierre Vilar ne m'en a même pas parlé quand nous nous sommes rencontrés vendredi dernier), vous pourrez l'écouter toute la semaine à l'adresse suivante:

<http://www.radiofrance.fr/chaines/france-culture2/emissions/poesie/index.php>

Bien cordialement,

L'administrateur:

Henri Béhar

MAR. 14/03/2006 10:33

DITL

Chers Mélusins, Chères Mélusines,

pour faciliter vos investigations, vous trouverez une notice (toujours perfectible) sur le concept Surrealism/Surréalisme dans le Dictionnaire International des Termes Littéraires:

<http://www.ditl.info/lex/lexico.php?term=2704>

Et une banque de données sur le surréalisme de la côte ouest du Canada:

<http://www.greggsimpson.com/Chronowelcome.htm>

Enfin, une notice nécrologique sur Jean Leymarie dans *Le Monde*: [Jean Leymarie, historien d'art](#)

Bien cordialement,

L'administrateur:

Henri Béhar

MER. 15/03/2006 23:19

Dali, Vie secrète

Chers Mélusins, Chères Mélusines,
il semble que l'appel à souscription lancé le 5 février pour la première édition du texte original de Salvador Dali ait échappé à la plupart d'entre vous, d'autant plus facilement que l'adresse de l'éditeur avait disparu du bulletin.

J'attire particulièrement votre attention sur ce prochain volume de la Bibliothèque Mélusine, qui ne sera imprimé qu'à partir du moment où les souscriptions seront assez nombreuses.

Demandez à vos bibliothèques d'y souscrire ou de le commander (mail ci-dessous).

Contrairement aux idées reçues, Dali écrit ici directement en français, dans une langue savoureuse, exprimant son ton inimitable. Avec ce journal, on comprend que Dali ait pu être apprécié par Eluard, Breton, Crevel, Tzara et Char.

La Vie secrète de Salvador Dalí

Bibliothèque Mélusine

ISBN 2-8251-3643-3

740 pages. Format 15,5 x 22,5 cm

Prix de souscription jusqu'au 15 avril 2006 : **EUR 55** .-

Prix à partir du 15 avril 2006 : EUR 65 .-

.....
BON DE SOUSCRIPTION

Je commande :

ex. de *La Vie secrète de Salvador Dalí*

(à EUR 55 .- franco de port).

ex. de _____

Je désire également recevoir : votre catalogue (gratuit)

Nom : _____ Prénom : _____

Adresse : _____

Localité : _____ e-mail : _____

Date, Signature : _____

Paiement par CB

Carte type : *Visa Mastercard American Express Autre :*

Carte n° : |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_|

Expiration : __ / __ (MM/AA)

*Remplir et renvoyer avec votre règlement à l'ordre
des Éditions L'Age d'Homme, 5 rue Férou, 75006 Paris*

e-mail : lagedhomme@aol.com

www.lagedhomme.com

Bien cordialement,

L'administrateur:

Henri Béhar

JEU. 16/03/2006 15:09

erreurs

Chers Mélusins, Chères Mélusines,
les adresses wanadoo ayant été rejetées par le serveur de cette liste de discussion (le problème est désormais résolu), j'ai malencontreusement effacé un certain nombre d'adresses. Les intéressés auraient dû être prévenus automatiquement. Voudraient-ils avoir l'obligeance de me renvoyer ce message, pour que je les réinscrive illico?

J'en profite pour vous demander à tous, si cette liste vous paraît pertinente, d'y abonner vos amis et tous ceux qui, à votre connaissance, s'intéressent au surréalisme.

Bien cordialement,

L'administrateur:

Henri Béhar

JEU. 23/03/2006 19:24

L'or du temps

Chers Mélusins, Chères Mélusines,

je ne l'ai pas encore lu, mais j'ai entendu dire le plus grand bien de ce roman inspiré par Breton et Soleil Hopi de Don Talayesva:

Claudie Gallay, *L'or du temps*, roman, éd. du Rouergue.

Un été, en Normandie. Dans une maison en bord de plage, un jeune couple et leurs jumelles s'installent dans leurs vacances. Jeux de plage, baignades et promenades tissent le quotidien des jours. L'homme, cependant, s'échappe de plus en plus souvent pour rendre visite à une vieille dame singulière, Alice Berthier, rencontrée par hasard. Sa maison, derrière un portail envahi de lierre, semble figée par le temps. Des fétiches sacrés, livres, photographies, s'entassent dans les armoires, toute une mémoire liée à une tribu indienne, les Hopi. Dans un jeu de conversations fascinantes, Alice va distiller des pans de son histoire : son voyage, adolescente, en Arizona, dans le sillage d'André Breton, la fascination des surréalistes pour la culture sacrée des Hopi. Mais, de visite en visite, alors que l'homme semble pris au piège de cette rencontre, Alice va progressivement révéler le secret de sa vie.

Le roman de Claudie Gallay repose sur une étrange association : celle d'un homme encore jeune et d'une vieille dame dont la maison jouxte la sienne sur les rivages normands. Une rencontre fortuite, quelques mots échangés puis des conversations de plus en plus rapprochées vont éloigner le narrateur de sa propre vie – sa femme et ses filles – pour le plonger au cœur du passé et des secrets tragiques d'Alice. Récit d'une transmission, voyage initiatique à rebours, ce texte ressuscite par le souvenir les rites d'une tribu indienne d'Arizona et la figure d'André Breton à laquelle l'auteur adresse un bel hommage littéraire.

Epok, l'Hebdo de la Fnac.

Bien cordialement,

L'administrateur:

Henri Béhar

JEU. 23/03/2006 11:05

Chers Mélusins, Chères Mélusines,

les membres de l'association pour l'étude du surréalisme auront reçu cette invitation par la poste (si tout fonctionne bien). Pour ceux qui ne seraient pas encore adhérents, vous voudrez bien la trouver en pièce jointe.

En espérant vous voir nombreux le 1er avril au Bateau Lavoir.

Bien cordialement,

L'administrateur:

Henri Béhar

l'Association pour l'étude du Surréalisme

a le plaisir de vous convier aux

« Rencontres surréalistes »

Dans le cadre des activités de l'association pour l'année 2006, ces rendez-vous amicaux convient à dialoguer ensemble des auteurs, des artistes, des universitaires...

Ces rencontres s'inscrivent dans la lignée des « Cafés surréalistes » qui se sont tenus en 2004, à la Coupole, avec Sarane Alexandrian, Nelly Kaplan, Alain Jouffroy, Jean-Clarence Lambert.

Cette année, Virginia Tentindo nous fait le plaisir de nous recevoir au Bateau-Lavoir (6 rue Garreau, métro Abbesses).

Programme des rencontres

« Sexe(s) exquis sans dessus (ni) dessous : érotisme surréaliste »

• Samedi 1er avril 2006, 16h-18h, au Bateau-Lavoir :

Avec : Sarane ALEXANDRIAN, Georgiana COLVILE, Gayle ZACHMANN.

Après une entrée en matière proposée par Sarane Alexandrian, Georgiana Colville et Gayle Zachmann évoqueront l'œuvre de Claude Cahun, autour d'un film documentaire « Playing apart : the story of Claude Cahun » (Lizzie Thynne, 2004, Sussex University).

• Samedi 6 mai 2006 16h-18h, au Bateau-Lavoir :

Avec : Bernard ASCAL, Stéphanie CARON, Marie-Laure MISSIR, Emmanuel RUBIO. Stéphanie Caron, Marie-Laure Missir et Bernard Ascal interviendront à propos de Joyce Mansour et Emmanuel Rubio à propos de Pierre Molinier.

« Surréalismes étrangers »

(Calendrier en préparation)

Pour toute suggestion ou question :

Myriam Debodard :

Françoise Py

VEN. 24/03/2006 12:32

W. Lam, Césaire, Tzara, Prigent

Chers Mélusins, Chères Mélusines,

que faire cette fin de semaine? lire? sortir? voici un choix proposé sur la toile.

1. à signaler le catalogue Wifredo Lam, Orichas, édité par la galerie Thessa Herold (7 rue de Thorigny, 75003 Paris) à l'occasion de l'exposition qui s'est déroulée au Grand palais, ArtParis, du 16 au 20 mars 2006.

Très beau catalogue, fort bien présenté, de manière à la fois savante et lisible, appuyé par une abondante illustration, par Georges Sebbag, avec la reproduction de préfaces antérieures de Lydia Cabrera, Pierre Mabilille, René Char, Eugène Ionesco.

2. Diverses annonces et articles sur des sujets déjà évoqués ici:

Colloque: Le surréalisme en héritage : les avant-gardes après ... Fabula -

Les oeuvres de Georges Henein Le prince de l'exil Nouvel Observateur — Paris.

De l'état de la francophonie au Liban au souvenir de Schéhadé ... L'Orient-Le Jour — Beyrouth.

3. Une mise en scène de Mouchoirs de nuages à Montréal

Pop Culture VOIR.CA — Montréal, Québec, Canada:

Parfum de nuage par Mélissa Proulx

Dans le cadre du nouveau programme de maîtrise en arts de la scène du Département de théâtre de l'Université d'Ottawa, en collaboration avec le Théâtre de l'Île, le Théâtre de la Licorne présente Mouchoir de nuages de Tristan Tzara dans une mise en scène de Natalie Joy Quesnel. Cette pièce constitue l'examen de sortie de cette dernière, étudiante finissante dans ce programme. Écrite vers 1924, à la fin du mouvement dada, la pièce raconte l'histoire d'un poète, d'un banquier et de sa femme — entourés de personnages loufoques -, à travers un triangle amoureux non conventionnel. À la fois mélodrame, farce, tragédie et pièce de l'absurde, le spectacle en 15 actes écorche les thèmes de l'amour, de l'art et de l'humanité. Neuf femmes forment la distribution: Chantal Allard, Ashlee Beattie, Mélanie Bourgon,

Mélissa Côté, Tatiana Duneuskaya, Lauren Hart, Véronique Ménard, Samantha Mouchet et Louise-Andrée Nadeau. Jusqu'au 1er avril, à l'Espace René-Provost, 39, rue Leduc, Gatineau. Renseignements: (613) 562-5761.

4. *Le Cahier d'un retour au pays natal* à La Réunion

[Théâtre : Aimé Césaire en Live](#)

Clicanoo.com — Saint-Denis (La Réunion):

Théâtre : Aimé Césaire en Live

“Cahier d’un retour au pays natal” est un texte mythique d’Aimé Césaire, l’œuvre de jeunesse d’un poète génial. Jacques Martial en a fait une pièce de théâtre, qu’il présente dès demain à l’espace culturel Leconte-de-Lisle, à Saint-Paul.

Pendant 16 ans Jacques Martial fut le fidèle lieutenant de Navarro dans la célèbre série policière de TF1. Aujourd’hui le comédien a rendu sa carte de police et se consacre à ses créations. Depuis janvier 2003 il s’est lancé dans l’aventure, toujours un peu risquée pour un comédien, d’un seul en scène. Un sacré pari puisqu’il interprète la prose poétique du père de la négritude, Aimé Césaire.

Accueil favorable

Cahier d’un retour au pays natal est un texte marqué du sceau du surréalisme, qui a marqué l’histoire de la littérature contemporaine. C’est à l’âge de 20 ans que le jeune Jacques Martial découvre cette œuvre. “Ça a été une révélation, un électrochoc, j’ai tout de suite su que j’allais en faire un spectacle un jour”, raconte-t-il. Des années plus tard non seulement il en a fait un spectacle, mais il a fait le tour du monde avec. Martinique, Singapour, Australie, Avignon partout Cahier d’un retour au pays natal a reçu un superbe accueil du public. “Ce texte c’est un jeune homme de 25 très en colère et très talentueux qui l’a écrit. C’est ce que je voulais faire ressentir, et je suis heureux de constater que ce spectacle a tout de suite trouvé son public,” explique le comédien. Aimé Césaire questionne son identité de noir et de Français à travers cette œuvre, où il imagine le retour d’un homme vers sa terre d’origine. Un texte pas toujours facile à comprendre car écrit sous la forme d’un poème en prose. “En fait Césaire nous parle dans une langue très simple, c’est celle du cœur, du langage physique. Il est avec nous et en même temps il nous élève. Quand ils viennent voir la pièce soudain les gens comprennent la langue de Césaire,” rassure Jacques Martial. Invité par l’ODC, l’acteur d’origine antillaise qui a grandi en région parisienne se produira dans trois salles, à Saint-Paul, au Tampon, et à Champ-Fleuri, à Saint-Denis. Ce sera notamment l’occasion pour les amateurs de théâtre de découvrir une salle toute neuve celle de l’espace culturel Leconte-de-Lisle, de Saint-Paul, encore trop méconnue et qui accueille demain la première représentation. Par ailleurs c’est aussi le moment ou jamais de se frotter à l’œuvre d’un géant, passé par les plus grandes écoles françaises (Louis Legrand, Ecole normale) avant de revenir chez lui, en Martinique, s’engager en politique. N’oublions que c’est ce même Aimé Césaire qui, à plus de 90 ans, n’hésitait pas récemment à s’opposer à Nicolas Sarkozy.

5. Enfin une sérieuse analyse de:

[Ce qui fait tenir, de Christian Prigent](#) AgoraVox — France:

Ce qui fait tenir, de Christian Prigent

Après avoir présenté le livre de Jean-Michel Espitallier, qui tente de déterminer la post-modernité poétique, voici la chronique sur "Ce qui fait tenir", le dernier livre de Christian Prigent, défendant la modernité.

En 1996, dans *Rien qui porte un nom*, Christian Prigent expliquait que ce qui amène à faire de l’art tenait, *primo*, au fait qu’on "ne se satisfait pas des représentations qui nous informent du monde", au sens où "l’expérience que l’on fait du monde y reste innommée"; *secundo*, au fait de l’incadrage, ou du décadage qui enserme les choses en permanence dans son instabilité et l’insensé du présent; *tertio*, au fait que la langue de l’art soit cet insensé lui-même, cette déstabilisation. Fin 2005, publiant *Ce qui fait tenir*, Prigent réinterroge la question de l’art et de la

peinture notamment, exprimant d'emblée le fait qu'un "tableau est un piège à prendre l'impossible, un miroir non pas du réel configuré, mais du réel comme impossible à prendre au miroir", c'est pourquoi il soulignait, dès 1996, que "les couleurs sont débarrassées de tout rôle mimétique et de toute valeur symbolique".

Ce qui fait tenir se présente donc comme un texte qui poursuit l'analyse de la modernité pour Prigent, modernité qu'il pose de plus en plus ontologiquement, et qui s'articulerait selon le fait que l'homme pris dans sa finitude se trouverait dans l'impossibilité de pouvoir prononcer certaines choses, certains phénomènes, autrement qu'en se posant dans l'accidentalité, l'insensé de certaines formes d'articulations: leur aporie. Prigent, dès le début de son livre, accentue la définition de la modernité: elle ne provient pas d'un innommable, d'un imprononçable, mais de la finitude ontologique de l'articulation humaine. En ce sens, il se pose bien en rapport avec la modernité inaugurée avec le XVIIe siècle, puis avec la fin de la chose en soi, et la position critique de la philosophie kantienne, tout en se déplaçant de toute suprématie de la raison, en faveur d'une certaine sublimité qui apparaîtrait par l'art et la littérature/poésie.

Ce qui fait tenir est ainsi un livre qui ne quitte pas l'horizon des textes précédents, même si, comme nous allons le voir, il inaugure une forme qui n'était pas conventionnelle chez lui: la jonction, juxtaposition, conjonction de principes d'écriture qu'il ne mêlait pas habituellement. L'essence de la modernité

Tout d'abord, pour en revenir à la modernité de Prigent: il est indéniable qu'il y a, génétiquement chez lui, un déplacement qui s'effectue et qui le conduit peu à peu même à certains dépassements des thèses qu'il posait auparavant: quand on considère *Une erreur de la nature*, ou bien *Ceux qui merdrent*, il est évident que la critique dans laquelle il se situait tenait davantage au fait que le langage conventionnel et sa duplication par une mimésis sociale, comme la représentation institutionnalisée, empêche de toucher la chose qui se tient dans l'expérience. L'insistance tient au fait du voilement, et la critique implique dès lors la possibilité d'autres formes d'expression en tant que non voilement. Cette critique était corrélative pour une part à son ancien engagement en tant que révolutionnaire mao. Le déplacement qui se produit, et qui est patent dans ce dernier livre, tient au passage à une constitution ontologique de la puissance de représentation de la part de l'homme. L'analyse qu'il conduit immédiatement est celle d'un tableau décrit par Proust.

C'est en ce sens que Prigent en arrive depuis quelques années à poser les fondements de la modernité et des avant-gardes: non plus faire face à la négativité du sans nom, mais par une réflexivité, rencontrer la négativité qui nous anime, négativité qui n'est rien d'autre que la finitude de notre appréhension possible du monde, et des moyens que nous avons pour témoigner de cette appréhension. Toutefois, cette mise en évidence reste encore difficile en son articulation, du fait que lui-même n'a de cesse d'osciller entre cette énonciation et la thèse lacanienne classique (qu'il énonce et répète depuis les années 1970): le réel, c'est "le donné sensible en tant qu'il s'échappe de nos langues et que nos langues devant son défi refluent, sèchent et se fondent dans l'habitude insignifiante des paroles atones et des images apathiques").

Pour mettre en perspective cette impossibilité du dire et de la représentation, dans *Ce qui fait tenir* il analyse successivement et selon des modalités différentes plusieurs auteurs, créateurs témoins de cet inter-dit au dire: Dezeuze, Scarron, Rimbaud hantant par son nom l'ensemble, Verlaine et sa difficulté justement à assumer les défis imposés par ce rapport au monde. Moderne, résolument moderne, Prigent en revient donc à saluer les anciens, en tant qu'ils seraient aussi, par leurs oeuvres, "ce qui le fait tenir", ce qui permet de résister, de se densifier dans son propre travail d'écriture.

Derrière l'apport indéniable de Prigent à la modernité, reste que certaines questions se posent:

s'il est évident que l'homme est tenu dans la finitude (ce qui est déterminé, comme je l'ai déjà dit, par le criticisme transcendantal kantien jusque dans les apports de l'épistémologie moderne telle celle de Popper), alors ne s'agirait-il pas aussi d'interroger les langues conventionnelles, non pas selon un jugement seulement négatif, critique, mais comme la condition aussi d'un tenir, d'une tension ontologique qui seule permet aux hommes de se tenir dans l'ouverture de leur être à l'être? On retrouve chez Prigent ici l'ensemble des attaques de la modernité (des Dada aux avant-gardes des années 1970) et au-delà une position aristocratique vis-à-vis de la langue mondaine (d'où écrire se tient souvent pour lui dans l'invention idiolectale). Or, et c'est bien là l'apport de la post-modernité, notamment de Lyotard, et d'autres encore, de penser le rapport à la langue non plus selon la vérité de l'être ou l'essence de notre être (position éminemment heideggerienne, d'où cette insistance depuis quinze ans à penser dans un horizon heideggerien de la part de Prigent) mais selon la relativité de notre ouverture. Cet aristocratie, s'il permet à certains de se situer, cependant, ne permet aucunement par ailleurs de comprendre certaines déterminations ou conditions intentionnelles de l'homme plongé dans le monde ambiant. C'est parce que Prigent élabore une vérité de l'homme à partir de sa finitude, vérité qui se détermine selon la limite même du langage et de l'interrogation de cette limite dans des pratiques, qu'il dévalue, rejette, ou qu'il met en critique. Moderne, oui résolument moderne Prigent.

Question de forme

Derrière cette position récurrente de la modernité se présente avec *Ce qui fait tenir* un livre des plus singuliers dans l'oeuvre de Prigent. Non pas un livre critique, non pas un livre poétique, mais un livre qui allie les deux pans, ce qu'il n'avait à proprement parler jamais fait. On le sait, la question de l'hybridation est à la mode, mais chez lui ce n'est aucunement la cause de cette forme. Il se défie des modes, et il a raison. Tout d'abord, définissons l'entrecroisement formel qui se joue et les stratégies représentationnelles qu'il suit: juxtaposition de textes critiques assez libres et de poésie, mis ensemble selon le recours à des titres qui renvoient soit au théâtre, soit à la vidéo.

Du théâtre il est un habitué, écrivant ses fictions souvent selon des unités de temps et de lieu. De la vidéo, on ne le savait pas précisément proche. La stratégie est celle d'un montage, comme s'il s'agissait de réunir au titre du livre, des rushs différents. Or, les monteurs le savent, la difficulté avec les rushs, tient à la possibilité de les faire tenir ensemble. Et c'est ici que je suis le plus critique, pratiquant moi-même depuis de très nombreuses années le montage des genres au niveau aussi bien de la textualité que de la vidéo. Le montage de Prigent apparaît un peu artificiel, et laisse ininterrogée la question même des pratiques qu'il nomme. Ainsi, lorsqu'il écrit la partie sur le lieu, chaque sous-partie du texte est composée selon un principe de tournage (panoramique, zoom, arrêt sur image). Le texte reproduisant selon une certaine mimésis les actions vidéos ainsi déterminées. Néanmoins, nous faisons face à du texte, et la matérialité n'est aucunement interrogée à partir de ces indications, c'est bien au contraire le signifié qui est en adéquation/reproduction avec les indications. Et c'est précisément là qu'apparaît l'artifice. La référence à la vidéo, comme au théâtre dans le découpage général, n'est qu'une reprise, me semble-t-il, de termes sans qu'il y ait de réflexion sur les implications de ce qui est repris. Collage qui n'approfondit rien, n'ouvre pas aux différents plans, mais qui juxtapose. Là, il serait intéressant de voir tout à l'inverse d'autres pratiques, plus contemporaines, qui justement interrogent les rapports entre différents sites d'expression (je pense à Hanna ou à l'Agence_Konflikt_SysTM). Analogiquement, il me semble que Prigent se tient dans le même porte-à-faux que celui qui actuellement touche une partie de la poésie contemporaine dans l'emploi de la vidéo: non pas une composition, mais une juxtaposition de deux ou plusieurs modalités sans qu'il y ait de relation réelle ou nécessaire entre les médiums. Ces types de travaux sont formels, et manquent la plupart du

temps ce que peuvent être les questions de videopoetry, de travail d'écriture au coeur de l'inter-relation de deux médiums.

La forme que choisit Prigent ainsi me paraît maladroite. Et c'est peut-être en ce sens que la relation entre les différents textes me paraît artificielle, en tout cas ne pas fonctionner, comme si le principe formel avait été pensé pour coller des éléments résolument hétérogènes.

En définitive, choisissant de publier ce livre, qui croise poésie et critique, Prigent se pose davantage à mon sens dans un geste non pas de réélaboration de sa pensée, mais de positionnement de la modernité, de réaffirmation d'un horizon généalogique. Ce livre, s'il permet de découvrir Dezeuze, Scarron, n'a pas la force des précédents, restant davantage dans la répétition des anciennes thèses à partir de la différence des auteurs choisis, que dans la poursuite d'une élaboration critique.

Bien cordialement,

L'administrateur:

Henri Béhar

MAR. 28/03/2006 10:12

Libertaire; Hertfield

Chers Mélusins, Chères Mélusines,

Pour ceux qui s'intéressent aux relations tardives du surréalisme avec les anarchistes, voici une réédition du Manifeste libertaire, avec, en fichier joint, la préface de Guy Bourgeois.

Archives: Manifeste du communisme libertaire, par George Fontenis ...

NEFAC — Canada

Pour ceux qui s'intéressent aux prolongements divergents de Dada, le Musée d'art moderne et contemporain de Strasbourg annonce une exposition JOHN HEARTFIELD Photomontages politiques 1930-1938 du 7 avril au 23 juillet 2006.

<http://www.musees-strasbourg.org/F/exposi/expos.html>

John Heartfield

Photomontages politiques 1930-1938

Cette exposition présente une large sélection de photomontages de

John Heartfield (1891-1968), publiés dans la revue AIZ (Die Arbeiter-Illustrierte-Zeitung)

entre 1930 et 1938, ainsi que des couvertures d'ouvrages, des revues et tracts conçus pour les éditions Malik. L'essentiel du fonds provient de la collection de l'Institut Valencià d'Art Modern en Espagne (IVAM), collaborateur de ce projet. Douze photomontages originaux des collections de l'Akademie der Künste à Berlin complètent la présentation. D'abord acteur du très politique groupe dadaïste de Berlin avec son frère Wieland Herzfelde et George Grosz, Heartfield s'illustre rapidement

dans le genre du photomontage satiriste. Témoin des crises successives de la République de Weimar jusqu'à l'avènement du nazisme, il dénonce, par le biais de l'organe communiste AIZ, les compromissions et les coups de force qui amenèrent Hitler au pouvoir. Il mène une véritable guerre de communication contre l'obscurantisme et la propagande nazie.

L'exposition veut contribuer à la connaissance d'une œuvre, très rarement présentée en France, dont l'influence est considérable, mais aussi d'une figure qui constitue un modèle de l'artiste engagé.

Visites commentées

à partir du 23 avril, les dimanches à 11 h

Führungen in deutscher Sprache (visite en allemand)

tous les samedis à 14 h 30, sauf le 22 avril

Le temps d'une rencontre

Une heure / une œuvre

À l'auditorium
projection des films John Heartfield. Fotomonteur de Helmut Herbst
Bien cordialement,
L'administrateur:
Henri Béhar

JEU. 30/03/2006 23:50

Dada-Zen

Chers Mélusins, Chères Mélusines,
Notre ami Perfecto E. Cuadrado, coordinateur du Centro do Estudos do Surrealismo à la Fondation Cupertino de Miranda m'a fait parvenir l'ouvrage ci-dessous, magnifiquement illustré, dont je traduis la 4e de couverture, Pour Eurico Gonçalves, surréaliste portugais, il n'y a pas de solution de continuité entre Dada et surréalisme, comme le montrent ses études sur les peintres figurant à la table des matières (fichier .pdf).

Eurico Gonçalves, Dada-Zen, pintura-Escrita, Ed. Quasi, avec le concours de la Fondation Cupertino de Miranda, Vila Nova de Famalição (Portugal), 216 p. ill.

« Le Satori est une illumination spirituelle Zen qui a quelque chose à voir avec ce point de l'esprit (surréaliste) où le haut et le bas, l'intérieur et l'extérieur, le rêve et l'action, le réel et l'imaginaire cessent d'être perçus contradictoirement.

L'esprit surréaliste tend à se rapprocher de l'esprit Zen dans la synthèse ou l'union des contraires.

Le monde (questions et réponses) et l'humour Zen contribuent à réveiller dans l'esprit l'appréhension totale de la vie, comme le cadavre exquis et l'automatisme psychique pur surréaliste.

Avant d'étudier le Zen, un arbre est un arbre, un fleuve est un fleuve, etc. De même que, lorsqu'on commence à étudier le Zen, un arbre n'est pas un arbre, un fleuve n'est pas un fleuve, etc. de même quand on atteint le Satori ou Illumination spirituelle, un arbre est de nouveau un arbre, un fleuve de nouveau un fleuve, etc. C'est dans cette dernière phase que se révèle l'affirmation entière. La plupart des artistes et poètes dadaïstes et surréalistes illustrent la seconde phase de l'expérience Zen, peu nombreux étant ceux qui atteignent la troisième, celle du Satori ou de la pleine affirmation. Effectivement, le ready-made de Marcel Duchamp détourné de sa fonction habituelle montre par exemple qu'un urinoir retourné n'est pas un urinoir mais une fontaine, et un séchoir à bouteilles n'est plus un séchoir à bouteilles mais un hérisson. Dada, s'épargnant l'explication des actes et des œuvres affirme un nouveau type de comportement. Rejetant tout programme ou tentative de systématisation de l'action, il s'approche, curieusement d'un concept métaphysique du Taoïsme disant : « la méthode qui consiste à ne suivre aucune méthode est la méthode par excellence » ; ce qui n'est pas loin de l'affirmation de Tristan Tzara : « L'absence de système est encore un système, plus ou moins sympathique. »

La thèse est séduisante, mais je pense que, comme pour le soufisme ou tout autre monisme (eh oui, une thèse a été soutenue sur ce sujet par M. Oudaïma à Paris IV), elle demande une sérieuse discussion. A qui la parole?

Bien cordialement,
L'administrateur:
Henri Béhar

Re: Dada-Zen

Chère Mélusine,

je m'intéresse aux travaux tissant un lien entre le surréalisme et l'éprit zen, pourriez-vous me dire quels sont les ouvrages qui en ont traité?
Merci d'avance
N.F."

31 MARS 2006

que faire

"Chers Mélusins, Chères Mélusines,

Quoi faire ce week-end, interroge un quotidien montréalais (c'est curieux= j'aurais dit et écrit: ""que faire cette fin de semaine?"").

1. Pour les habitants de la région parisienne, ne pas manquer, demain samedi 1er avril, a.. 16h-18h, au Bateau-Lavoir : Avec : Sarane ALEXANDRIAN, Georgiana COLVILLE, Gayle ZACHMANN.

Après une entrée en matière proposée par Sarane Alexandrian, Georgiana Colvile et Gayle Zachmann évoqueront l'oeuvre de Claude Cahun, autour d'un film documentaire « Playing apart : the story of Claude Cahun » (Lizzie Thynne, 2004, Sussex University).

2. Pour les Québécois:

Quoi faire ce week-end?

Montréal 24 heures — Québec, Canada :

Le Symfolium

Urbain Desbois, Jean Derome, Félix Gourd, Pascale Bussièrès, Salomé Carbo, Édith Cochrale, Caniche HaraKiri, Stéphane Crête, Didier Lucien= Marie-Claude Lamoureux, Amir Kadir, Kumpania et la Fanfare Pourpour seront du Symfolium, un hommage au dadaïsme et au surréalisme animé par François LebiGourd dans un décor d'Armand Vaillancourt qui aura lieu samedi, à 20h, au Lion d'Or, 1676, rue Ontario est.

3. Enfin, lisez l'opinion de J. C. Germain sur Ferron, et n'hésitez pas à réagir.

<http://www.voir.ca/livres/livres.aspx?iIDArticle=41117> :

JOUAL FRINGANT

""Actuellement, Ferron vit un certain retour en grâce. Personnellement, je=serais satisfait si les écrivains reconnaissent simplement en lui un courant important. En ce qui concerne sa reconnaissance publique, il lui manquera toujours ce même élément qui fait la force de Tremblay: il n'avait pas la langue"" , poursuit Jean-Claude Germain, glissant lentement son attention sur l'ami pour lequel il a préfacé la première édition des Belles-Soeurs. ""Tremblay, lui, ne s'est pas posé de questions. Il a égalé son univers, et cette langue possédait une telle force que ses oeuvres, fondamentalement aussi absurdes que celles d'Ionesco, malgré leur volonté de combattre le réalisme du théâtre québécois des années 60, semblaient naturelles. Le public reconnaît sa propre famille jusque dans l'univers excessif et quasi burlesque d'Albertine et des Belles-Soeurs. Ça prouve qu'au Québec, le surréalisme est populaire. Y'a des vaches sur les toits des maisons!""

Bien cordialement,

L'administrateur:

Henri Béhar

Re : Dada-Zen

"Bonjour,

L'un des spécialistes de la question, au sein même du surréalisme, est Guy Cabanel, qui a notamment publié dans Bief un article démontrant la parenté du surréalisme et du Zen (il

faudrait retrouver le numéro, car je n'ai pas eu le temps de le vérifier). Il serait sans doute disposé à vous en parler. Je pourrai vous communiquer son adresse si vous ne l'avez pas.
A bientôt,
S. Caron.

Max Ernst: la naissance future du rebis

"Chers Mélusins, Chères Mélusines,
un correspondant d'outre Quiévrain, qui me prête plus de connaissances que je n'en ai, me demande ceci, en y joignant les illustrations que vous trouverez en pièces jointes.
Quelqu'un saurait-il lui répondre, comme disent nos amis Belges?
Je vous écris au sujet d'un tableau signé Max Ernst et titré SADE-SIT qui représente une oeuvre alchimique.
Vos connaissances dans le domaine des interprétations picturales des artistes me permettrait peut-être de comprendre ce que représente cette oeuvre au lieu de rester sur des suppositions ?
Pourrais-je avoir votre avis sur sa représentation exacte ?

Historique :

Pour notre part nous sommes presque convaincu que cette oeuvre a été une propriété de Harry Schwarzenberg qui était propriétaire de la Galerie le Centaure à Bruxelles.

Mais malheureusement les archives de la Galerie le Centaure sont incomplètes ? Une partie a disparue après la Seconde — Guerre ?

L'oeuvre dans sa thématique représenterait vraisemblablement : la naissance future du REBIS qui est inspirée de la philosophie de la Pierre Philolophale.

C'est une recherche de la quête...pour arriver à l'être suprême et sans défauts.

L'oeuvre date sans aucun doute des années 23/24

L'oeuvre fut remaniée en y ajoutant un rideau rouge à la composition.

L'oeuvre première présentait cette femme avec une longue chevelure et un bras retient par le haut l'épaule de cet être.

Deux symboles sont également présent sous la composition en bas à droite.

Notre restaurateur pense également que de bonnes radios réalisées avec un matériel de pointe pourrait faire découvrir d'autres détails.

Il n'y a pas de dessin préparatoire !

Pour ce qui est de la signature : elle est légèrement indistincte mais néanmoins contemporaine de l'oeuvre. La signature est en noir dans une écriture minuscule.

L'oeuvre mesure 54 x 81 cm , c'est un châssis français M 25

La toile est en lin.

Il y a un prix de 300.0 franc de l'époque.

Le vendeur de ce type de châssis marquait au fer la marque d'un " M " majuscule au centre de la traverse supérieure.

Sujet :

Jeune femme (androgyne) aux cheveux courts et à la tête décharnée nous est présentée dans sa deuxième version nue et enchaînée à un mur de briques rouges.

Elle est enceinte de plusieurs mois et semble sur le point de vouloir enfanté. Elle nous est présentée soumise et conciliante envers son sort et son destin.

Ses cheveux sont courts à la façon d'une jeune fille.

La tête décharnée joue de subtilité dans sa représentation chirurgicale des muscles et des nerfs qui nous fait découvrir un oeil aveugle mis-clos (voir : femmes et vieillard de 1923 , Max Ernst , ancienne collection Schwarzenberg) Les deux hémisphères du cerveau nous fait découvrir " une houppe fantasque de coq" et la coupe du tympan un oiseau fantasque qui semble chanté une litanie.

La forme du ventre est ovoïde et est en harmonie avec ce corps de femme mannequin, sauterelle , allongé avec grâce.

Le pubis est peint de sillons gravés dans la pate à l'aide d'un manche de brosse retourné.

Dix mouches sont peintes en décalcomanies en bas à gauche sur sa cuisse ont les dits Dalinienne

Les mouches furent souvent un symbole du mal et de la putréfaction de la chair dans les civilisations antiques.

L'ouvre est parcheminées d'archétypes antiques et philosophiques qui nous rapproches du rêve et des angoisses du devenir de l'humanité.

Si je devais donner mon avis personnel sur la stylistique de cette oeuvre , je vous dirais que le rideau rouge 'cloche et semble être un ajout délibéré qui n'est peut-être même pas de l'artiste !

L'ouvre fut-elle une commande ? une représentation des horreurs de la première — guerre ?

ou a t'elle un but universel ?

Une voyance de l'artiste vers un future lointain et si proche ...

Bien cordialement,

L'administrateur:

Henri Béhar

VEN. 31/03/2006 19:33

Hélène Vanel

Hello Mélusinistas,

A new article on Hélène Vanel, the dancer from the 1938 International Surrealist Exhibition, has just been published:

""Hysterical Freedom: Surrealist Dance and Hélène Vanel's Faulty Functions,"" by Don LaCoss.

Women and Performance: A Journal of Feminist Theory #30 15:2 (2005), 37-61.

<http://www.womenandperformance.org/>

" La Coss Donald W lacoss.dona@uwlax.edu

LISTE MÉLUSINE, AVRIL 2004

LUN. 03/04/2006 18:12

Brauner, Soupault

Chers Mélusins, Chères Mélusines,

voici deux comptes rendus publiés dans L'Humanité prolongeant les informations précédemment communiquées:

Brauner dans la bibliothèque de l'amateur d'art

Les Lettres françaises

Brauner dans la bibliothèque de l'amateur d'art

Victor Brauner, écrits et correspondances, 1938-1948.

Camille Morando et Sylvie Patry, Centre Georges-Pompidou/INHA, 416 pages, 59,90 euros.

Ce fort et riche volume a le mérite de nous ouvrir les archives de Victor Brauner, qui sont conservées au Centre Georges-Pompidou. On se délecte de ses écrits (Du fantastique ; Dessin à la bougie), de ses projets de ballets et d'expositions mais aussi de ses nombreux projets de tableaux qui sont rédigés (Dragon noir ; l'Animal manuel, Monsieur le 5, etc.), de ses carnets qui associent le texte et le dessin en couleurs. Mais c'est sa correspondance qui constitue le pezzo forte de cette édition. Il s'agit surtout de la période de son arrivée à Paris (1938), de la guerre et de l'immédiate après-guerre. L'artiste est parti pour le Midi, à Perpignan, et a tenté en vain de partir à Cuba grâce à Varian Fry, dont il devient l'ami. Il demeure bloqué en France et parvient à survivre grâce aux achats de Peggy Guggenheim et de Pierre Skira, ou grâce à l'aide de Picasso. Il correspond avec Breton, Yves Tanguy, René Char, Gherasim Luca, Marcel Duchamp, Oscar Dominguez (à cause duquel il a perdu son œil gauche), Paul Eluard, entre autres. En sorte que ce recueil est une vraie mine d'or où l'on découvre la personnalité de cet artiste somme toute assez peu connu, au-delà des quelques toiles qui figurent obligatoirement dans les expositions consacrées au surréalisme. On découvre à quel point Brauner était un grand dessinateur, inventif et incisif, alors que sa peinture se révèle un peu figée et froide.

Georges Férou, L'Humanité, 1er avril 2006

Philippe Soupault, un homme de liberté

Les Lettres françaises

Philippe Soupault, un homme de liberté

Philippe Soupault n'a pas cherché à devenir un nom de la littérature. Imaginer Rimbaud à l'Académie le faisait ricaner. Il n'aimait pas plus la gloire qu'il ne supportait Dieu. Il préférerait la vie, avec ses grands et ses petits côtés, sachant dévoiler ce qu'elle recèle d'exceptionnel. Sans doute cela est-il le fait d'un poète, et poète il l'était avant tout, ne se souciant pas trop de son oeuvre, se méfiant de la littérature et des littérateurs.

Sa vie est riche en événements qui sortent de l'ordinaire. Les plus connus sont l'épisode de l'écriture des Champs magnétiques avec Breton, l'emprisonnement en Tunisie en 1942 pour haute trahison, à la demande de Vichy, le suicide de sa compagne à Paris en 1965. Mais il y a aussi ses activités de gérant d'une flotte de dix pétroliers, celles d'éditeur, de journaliste, de voyageur, d'homme de radio, et en parallèle une incessante activité d'écriture. Tout ce qu'il a écrit, en particulier sa poésie, montre une certaine fluidité d'expression qui peut être considérée comme sa caractéristique.

Cette fluidité, augmentée d'une certaine bienveillance à l'endroit des personnes dont il nous entretient, se retrouve dans les volumes intitulés Mémoires de l'oubli*. Cela signifie-t-il que Soupault est aveugle et se refuse à prendre parti ? Certainement pas, mais il préfère mettre au

jour les ressorts profonds de ceux dont il parle. La crainte de l'oubli nourrit un combat pour refouler la marée montante des mensonges qui défigureront tout et pour cerner au plus juste la vérité intime du mémorialiste. Elle met en jeu sa capacité de sincérité, qui est chez lui aussi résolue que tranquille. De ce point de vue, poésie et mémoires sont bien l'œuvre du même homme.

Les Mémoires que Soupault publie au tard de sa vie et qui débentent par l'Histoire d'un Blanc (écrit en 1927) sont le récit de ce qui restera comme la partie la plus prometteuse de son siècle : le dadaïsme, le surréalisme, et surtout les relations avec les intellectuels qui ont fait la grandeur de cette période. L'Histoire d'un Blanc peut être considérée comme les prolégomènes aux volumes qui suivront et vont jusqu'en 1933. On y trouve le récit de son enfance, de ses premiers pas dans la vie d'adulte et les partis pris qui resteront les siens. Avec d'entrée de jeu, ce rejet définitif de la bourgeoisie qui prétend s'appuyer sur la religion et les bonnes mœurs et ne respecte véritablement que l'argent. « Je puis dire, sans exagérer, que l'unique morale de la bourgeoisie au milieu de laquelle j'ai eu le malheur de naître réside dans ce principe élémentaire : " C'est une chose qui ne se fait pas... " Tuer ou voler ne se fait pas. Être pauvre ne se fait pas. Écrire ne se fait pas... »

Une deuxième constante de la vie de Soupault aura été un amour de la liberté que son milieu social ne fait que blesser, qu'il s'agisse de l'homme ordinaire ou du poète. Il s'en revendiquera toujours : « Liberté que je veux, liberté dont je suis malade et qui me torture et qui me tue comme la soif, je voudrais une fois au moins dans ma vie apercevoir ton visage. Une seule fois et je serais content. » Il se définit ainsi : « Je suis simplement un garçon de Liberté. »

Les trois volumes des Mémoires de l'oubli racontent ce qu'Aragon a nommé « un perpétuel printemps », sans méchanceté pour les uns et les autres malgré ce qui a pu les opposer. Parfois un jugement sévère se fait jour, par exemple sur Cocteau pour son goût des mondanités et des embrouilles, ou pour certaines décisions de Breton qui se laissait emporter par la colère et tentait ensuite d'arranger les choses. Mais les jugements sont sans excès. Ses amis sont Eluard, (« un homme dont le désespoir est beau comme la folie »), Aragon, (« Louis Aragon détient un record, un record magnifique, celui de l'insolence »), Tzara, (« Plus je le connaissais, plus je l'admirais »), Crevel, (« Avez-vous déjà lu un livre absolument sincère ? »), etc., sans oublier Apollinaire, « qui me prit par la main et qui me montra ce qu'étaient la poésie vivante et la pénitence du feu ». Sans oublier le fantôme de Lautréamont (« On ne juge pas M. de Lautréamont. On le reconnaît au passage et on le salue jusqu'à terre. Je donne ma vie à celui ou à celle qui me le fera oublier jamais »).

Soupault pensait que ses amis lui reprochaient cette fluidité d'expression qu'on retrouve dans tout ce qu'il écrit. Il le redit dans un texte relatant ses réflexions, en prison, en 1942, au moment d'un transfert qui pouvait être l'occasion de son exécution. Mes amis, ajoute-t-il « se souviendraient surtout de ce que de mon vivant j'avais déjà été un fantôme dont on ne comprenait pas les attitudes contradictoires et l'incapacité de se fixer ».

Loin d'être un homme aux attitudes contradictoires, Soupault aura été avant tout un poète que ses pas ont mêlé à ceux qui ont donné sa dimension au siècle. Ce qu'il en dit est un témoignage essentiel. Concernant des événements qui suivirent la Commune de Paris, il écrit : « Voici l'époque des trahisons, des compromissions, des conversions. [...] J'apprends aujourd'hui à respecter ceux qui ont refusé de trahir. » Paroles d'une belle actualité, dont on ne peut que saluer Philippe Soupault de les avoir écrites et surtout de les avoir fait vivre.

(*) Philippe Soupault : Mémoires de l'oubli, (1914-1933)

4 volumes, éditions Lachenal et Ritter.

François Eychart, L'Humanité, 1er avril 2006

Bien cordialement,
L'administrateur:
Henri Béhar

LUN. 03/04/2006 23:13

La Lettre Avbqueneau (avril 2006)

La Lettre Avbqueneau
Avril 2006
(263 abonnés)

Chers Queniennes, chers Queniens,
Voici vos brûtalités printanières. Je vous en souhaite bonne réception !

Parutions

Franca Zanelli Quarantini vient de faire paraître en italien un article intitulé "Le mythe mode d'emploi : Le Vol d'Icare de Raymond Queneau".

In: Rivoluzioni dell'antico, édité par D. Galligani, C. Leroy, A. Magnan, B. Saint Girons, Bologna, Bononia University Press, 2006, pp. 357-366.

Contact: Site internet : www.buonline.com

E-Mail : info@buonline.com

Tel. +39 051 29.18.056 — Fax. +39 051 22.10.19

Adresse : Bononia University Press SpA,
Via Zamboni, 25 40126 — Bologna (BO).

*

Le n° 280 de la Revue des sciences humaines (4e numéro de 2005), dirigé par Yves Le Bozec, a pour titre : Le Vrai et le vraisemblable, rhétorique et poétique. Il contient un article de Cécile de Bary consacré à Queneau : "L'intervention du vrai dans la fiction fantastique : les invraisemblances de Raymond Queneau". L'auteure s'y demande pourquoi Queneau, malgré certaines thématiques et certaines invraisemblances, n'est guère fantastique.

Adresse: Université Charles-de-Gaulle-Lille 3
D.U.L.J.V.A. BP 149

59653 Villeneuve-d'Ascq Cedex.

Evénements

A Paris

Pascal Sigoda nous informe qu'une vente de la bibliothèque Peillet est prévue à l'Hôtel Drouot (8, rue Drouot, 75009 Paris) en salle 12,

ce mardi 4 avril à partir de 14h15. Exposition publique à l'Hôtel Drouot le mardi 4 avril de 11h à 12h.

Téléphone pendant l'exposition et la vente à Drouot : 01-48-00-20-12.

Au catalogue, des éditions originales de Queneau, dont certaines avec envoi aux dénommés Latis et Sainmont...

et, bien sûr, de nombreuses publications du Collège de 'Pataphysique.

Expert : Maurice Imbert, 4, rue Flora Tristan, 77380 Combs-la-Ville.

*

Je profite enfin de ce message pour rappeler à tous les membres de l'Association des Amis de Valentin Brû que l'Assemblée Générale annuelle aura lieu le mardi 25 avril 2006 à 18h, au Centre Universitaire Censier, 13, rue de Santeuil, 75005 Paris, 4e étage, salle 424.

La rédaction de la revue Les Amis de Valentin Brû maintient son appel à comptes rendus. Si vous assistez à l'une des manifestations annoncées dans cette lettre ou dans les suivantes, et si vous souhaitez écrire quelques lignes sur le sujet, vous êtes les très bienvenus. Suivant le nombre de comptes rendus reçus, la rédaction des AVB se réserve le choix de publier in extenso lesdits textes ou d'en faire paraître seulement un florilège... Merci d'avance à tous.

Amitiés brûtes,

Astrid Bouygues

Vice-Présidente de l'Association des AVB

69/71 rue d'Alleray

75015 Paris

01-45-33-23-35

JEU. 06/04/2006 19:44

Séminaire + Ernst

Chers Mélusins, Chères Mélusines,

tout d'abord Nathalie Limat-Letellier me confirme que le séminaire prévu à Paris III (centre Censier) le 7 avril à 16h aura bien lieu, salle 410, avec une intervention de Richard Spiteri sur "Michel Carrouges, l'au-delà du surréalisme".

Ensuite, 2 lieux consacrés à Max Ernst:

1. à Montpellier:

Max Ernst, œuvres graphiques Webcity — France:

Carré Sainte Anne

On présente dans l'exposition 196 gravures et lithographies et 26 livres de l'artiste Max Ernst, créateur de formes et l'un des grands inventeurs des techniques du XXe siècle (frottage, dripping, collage, grattage, décalcomanie...).

L'artiste peint "moins par amour de l'art que par paresse et tradition millénaire" (Max Ernst, *Ecritures*, Gallimard, 1970).

2. à Bruhl

Un lieu pour retrouver tout Max Ernst

Libre Belgique — Bruxelles:

Un lieu pour retrouver tout Max Ernst

GUY DUPLAT

Mis en ligne le 05/04/2006

A Brühl, un tout nouveau musée est consacré à l'oeuvre de Max Ernst. Une belle occasion de redécouvrir une figure clef de l'art du XXe siècle.

ENVOYÉ SPÉCIAL À BRÜHL (COLOGNE)

De la gare de Cologne, une sorte de RER emmène plusieurs fois par heure, en quelques minutes à peine, les voyageurs jusqu'à Brühl. Ce faubourg est célèbre pour le château du prince électeur August, merveille de style rococo remise en état et qui servit souvent de résidence lors des visites de chefs d'Etat. Mais juste à côté du château et de la petite gare de campagne, un second motif de visite est né en septembre dernier lorsque la ville a ouvert un très riche musée consacré à son célèbre enfant, Max Ernst. Une vaste sélection de toute l'oeuvre de ce peintre, dessinateur, graveur et sculpteur, artiste clé du dadaïsme, du surréalisme et, plus globalement, des arts du XXe siècle est ici rassemblée. Une belle occasion de saisir la complexité d'un artiste qui avait cette belle définition de sa recherche: «Un peintre, disait-il, peut toujours savoir ce qu'il ne veut pas. Mais gare à lui s'il veut savoir ce qu'il veut! S'il se trouve, il est perdu. Je considère que mon «seul» mérite est de ne pas avoir réussi à me trouver». A une autre occasion, il expliquait: «Mon oeuvre est semblable à ma manière d'être:

elle ne connaît pas l'harmonie des compositeurs classiques, ni même celle des révolutionnaires classiques. Rebelle, inégale, contradictoire, elle est inacceptable pour les spécialistes de l'art, de la culture du comportement, de la logique et de la morale.»

Oeuvre hybride

Max Ernst a habité l'Allemagne, la France, les Etats-Unis et à nouveau la France, il se maria quatre fois, il adapta toutes les théories neuves, se plongera dans l'inconscient et l'écriture automatique: au total, une personnalité foisonnante et donc difficile à résumer, une oeuvre inégale et hybride.

Il était né à Brühl en 1891 d'un père peintre. Jeune, influencé par les Fauves, il visitait aussi souvent le grand château d'August. C'est en souvenir de ces jeunes années que la ville a ouvert ce musée qui bénéficie de multiples dons et prêts à longue durée, permettant au musée d'embrasser toute la carrière de l'artiste. Une grande exposition rétrospective de l'oeuvre de Max Ernst se poursuit depuis septembre 2005 et continuera jusqu'en septembre 2006. Ensuite l'exposition permanente devrait être réduite au profit d'expositions thématiques liées à Max Ernst. Le musée est installé dans un bâtiment néo-classique où Ernst jeune dansa la gigue et qui fut utilisé après-guerre par des religieuses: les petites servantes de Jésus. L'architecte Thomas van den Valentyn a réussi à parfaitement marier ce style avec une aile contemporaine tout en verre. Le bâtiment ancien, rénové et épuré à l'extrême accueille la collection permanente sur Max Ernst, tandis qu'au sous-sol, une exposition temporaire présente une «recréation» de l'oeuvre de Max Ernst.

Débuts dadaïstes

Les débuts du peintre à Cologne sont marqués par sa rencontre avec Hans Arp et la création d'une antenne de Dada. «La question qu'est-ce que Dada n'est pas dadaïste, disait-on. Dada ne peut être compris, Dada doit être vécu. Dada est immédiat et évident ; Dada fait une sorte de propagande anti-culturelle faite d'honnêteté, d'écoeurément, de profond dégoût devant l'affectation de sublimité de la bourgeoisie intellectuellement autorisée».

Max Ernst multiplie les collages, les dessins étranges et les constructions basées sur l'inconscient. Dans son autobiographie, il dit qu'à cette époque la femme était pour lui «un petit pain tartiné de marbre blanc». Il rencontre André Breton et part pour Paris en se tournant vers le surréalisme. Ses peintures et dessins évoquent des êtres hybrides mi-humains, mi-animaux, il multiplie les toiles avec des forêts et des oiseaux et crée sa figure mythologique de l'oiseau Loplop. Il invente l'équivalent de l'écriture automatique des surréalistes en frottant sa toile sur des bouts de bois. Les nervures du bois dessinent alors sur la toile des courbes fascinantes. Il se lance dans la sculpture en partant d'objets usuels comme des seaux et des pelles, des sortes de ready made à la Duchamp pour créer des personnages primitifs, ludiques, enfantins et religieux.

Pendant la guerre, il émigre à New York avec sa troisième épouse Peggy Guggenheim, la collectionneuse excentrique. Il invente la technique du «dripping» reprise par Pollock: la peinture est placée dans un pot percé. La méthode permet de peindre rapidement sans passer par l'entremise du cerveau et de la rationalité raisonnée. Aux Etats-Unis, il rencontre sa dernière épouse, l'artiste Dorothea Tanning avec qui il vivra d'abord quelques années à Sedona en Arizona près des Indiens qui le fascinent. Ses grandes et célèbres sculptures du couple de Capricorne datent de cette époque. Jusqu'à la fin de sa vie, il réalisera chaque année, un tableau pour Dorothea marqué d'un «D». A Brühl, parmi les dizaines de peintures, les 60 sculptures, les centaines de dessins, on retrouve la collection entière des 36 «D-paintings». Il revient en 1949 en France pour finir ses jours à Seillans et à Paris où il meurt en 1976, à 85 ans. En 1954, il obtenait le grand prix de la biennale de Venise et dix ans plus tard, publiait un beau livre qu'on peut voir à Brühl, une somme de ses talents d'illustrateurs: le «maximiliana» dans lequel il invente une écriture, une mise en page et qu'il peuple de dessins étonnants. Le musée de Brühl rend hommage à toute cette vie. On y découvre aussi la grande oeuvre

graphique d'Ernst à commencer par ses amusants collages qu'il réalisait à partir de gravures anciennes.

Max Ernst Museum à Brühl, ouvert tous les jours sauf lundi, de 12 à 18h.

Tél. 00.49.18.05.743.465.

Web www.maxernstmuseum.de

© La Libre Belgique 2006

Bien cordialement,

L'administrateur:

Henri Béhar

DIM. 09/04/2006 23:38

Sites: surréalisme, Apollinaire

Chers Mélusins, Chères Mélusines,

de nouvelles contributions apparaissent régulièrement sur notre site. La dernière en date, de Sarane Alexandrian, porte sur l'érotisme des surréalistes, dans la revue numérique Astu:

<http://melusine.univ-paris3.fr/astu/Alexandrian.htm>

et voici une recension par Simone Grahmann dans la rubrique LU:

<http://melusine.univ-paris3.fr/Grahmann.htm>

D'autre part, Catherine Moore CR-Moore1@wiu.edu m'écrit:

"Je vous envoie ce petit mot pour vous signaler que les quatre séries de Que Vlo-Ve? sont désormais disponibles sur le site, avec un moteur de recherche. Vous trouverez sans doute des erreurs dont nous vous prions de nous excuser.

Le site est comme l'auberge espagnole: on y trouve ce qu'on y apporte. Nous faisons donc appel à contributions. Si vous avez des informations intéressantes au sujet des études apollinariennes, faites-les partager!! Merci d'avance."

http://www.wiu.edu/Apollinaire/Sommaire_de_la_revue_Que_Vlo_Ve.htm

Bien cordialement,

L'administrateur:

Henri Béhar

MAR. 11/04/2006 15:00

Aragon / Triolet, le blog

Chères Mélusiennes et chers Mélusiens,

Juste quelques lignes pour vous signaler que je viens de créer un blogERITA, dépendant (mais distinct) du site ERITA (Equipe de recherche interdisciplinaire sur Aragon et Elsa Triolet), chargé quant à lui d'accueillir des textes et des articles plus conséquents. Ce blogErita, d'utilisation facile, permet de "poster" des billets et des commentaires sur des aspects plus ponctuels, des détails de l'oeuvre, sur l'actualité etc. Il est ouvert à toute proposition d'article, sachant que tout visiteur peut laisser un commentaire.

Pour déposer un commentaire au sujet d' un article en ligne sur le blog (ou pour réagir à un article déposé sur le site Erita), il suffit de cliquer sur l'onglet "commentaires" situé sous l'article. Pour créer un article court (pas plus de 2000 signes), me l'envoyer à avec un titre clair. Je modère bien évidemment les commentaires.

Les Mélusiennes et Mélusiens auront peut-être envie d'écrire de temps à autre un billet critique, de rappeler un événement lié à la période dada ou surréaliste ou de réagir à une parution liée à Aragon. Le blogErita leur est bien entendu ouvert. En fonction des commentaires postés ou des articles proposés, je peux créer des rubriques spécifiques.

Cordialement

Luc Vigier

ERITA

Voici l'adresse du blogErita!

<http://www.robertalessi.net/vigier/ERITA/blogerita/>

Cordialement

LV

VEN. 14/04/2006 11:43

Chers Mélusins, Chères Mélusines,

Une grande première: nous avons atteint le nombre de 300 abonnés! J'en profite pour vous rappeler que vous pouvez gérer vous-mêmes la manière dont vous recevez les messages et les conserver. Pour les nouveaux adhérents, vous pouvez télécharger les archives des mois précédents (sans toutefois, hélas, pouvoir remonter jusqu'aux origines de la liste, mais nous nous en préoccuons).

Vous pouvez aussi me signaler l'adresse des personnes qui ignorent encore ce merveilleux lien entre amateurs du surréalisme et de ses environs. Et surtout, il vous appartient de l'alimenter par vos messages, informations, requêtes...

Cette semaine, les informations sont rares, et plutôt redondantes. Voici deux commentaires sur des événements déjà signalés:

À propos de Littérature et le reste, 1919-1931, de Philippe ...

La Revue des Ressources — France

À propos de Littérature et le reste, 1919-1931, de Philippe Soupault

Le lundi 10 avril 2006, par Jean-Patrice Dupin

Sous le titre, emprunté à un manifeste Dada, de Littérature et le reste, les éditions Gallimard publient un recueil d'écrits de Philippe Soupault rédigés entre 1919 et 1931. Pas exactement des inédits, mais des textes jamais jusqu'à présent réunis en volume, et donc soit devenus introuvables ou quasiment, soit à rechercher dans quantité de livres différents, certains consacrés à leur auteur, d'autres plus génériquement dédiés à Dada ou au surréalisme, d'autres encore figurant ici ou là dans divers ouvrages rassemblant sous un mode thématique des écrits épars, d'autres enfin dans des livres dans lesquels on ne songerait pas forcément à les chercher — ainsi cette lettre à Marcel Proust que seule jusqu'alors rendait accessible la Correspondance de l'auteur du Temps retrouvé. Un petit nombre des textes proposés ici ne sont du reste pas de Soupault « en personne », mais par exemple d'Éluard ou de Breton écrivant à son sujet, donc bienvenus dans le contexte de ces années 1920, et ce d'autant qu'ils n'étaient plus consultables ailleurs que dans les œuvres de ces derniers. En résumé, le lecteur de Philippe Soupault se voyait obligé, avant la publication du présent livre, de remuer pour avoir accès aux textes ici rassemblés une bibliographie tellement considérable, sans même mentionner qu'elle est en partie indisponible, que la tâche en eût été probablement au-dessus de ses forces.

On imagine donc sans peine l'ampleur du travail éditorial que représente la publication d'un tel recueil. Il faut aussi en saluer la qualité. En notes sont scrupuleusement données pour chaque texte des références précises, lieux et dates de publication, accompagnées le cas échéant de compléments utiles et érudits, avec pour les détails un souci pointilleux au point, par exemple, de souligner le fait que la ponctuation donnée en 1926 par Soupault citant Lautréamont « diffère légèrement » de celle de la version qu'on connaît aujourd'hui. La préface, l'avant-propos et les « repères » historiques et biographiques placés en fin d'ouvrage redessinent avec application la personnalité de l'auteur, en lien constant avec le contexte littéraire et historique de son époque. Plusieurs index enfin permettent de localiser dans

l'ouvrage n'importe quel texte à partir de n'importe quelle de ses références, et si l'absence de tout sommaire déconcerte au premier abord, elle n'en est pas moins justifiée par le fait que l'organisation générale du livre, privilégiant une approche chronologique plutôt que thématique, rendrait non pertinentes ici les informations généralement données par un sommaire

La publication de *Littérature et le reste* comble donc un manque indéniable, ne serait-ce que du fait qu'après tout l'auteur des présents textes n'est pas n'importe qui. Pilier de Dada en France, il s'illustra ensuite comme cofondateur du surréalisme, inventant au passage l'écriture automatique, avant de se détacher de toute école, de tout mouvement excepté le sien propre, en continuant d'écrire des livres plus qu'intéressants dans des domaines aussi divers que la poésie, le roman, l'essai, l'autobiographie, la critique littéraire, cinématographique ou picturale, sans se soucier une seule seconde du fait que l'histoire de la littérature ait perdu un peu hâtivement sa trace après des débuts dans l'avant-garde plus spectaculaires il est vrai. Mû par une sorte d'éclectisme prolifique davantage que par l'ambition de laisser ce qu'on appelle en général une œuvre, Philippe Soupault, si attentif à celles des autres, semble ne s'être jamais soucié du destin de ses propres productions, au point de ne pas même relever qu'en republiant certains de ses écrits dans l'édition complète et cosignée des *Champs magnétiques* en 1920, André Breton faisait de lui par le fait même le coauteur de textes dont il aurait pu légitimement revendiquer la seule paternité. Pendant la douzaine d'années couverte par ce livre, il avait d'autres chats à fouetter, en l'occurrence écrire sept recueils de poèmes, neuf romans, treize récits ou nouvelles, quatorze essais, quatre préfaces, une traduction et plus de trois cents articles pour plus de quarante revues différentes, pour ne mentionner que son activité d'écrivain. Des romans, des essais, furent édités sur le moment, mais ce ne fut pas avant 1937, à l'âge de 40 ans, que Philippe Soupault se préoccupa de rassembler ses textes poétiques en une unique anthologie, non sans lui donner le titre facétieux de *Poésies complètes*, plus ou moins irrégulièrement remise à jour jusqu'à l'ironique publication en 1981 d'un complet volume de *Poèmes retrouvés*. D'autres critiques ou chroniques reverront par la suite le jour au sein d'ouvrages conçus par thèmes sous les titres par exemple d'*Écrits de cinéma* et *Écrits sur la peinture*, mais pas avant 1979 et 1980 pour ces derniers. Quoi d'étonnant dans ces conditions à ce que nombre de textes de l'époque, critiques et portraits littéraires en particulier, soient restés inédits en volume et donc méconnus ? L'oubli est réparé : *Littérature et le reste* est à la fois une somme et une référence.

John Heartfield, collages au poing

Le Monde — Paris, France

Soixante-dix ans après, les trouvailles visuelles de John Heartfield, maître du photomontage des années 1920-1930, sont toujours aussi efficaces. En témoignent les deux vautours inquiétants qui ouvrent l'exposition au Musée d'art moderne et contemporain de Strasbourg : ces charognards, symboles du nazisme et du franquisme, surmontés du cri "No pasaran !", restent emblématiques de la guerre d'Espagne et de l'antifascisme.

L'Allemand John Heartfield voulait "utiliser la photographie comme une arme". Un programme qu'il a appliqué à la lettre dans les pages du magazine communiste AIZ (*Arbeiter Illustrierte Zeitung*, "Journal ouvrier illustré") de 1930 à 1938. L'exposition revient sur cette période, la plus connue d'Heartfield, en montrant une centaine des 250 couvertures réalisées pour AIZ. Beaucoup ont marqué l'inconscient collectif, mais peu ont été vues en France.

On ne sait pas au juste qui, de John Heartfield ou de Raul Haussmann, a inventé le photomontage. L'idée de superposer textes et images a en tout cas surgi des bouillonnements du club Dada berlinois, en pleine première guerre mondiale. Heartfield, né Helmut Herzfeld, a anglicisé son nom pour protester contre un slogan nationaliste. Il a rejoint le Parti communiste allemand avec son frère Wieland et le peintre George Grosz dès sa création, en 1918. Il restera fidèle au PC jusqu'à sa mort en RDA, en 1968.

Heartfield pressent le rôle que peut jouer cette nouvelle technique du photomontage, facile à diffuser, dans l'éducation des masses. "Les nouveaux problèmes politiques exigent de nouveaux moyens de propagande, dit-il. Pour cela, la photographie dispose du plus grand pouvoir de persuasion." A la caricature politique traditionnelle d'un Daumier, Heartfield va substituer le réalisme frappant de l'image fixe.

Classées par thèmes, les images évoquent les différentes cibles d'Heartfield : d'abord la République de Weimar corrompue, les sociaux-démocrates accusés de trahir le socialisme, la crise économique. Avec la montée du nazisme, qui force Heartfield à fuir à Prague en 1933, c'est le fascisme qui est visé, sous tous ses aspects : marche à la guerre, propagande, terreur... La figure du dictateur est omniprésente. L'artiste chante parfois les louanges de l'union des peuples ou l'éveil de la Chine, mais il n'est jamais meilleur que lorsqu'il persifle et raille. Contre le culte du corps parfait, Heartfield montre un nazi qui, à force de faire le salut hitlérien, est atteint de scoliose. Contre les théories racistes, il explique que les cors aux pieds — aryens, naturellement — permettent de lire l'avenir.

La puissance des compositions d'Heartfield tient à ses fulgurants raccourcis visuels, à l'articulation de slogans forts et d'images simples, frappantes. Avec le photomontage, l'artiste s'autorise toutes les hybridations, toutes les métamorphoses. Il use et abuse des animaux — vautour, léopard, serpent, crapaud -, il joue sur les échelles pour grandir ou rétrécir ses personnages.

IRONIE ET VIOLENCE

De son héritage dadaïste, Heartfield garde un humour subversif, une ironie mordante : Hitler, qui se prétend encerclé d'ennemis, est représenté en 1936 sous les traits d'un enfant boudeur qui crie au loup parmi ses soldats de plomb. Mais le rire, chez Heartfield, est toujours grinçant. Et nombre d'images font montre d'une grande violence, en écho aux discours de l'époque. "Vous n'avez plus de beurre ni de lard ?, demande Goebbels à la population. Vous pouvez bien manger vos juifs !" Et Heartfield, aussitôt, de lui faire une tartine.

A l'époque, les photomontages antifascistes d'Heartfield lui assurent un succès retentissant. Ils sont repris dans *Picture Post* en Grande-Bretagne ou, en France, dans le magazine du PCF *Regards*, tandis que le tirage d'*AIZ* atteint 500 000 exemplaires. En 1936, Heartfield est même honoré par une exposition à Prague. Les nazis ont tenté de riposter en montant un magazine concurrent, avec des photomontages, mais il n'a eu aucun succès. Et quand ils ont publié, pour les dénoncer, quelques oeuvres d'Heartfield dans la revue SS *Das Schwarze Korps*, l'effet a été catastrophique : le magazine a eu tant de succès qu'ils ont dû le retirer de la vente.

Mais l'étai finit par se refermer sur Heartfield. En 1938, un photomontage publié dans *AIZ* n'est plus qu'une grosse masse noire : il a été censuré par le gouvernement tchécoslovaque à la demande de l'Allemagne. Quelques mois plus tard, les nazis prennent le pouvoir en Tchécoslovaquie, et Heartfield s'enfuit à Londres.

"John Heartfield, photomontages politiques, 1930-1938". Musée d'art moderne et contemporain de Strasbourg, 1, place Hans-Jean-Arp, Strasbourg. Tél. : 03-88-23-31-31.

Jusqu'au 23 juillet. Du mardi au samedi de 11 heures à 19 heures, nocturne le jeudi. Dimanche de 10 heures à 18 heures. 5 €.

Catalogue, éd. Musées de Strasbourg, 160 p., 32 €.

Claire Guillot

Article paru dans l'édition du 11.04.06

Bien cordialement,

L'administrateur:

Henri Béhar

MAR. 18/04/2006 18:09

Bonjour,

ce message s'adresse exclusivement aux membres du GDR 2223 du CNRS "Recherches surréalistes".

Je vous serais reconnaissant de bien vouloir assister à l'assemblée générale annuelle de notre formation, qui se tiendra le vendredi 5 mai 2006, de 16h à 18h, au Centre Censier, salle 410.

Ordre du jour:

1. Bilan des activités depuis la dernière AG.
2. Programme annuel et perspectives futures.
3. Questions diverses.

NB 1. Notre formation ayant été renouvelée pour 4 ans à compter du 1er janvier 2004, elle ira au moins jusqu'à son terme administratif, le 31 décembre 2007.

NB 2. Compte tenu des congés universitaires, il m'est impossible d'adresser une convocation postale.

NB 3. Les membres de l'équipe résidant administrativement en province sont priés de me contacter pour un ordre de mission.

Bien cordialement

Henri Béhar

SAM. 22/04/2006 19:21

Chers Mélusins, Chères Mélusines,

voici quelques recommandations de lectures glanées sur le réseau (pour ceux qui trouveraient ce message trop long, il suffit de cliquer sur les liens hypertextuels)

1. Tout commence avec Dada

l'Humanité – Paris

Tout commence avec Dada

À l'occasion de l'exposition sur Anna Halprin, à Lyon, sort Anna Halprin, à l'origine de la performance, un fort instructif catalogue de Jacqueline Caux, commissaire de la manifestation, par ailleurs réalisatrice de films d'art et psychanalyste de formation (1).

Distribué en sept chapitres, l'ouvrage est nourri d'entretiens avec Anna Halprin, soumise aux questions précises de l'auteur. Elles passent au peigne fin une des périodes les plus exaltantes de l'art du XXe siècle aux États-Unis. Un glossaire accompagne cette déambulation riche en rebondissements et dûment illustrée de précieux documents. C'est avec un souci d'historienne que Jacqueline Caux fouille le passé de la performance américaine qui n'est pas née de rien. « Bien plus que le futurisme qui l'a précédé et le surréalisme qui l'a suivi, c'est de toute évidence Dada qui est la clé de ce qu'on nomme aujourd'hui performance. »

Les performances d'Anna Halprin sont en effet des fleurons du genre. Évoquons l'expérience de Watts. Peu de temps après les émeutes raciales du 13 au 18 août 1965, qui ont fait trente-deux morts, huit cents blessés, et entraîné trois mille arrestations, Anna Halprin est conviée à s'exprimer dans la ville blessée. Sur place, elle décide de créer un nouveau groupe de danseurs noirs, qu'elle rencontre une fois par semaine, pendant un an. Ceux-ci sont ensuite invités à rejoindre son groupe de danseurs blancs, à San Francisco. Cette fusion antiségrégationniste donne lieu à une performance intitulée Ceremony of US, présentée en 1969 à Los Angeles. Les conflits nés au sein des deux groupes ont servi de base à cette expérience politiquement extrême, sans nulle concession. Anna Halprin relance la donne en ouvrant son groupe aux Chicanos et autres Latinos, ainsi qu'à des Asiatiques et à des Amérindiens. L'administration Reagan sucre ses subventions. Ainsi sont interrompus douze ans de recherche intensive sur le brassage ethnique.

(1) Anna Halprin à l'origine de la performance, chez Panama, 168 pages, 29 euros.

2. Légendes de Mogador

Libération — Paris

Légendes de Mogador

Ébloui par la cité marocaine, le Mexicain Alberto Ruy-Sánchez en fait la métaphore de la femme et du désir.

par Philippe LANÇON

jeudi 20 avril 2006

Alberto Ruy-Sánchez

9 fois 9 choses que l'on dit de Mogador

Traduit de l'espagnol (Mexique) par Gabriel Iaculli. Les Allusifs, 68 pp., 10 €.

Quel rapport entre le désir et la lumière ? Des remparts, peut-être. Alberto Ruy-Sánchez découvre ceux d'Essaouira, l'ancienne Mogador, en 1975. C'est l'hiver. Il a 24 ans. «A cette époque, dit-il, être étranger était ici un passeport pour entrer chez les gens. On voyait tout naturellement, l'amour entre femmes, entre hommes. On ne pourrait plus vivre ça.» On ne pourrait donc plus l'écrire, ni devenir cet écrivain qui dit : «Je n'existe plus. Mogador m'a réinventé.» Ou plutôt, qui a réinventé Mogador livre après livre pour en faire la métaphore d'une «ville comme femme, interminable et horizontale», la métaphore du désir qui le fait vivre.

Il arrive là-bas par la mer, en barque motorisée, avec celle qui deviendra son épouse, Margarita de Orellana. Le jeune couple mexicain vit à Paris, sans argent, dans une chambre de la Cité universitaire. Ils y passeront huit ans. Alberto suit d'abord le séminaire de Roland Barthes. Margarita se souvient qu'il déguste alors les textes de Borges, Gide et Lezama Lima «avec obsession, comme un gamin jouant avec sa pelle et la prêtant aux autres sans complexe». Pour vivre, il garde des enfants, vend des poulets, colle des affiches. Parfois, il travaille un peu dans l'édition. Margarita sort d'un tableau de Mantegna, mais tropicalisé, avec un oeillet dans la main droite. «Nous étions deux jeunes dragons affamés, dit-elle de ces années-là, et nous voulions dévorer, avec nos langues de feu, tout ce qui passait à notre portée. Paris a donné une dimension esthétique à nos vies et nous a transformés physiquement : il a fait de nous des personnages amphibies et fiers de l'être.» Plus tard, devenue historienne, elle sera assistante du metteur en scène Nagisa Oshima (*l'Empire des sens*) et elle écrira des livres sur la révolution mexicaine au cinéma, les figures de Zapata et de Pancho Villa. Sa famille, d'origine cubaine, importe du vin au Mexique. On mettra quelque temps à y accepter l'étudiant fauché qui lui sert d'ami.

«Une esthétique de la stupeur»

Il est né à Sonora, dans le nord du pays. Son père aurait voulu être artiste et il illustrait des livres pour enfants : ils sont toujours dans la bibliothèque de l'écrivain. Quand il n'y avait pas de livres à illustrer, le père faisait n'importe quel boulot et la famille le suivait. Ensuite, il invente une machine à fabriquer les boîtes à oeufs, mais il ne fera jamais fortune. Alberto a 12 ans quand ils arrivent dans la banlieue de Mexico, où ils vont désormais passer six mois par an. Il n'oublie pas la lumière et les voix de Sonora. Il va les retrouver, transformées, au Maroc. Plus tard, Alberto Ruy-Sánchez devient le rédacteur en chef de la revue d'Octavio Paz, *Vuelta*. Il en est assez proche pour se créer des ennemis : la figure du patriarche des lettres mexicaines est un enjeu de pouvoir. Il résume l'ambiance en deux phrases : «Au Mexique, nous sommes des baroques. Si quelqu'un écrit du mal de toi, tout le monde le lit.» Paz ? «Quand on était seul avec lui, il écoutait. En public, il aimait avoir raison. C'était un grand homme qui pensait par paragraphes.» Il demeure l'ami de la veuve.

Alberto Ruy-Sánchez et sa femme dirigent aujourd'hui la principale revue culturelle du Mexique, *Artes de Mexico*. L'un des numéros les plus beaux, en 2003, évoque la transplantation locale du surréalisme. Le surréalisme de Ruy-Sánchez est né dans les livres, mais le Maroc l'a révélé : un pays qu'il a rejoint pour échapper à l'hiver parisien et parce que

le voyage maritime en quatrième classe ne coûtait presque rien. C'est cela, le hasard objectif. Alberto Ruy-Sánchez l'a écrit autrement : «Si écrire est une manière de mettre un miroir devant soi, il s'agit d'un miroir magique.»

Avant les remparts de Mogador, il y a un désert. Le jeune couple le traverse en camion. Un jour, au-delà des pierres blanches, ils voient un bosquet d'arganiers couverts de taches noires. «Il y a des vautours», dit le jeune homme. C'est ce qu'il y aurait au Mexique. «Quel aveugle ! lui répond un passager. Ce ne sont pas des oiseaux. Ils ont quatre pattes !» Des chèvres sont dans les arbres, elles mangent les feuilles, et le chevrier les surveille de bas en haut. Le miroir magique, le voilà : des chèvres au ciel, «épiphanie du quotidien, extraordinaire dans le normal».

Maintenant, les remparts de Mogador apparaissent au loin. Le pilote coupe le moteur de la barque. Le futur écrivain demande pourquoi. «Mogador est si belle, répond l'homme, que pour sentir le brillant de ses murailles, il faut se laisser guider vers elles par la lenteur du courant.» Aujourd'hui, Alberto Ruy-Sánchez explique : «En allant à Mogador, j'avais deux préoccupations. La question type du macho mexicain sur la nature du désir féminin, rencontrer ma propre voix narrative. Dans la barque, j'ai compris que, de même que Mogador, quand une femme approche, il faut couper les moteurs. Alors, tout commence à se convertir en rêve», et plus tard en livres.

Ces livres sont construits comme des miniatures artisanales arabes, selon des rituels maniaques et chiffrés : «J'ai été élevé par les jésuites, dit-il. Les jésuites enseignent les pièges de la foi - ou plutôt, de la raison qui prétend entrer dans la foi - et ils mènent au baroque : on n'arrive à la vérité que par la forme.» Celui qui parle a 55 ans, mais il n'a pas encore l'âge d'avoir vieilli : de phrase en phrase, les mains et les jambes s'agitent, la parole s'échauffe, et le grand personnage élégant fume peu à peu d'enfance, s'évapore en enthousiasme, comme pour mieux échapper par la transe à l'humidité pourrissante de l'informe et de la mélancolie. «En ces années-là, dit-il, j'allais nager tous les jours à Paris pour soigner ma mélancolie. Quand on sait respirer, on peut ne plus arrêter de nager. Je peux nager très longtemps, dans un bassin, en suivant une lumière.»

A Paris, Alberto Ruy-Sánchez avait son itinéraire mélancolique : il débutait près de Notre-Dame, où une Mexicaine fameuse s'était suicidée par amour, et finissait près de Saint-Merri, en hommage au musicien d'Apollinaire. Il existe, selon lui, une mélancolie propre au «macho hispanique brûlant : tu me quittes, mais je m'en fous, je suis le roi et tu ne sais pas ce que tu perds». Il la connaît bien, mais ce n'est évidemment pas la mélancolie qu'il préfère.

Le sel marin s'incruste dans les murailles de Mogador jusqu'à former des milliers de cristaux. Le soleil s'y reflète, mais on ne voit luire ces bijoux qu'en arrivant par la mer. Trente ans plus tard, lorsque l'écrivain évoque cette découverte, c'est toujours avec la même fascination excitée, le même enchantement dépressif : ici est né le rêve dont il a fait son oeuvre, dans laquelle Mogador réinventée ne cesse de revenir comme métaphore du désir - avant tout féminin.

Son premier roman, les Visages de l'air, date de 1987. Il débute par le portrait d'une jeune Marocaine, Fatma, immobile à son balcon. Que fait-elle ? Elle regarde «fixement la ligne que le ciel et la mer partagent pendant le jour». Chacun se demande autour d'elle dans quelle image, quel désir elle s'est perdue. On la suit à rebours au hammam, dans les rues de la ville. Elle y marche «comme si elle savait toujours où elle allait, mais en retardant toujours l'arrivée». Ruy-Sánchez précise que, pour s'orienter dans Mogador, un plan ne sert à rien. Son sixième livre aujourd'hui traduit, 9 fois 9 choses que l'on dit de Mogador, résume les vertus de la ville fantasmée. Mogador est un labyrinthe de rues construites en spirales. Il fixe le cadre fantasmatique de ces spirales. L'auteur n'a cessé de les arpenter à travers les personnages évanescents, fondus dans l'ombre, la vapeur ou la lumière, de ses romans précédents : les Visages de l'air, les Lèvres de l'eau, Comment la mélancolie est arrivée à

Mogador (1). Le chapitre central de 9 fois 9 choses... se décompose en 81 petits paragraphes (9 fois 9 - 9 est le nombre d'or et l'algorithme des sens chez cet écrivain). Paragraphe 16 : «La spirale règne aussi, bien entendu, sur toutes les formes de l'amour. On ne cherche pas l'orgasme, cet autre sommet discrédité, et on le trouve de la sorte plusieurs fois à chaque voyage. (...) On dit que les Mogadoriens font l'amour comme s'ils couraient les rues de leur ville.» Les romans d'Alberto Ruy-Sánchez enluminent une légende qu'il a créée et qui lui permet sans doute de vivre. Il parle, à propos de ce travail, d'une «esthétique de la stupeur». Cette esthétique danse au bord de la mièvrerie ; elle n'y tombe que par nécessité : le désir a ses moments de grâce, d'infantilisme et de fadeur. L'écrivain prétend s'inspirer de la tradition mystico-érotique de Saint Jean de la Croix et d'Ibn Arabi : «Dans l'Islam traditionnel, on peut arriver à Dieu à travers le sexe. Dans le baroque, on peut arriver à Dieu à travers la forme.» Lui accède à la vie à travers le désir mis en forme.

Quand il parle de la lumière de Mogador, cela donne précipitamment, entre un vol de mains musicales : «Il arrive un moment où elle rend aveugle. Dans le crépuscule, les conteurs chantent le soleil comme un amoureux qui s'en va. A cause du niveau de la mer par rapport à celui de la ville, ce crépuscule semble anormalement long. On désire que la lumière ne s'en aille pas. Je n'ai vu cette lumière que dans le nord du Mexique, mais plus forte. Ici, elle définit le désir. Là-bas, elle définit l'espace.» On ne sait évidemment pas s'il dit vrai, ou s'il l'invente pour le croire, ou les deux ; l'enthousiasme fond tout.

Au séminaire de Barthes

Quand il écrit, cela donne à peu près la même chose - par exemple, le paragraphe 28 : «On dit qu'à Mogador les fenêtres dévorent l'air avec un appétit démesuré et qu'à l'intérieur des maisons tout ce ciel avalé se change jour et nuit en lumière ; que le plaisir même prend savamment sa source dans cette lumière créée du désir dévorant. Lumière qui se loge sous la peau avec une lenteur, une douceur et une profondeur sans pareilles. D'où l'expression "donner de l'air" pour dire "avoir une brillante idée". On dit aussi, quand une femme désire quelqu'un et que ce désir fait briller ses yeux, qu'elle a "de l'air dans le regard".»

Les jésuites ont donné à Alberto Ruy-Sánchez son idée de la forme, mais les écrivains ont aussi joué leur rôle. Certains, comme Roland Barthes, ont d'ailleurs écrit sur le père des jésuites, Ignace de Loyola. En 1975, le jeune Mexicain, étudiant à l'Université, lui écrit qu'il voudrait travailler sur la poétique de Pasolini. Une lettre de cet inconnu suffit : Barthes l'accepte. Dans le séminaire, il y a Nancy Huston, Antoine Compagnon, les frères Bogdanoff qui font une thèse sur la science-fiction, deux autres Mexicains. Barthes commence un travail sur le romantisme allemand, «mais il est tombé amoureux et le séminaire a entièrement changé, sa vie avait fait irruption dans les livres : cela donnera Fragments d'un discours amoureux. Il se souvient d'un homme généreux, qui «passait son temps à parler du désir d'écrire un roman. Il était très ordonné. Il écoutait beaucoup et posait des questions surprenantes, surprenantes parce qu'affectueuses». Il apprend au jeune Mexicain que Paris est une fiancée qui ne se donne pas, ou seulement des années plus tard. Quand il meurt, son élève renonce à présenter sa thèse sur Pasolini. On en retrouve un passage dans un livre ultérieur : la Littérature dans la peau (Con La Literatura en el Cuerpo). C'est un travail sur la mélancolie chez les écrivains. Le livre est dédié à Barthes. Le dernier chapitre, très bref, est consacré à l'accident qui l'emporta. Il se demande quel aurait pu être son dernier mot, «le mot qui modifie rétrospectivement le sens et la direction de l'oeuvre» ; mais nous ne le saurons jamais, car «un geste s'y est substitué : le transport accidentel, irréversible».

«Je pense toujours à ce jardin»

A Paris, Alberto Ruy-Sánchez suit également les cours de Jacques Rancière et de Gilles Deleuze à Vincennes. De Deleuze, outre le cours sur Spinoza, il retient «une attitude devant la vie» : «Chacun mettait ce qu'il avait sur la table et il intervenait. Il fonctionnait comme dans le jazz et la musique cubaine, par l'improvisation, pris d'une transe rationnelle, avec un côté

performance. Il s'ouvrait à tout, il se chargeait, mais à travers des rites.» Alberto Ruy-Sánchez n'a pas aimé pour rien les années 70 : le formalisme joyeux de ses maîtres infuse ses livres. L'un de ses essais, non traduit, explore «quatre écrivains rituels» : les Mexicains Juan Rulfo et Juan Garcia Ponce, le Colombien Alvaro Mutis, le Cubain Severo Sarduy. Mais le rite, pour lui, c'est avant tout de raconter.

Dans les années 50, à Sonora, on racontait beaucoup d'histoires dans la famille Ruy-Sánchez. Ce goût du conte populaire et improvisé, il le retrouve en 1975 sur le bateau qui le mène au Maroc. En quatrième classe, il est avec les ouvriers marocains. Ils se regroupent autour des halaiquis, les conteurs. Les voix, les gestes, la lumière du sud : tout le rapproche du Mexique et de son enfance. Devenu écrivain, il essaie de retrouver cet enchantement. 9 fois 9 choses que l'on dit de Mogador semble réitéré par un halaiqui : «On dit que, on dit que.» Dans l'édition espagnole, des caractères arabes introduisent les 81 paragraphes centraux. L'écrivain ne parle pas arabe, mais ses livres ont été traduits dans cette langue - par une femme. Et ses lecteurs sont avant tout les femmes.

Alberto Ruy-Sánchez n'est retourné à Mogador qu'en 1988. Entre-temps, il avait publié et commençait à vivre des conférences données aux Etats-Unis. Il y va désormais régulièrement ; il a la chance d'être invité et accueilli «par des femmes, des femmes cultivées, qui ont donné un passeport à mes livres». Il ne se sent pas européen et ne s'identifie pas «aux étrangers qui viennent au Maroc». Les images qui le font vivre demeurent liées à son premier voyage, à ses images initiatiques. Un jour, sur une plage, un peloton de femmes voilées jaillit d'une limousine sous la surveillance d'un garde à mitraillette. «Pauvres femmes !» dit Margarita. Mais elles se dénudent entièrement, en souriant, et le couple peut observer leurs tatouages et leurs pubis épilés. Voilà encore une scène qui n'appartient plus qu'aux livres.

Le désir lui-même a tendance à disparaître : comment le réinventer ? Dans les Jardins secrets de Mogador, pas encore traduit, Alberto Ruy-Sánchez explore celui de la femme enceinte et les problèmes qu'il pose. Pour refaire l'amour avec lui, l'héroïne exige de son amant qu'elle lui conte chaque nuit un nouveau jardin de Mogador ; bref, qu'il fasse preuve d'imagination. Très vite, il doit trouver d'autres jardins à décrire, partout dans le monde, car ceux du lieu où ils vivent ne suffisent pas. L'écrivain lit des livres sur les jardins, profite de chaque voyage pour en visiter. L'un des jardins évoque, à travers un poème, la mort de son père : la ville mexicaine d'Oaxaca l'a reproduit dans un nouveau cimetière. Au Kansas, il va voir les jardins du sculpteur Henry Moore. Ils n'ont guère d'intérêt, mais, dans le musée, il découvre mille boîtes de grillons ayant appartenu à des empereurs de Chine : ainsi naît le «jardin des voix», jardin d'aveugle. «Je pense toujours à ce jardin, conclut l'amant, quand tu me touches les yeux fermés et quand ta respiration se trouble dans la mienne.» Pour l'empêcher de finir, Alberto Ruy-Sánchez crée la légende intime de son propre désir. Son nom est Mogador et ses remparts reflètent la lumière un peu plus longtemps qu'ailleurs.

photos Fernando etulain

(1) Tous aux éditions du Rocher.

3. Cartographie du rêve

Le Monde — Paris

Cartographie du rêve

C'est avec 73 universitaires que les coordinateurs de cette exploration d'une notion vouée à l'idéal et au possible remontent le temps et analysent les idées de ces théoriciens de la marge qui, de Thomas More à Guy Debord en passant par Walter Benjamin, semblent plus que jamais objets de méfiance, depuis que tant de rêves ont été dévoyés en totalitarismes ou terrorismes religieux. Qu'est-ce que l'utopie ? Les auteurs se refusent à donner une définition à ce dont ils ont voulu respecter la multiplicité d'interprétations, et qui est le domaine du non-lieu, dispersé dans une multitude de sites, "souvent à l'écart de l'ordre dominant", et généralement "en dissonance avec les idées majoritairement partagées".

"FILLE DE SON TEMPS"

Ils n'hésitent pas à consacrer plusieurs articles à la même entrée afin de préserver le pluralisme des approches, ainsi du féminisme, dont on nous invite à saisir les nuances selon qu'il est américain, anglais ou français.

Gilles Deleuze et son retour aux étymologies, sa micropolitique et sa perception du concept, Jacques Derrida et sa théorie de la déconstruction, Michel Foucault et sa certitude qu'il n'y a pas d'utopie qui ne soit "fille de son temps", pas de libérations sans remise en cause des rapports de pouvoir, pas de devenir ou de "dehors" qui ne passe par une nouvelle pratique de la liberté, sont de ces penseurs qui apparaissent dans cette troisième édition, rejoignant le communisme de Babeuf, la fusion des peuples rêvée par Las Casas, le messianisme de Lazaretti, la relation avec autrui prônée par Emmanuel Levinas, le "catéchisme national" préconisé par Saint-Simon, Campanella et sa Cité du soleil, Fourier et son phalanstère, Ernst Bloch et son "principe espérance". L'ouvrage rappelle logiquement qu'il n'y a pas d'exploration de l'utopie sans étude de ses grands penseurs.

Mais l'équipe mise en place par Michèle Riot-Sarcey ouvre son champ d'études au-delà de ces philosophes du pays de nulle part et du nulle part ailleurs. Elle se penche par exemple sur les sciences et techniques, mai 68, la contre-culture, internet et les arts, de l'architecture à l'opéra (avec cette fois une entrée "danse"). Elle intègre les romanciers, les contre-utopies d'Aldous Huxley et de George Orwell. S'intéressent à ce que l'utopie souhaite au corps (jouer de l'orgue avec les doigts de pieds, posséder un "archibras", sorte de queue longue de 144 vertèbres, selon Fourier).

On a l'exemple des excitantes perspectives ouvertes par ces approches dans l'entrée "cinéma", que Jean-Louis Comolli analyse comme une "machine à réduire l'altérité sans la congédier" (voir King Kong), un instrument de renaissance (projection de corps de fantômes), irruption du hors-champ, culte de la part d'ombre, besoin d'intégrer le leurre dans un réalisme artificiel. Pierre Vilar démontre, dans l'entrée "surréalisme", comment ce mouvement a voulu surmonter "l'idée déprimante du divorce irréparable de l'action et du rêve", et bouleversé la vie quotidienne, les contrôles du désir. Tout aussi pertinentes sont les approches du "voyage" comme naturalisation des explorations imaginaires d'un Cyrano de Bergerac, ou d'un Swift, du "sommambulisme" comme état accoucheur de projets de sociétés plus égalitaires et plus fraternelles. On apprend à ce propos que les discours de médiums sont largement créés par des femmes, et par conséquent attentifs aux problèmes du corps, de la famille, de l'éducation, de l'égalité entre les sexes. Une démarche que le souci d'équilibre entre les auteurs étudiés et entre les universitaires sollicités ne respecte pas. Preuve peut-être que la "parité" (qui n'est pas répertoriée) est une utopie elle aussi.

DICTIONNAIRE DES UTOPIES SOUS LA DIRECTION DE MICHÈLE RIOT-SARCEY, THOMAS BOUCHET ET ANTOINE PICON. LAROUSSE, 296 P., 20 €.

Jean-Luc Douin

Article paru dans l'édition du 21.04.06

4. Google fête Joan Miro !

Net-Actuality — France

5. Un spectacle Desnos à Marseille: Cabaret Surréaliste Desnos

Webcity

En passant de l'humour de l'aphorisme insolite et de la contrepèterie par les trouvailles de l'homonymie et des inversions syntaxiques, le langage de Robert Desnos provoque un jeu de réactions des mots les uns sur les autres comme les collages pratiqués avec les images par les dadaïstes, puis les surréalistes.

Cette écriture ludique guide dans le graphisme du spectacle et le parti pris de mise en scène. La démarche n'est jamais banale, le surréalisme est toujours présent.

Auteurs : Robert Desnos.

Compositeurs : Joseph Racaille.

Comédiens : Cie Nini Cabarets.

Musiciens : Nini Dogskin (tuba), Marianne Fontaine (accordéon).

J'ai reçu le très beau catalogue de l'exposition Cartografia surrealista, Territorio Eugenio Granell, qui se tient du 1er avril au 2 juin 2006 à la Fondation Cupertino de Miranda (Portugal). Merci à son curateur, Perfecto Cuadrado. Dommage que le site ne nous donne que 2 illustrations, à l'adresse suivante: http://cultura.sapo.pt/detalhe_noticia.aspx?id=2274
Enfin, n'oubliez pas de consulter notre site (adresse ci-dessous), sur lequel vous trouverez chaque jour du nouveau!

Bien cordialement,

L'administrateur:

Henri Béhar

LUN. 24/04/2006 18:09

Association

MODIFICATION DE CALENDRIER

La 2e rencontre surréaliste, consacrée à Joyce Mansour, qui était prévue le 6 mai est reportée à la rentrée. La date définitive sera précisée ultérieurement.

Myriam Felisaz-Debodard

MAR. 25/04/2006 09:58

Couverture Dachy, Archives Dada

Pour information, merci.

MAR. 25/04/2006 09:41

appel a contributions

bonjour,

vous trouverez ci-joint l'appel à contributions de la revue Marges (Université Paris8).

Pouvez-vous le diffuser autour de vous?

merci

cordialement

Maxence Alcalde (pour Marges)

Revue du département de recherche en arts plastiques EA 4010 et de l'association AMP 8, Université de Paris 8

Marges n° 7 – Appel à contribution : « Vie(s) d'artiste(s) »

Nous souhaitons solliciter les travaux des doctorants et chercheurs qui s'intéressent aux trajectoires ou récits de vie d'artistes. Ce qui est visé ici est le thème de la biographie artistique, ainsi que les différentes approches susceptibles de relier l'histoire de l'artiste, son parcours artistique et intellectuel, sa formation ou son insertion dans la communauté artistique, à la production plastique elle-même. Nous souhaiterions réunir dans ce numéro des approches de différents champs disciplinaires, par exemple des sciences sociales, économiques et politiques, de façon à étudier la contribution des déterminants externes au monde de l'art à la trajectoire de l'artiste. De même, le point de vue de la psychanalyse ou de la psychologie pourrait donner une explication plus subjectiviste sinon anthropologique du cheminement de celui-ci. Une approche plus interne aux formes artistiques permettrait également de comprendre de quelle façon une histoire de l'art et des styles peut aussi, à sa façon, orienter les parcours des créateurs. Ces différentes analyses, et d'autres encore, seront

les bienvenues pour tenter de revisiter cette notion de biographie trop souvent abandonnée à la critique ou aux critiques d'art qui, en raison de leur proximité avec l'artiste étudié, échappent rarement à « l'illusion biographique ». C'est bien cette distance réflexive que nous voudrions mettre en avant dans ce numéro vis-à-vis de l'artiste entendu aussi bien comme acteur singulier que comme idéal-type d'un collectif.

Merci de veiller à ne pas dépasser 40 000 signes (notes comprises). Les manuscrits accompagnés d'une disquette sont à envoyer avant le 15 septembre 2006 à : Marges, c/o secrétariat Arts Plastiques, Université Paris 8, 2 rue de la Liberté, 93526 Saint-Denis cedex ; ou/et en version électronique : jerome.glicenstein@club-internet.fr.

Marges 04 est disponible dans les librairies spécialisées (Palais de Tokyo, Musée d'Art Moderne, Librairie Agnès B, etc.) ou par correspondance contre un chèque de 5 euros (port compris) à l'ordre de AMP 8 à envoyer à la même adresse ci-dessus.

mar. 25/04/2006 10:43

Chers Mélusins, Chères Mélusines,

quelques actualités matinales:

1. une annonce parue sur le site Fabula: L'hallucination artistique : un ailleurs du réalisme

2. un lien à rajouter à vos favoris. Voulez-vous l'évaluer et dire ce que vous en pensez?

<http://www.madsci.org/~lynn/juju/surr/>

3. le début d'un article partisan:

L'esprit des lieux

La Revue des Ressources

L'esprit des lieux Le lundi 24 avril 2006, par Xavier Zimbardo

Il faut tordre le cou à une certaine dérive de l'art contemporain qui le conduit dans une impasse.

Quand le mouvement dada a levé l'étendard de la rébellion, quand Marcel Duchamp a exposé son « Urinoir », c'était en réaction à la gigantesque boucherie de la Grande Guerre. « La guerre mondiale dada et pas de fin. La révolution dada et pas de commencement. » Il s'agissait de s'attaquer à tout ce qui représentait le Capital fauteur de guerre et de malheur, d'abattre tout ce qui pouvait être considéré comme bourgeois. Le « beau » et le « décoratif » sont devenus suspects. L'art devait essentiellement faire réfléchir, il ne pouvait exister qu'en s'affirmant résolument critique. Nul souci alors de faire de l'argent, de briller : les meilleurs artistes étaient révoltés par ce qu'ils étaient en train de vivre, et cherchaient à ouvrir des issues, à abattre des murs, à bâtir des ponts pour un monde qui semblait au bord du vide. Le sentiment de l'horreur était au comble du tragique.

Tout ce qu'il y avait de révolutionnaire dans ce désir de bousculer par des provocations spectaculaires les idées dominantes s'est depuis érodé, ou plutôt a été galvaudé et récupéré. Sous prétexte de réflexion, l'œuvre est mise au rencard et le critique s'expose en lieu et place des artistes et de leurs œuvres. Il s'agit moins de faire descendre l'art dans la rue que de trouver le sésame pour pénétrer dans les salons friqués. Il s'agit moins de brûler ses vaisseaux que de s'ouvrir les portes des galeries et des musées en épatant le bourgeois, d'obtenir un passeport lucratif au pays du marché doll'art. En matière d'émotion visuelle, toutes ces galipettes se réduisent à peu près à ... néant. [...]

4. Le niveau monte:

Un tableau du surréaliste tchèque Jindrich Styrsky vendu pour un ...

Radio Prague

Deux records ont été battus, ce dimanche, lors de la vente publique d'œuvres d'art présentée par la Galerie Art Praha à l'hôtel Hilton de Prague. La toile du classique du surréalisme tchèque Jindrich Styrsky "Le Cirque Simonette" a été vendue pour 8,6 millions de couronnes, quelque 280 000 euros, et la somme totale pour les œuvres vendues a atteint 25 796 900

couronnes, près de 860 000 euros. C'est un autre record jamais atteint en République tchèque, lors d'une vente publique.

Le Cirque Simonette

Avec les frais des enchères le nouveau propriétaire du tableau, un homme d'affaires tchèque anonyme, a payé finalement pour le tableau 9,46 millions de couronnes. Ce résultat braque les feux de l'actualité sur Jindrich Styrsky, peintre, photographe, poète et théoricien du surréalisme qui a vécu entre 1899 et 1942. Sa vie et son oeuvre ont été profondément marquées par l'amitié intime qui le liait avec le peintre Toyen, une autre grande figure du surréalisme tchèque. C'est avec elle que Styrsky a vécu en France de 1925 à 1928.

Son tableau "Le Cirque Simonette" est inspiré par l'art des clowns et de saltimbanques si cher aux surréalistes. Vladimir Neubert de la Galerie Art Praha voit cependant dans le tableau encore les influences de l'art cubiste:

Jindrich Styrsky

"Styrsky a peint ce tableau à l'âge de 24 ans encore sous l'influence du cubisme qui était à son déclin. C'était, cependant, un cubisme qu'on pourrait caractériser de lyrique. Il a peint une ballerine et un clown et pour souligner certaines parties du tableau, Styrsky n'a pas utilisé des additions à la peinture comme le font certains artistes, mais il a collé sur la peinture des grains de sables. Styrsky est un auteur hors du commun qu'on ne trouve qu'exceptionnellement sur le marché de l'art tchèque. Il se classe parmi les plus grands peintres surréalistes et ses oeuvres sont rares. En plus, le tableau Le Cirque Simonette est non seulement rare, mais c'est une toile qui donne une impression, comment dire, très aimable, très agréable. C'est un tableaux joyeux qui a marié d'une façon idéale le cubisme et le lyrisme."

Le sort des oeuvres d'art ressemblent parfois aux sort des humains, comme eux les oeuvres d'art souffrent des vicissitudes de l'histoire. Vladimir Neubert :

"Le sort de ce tableau a été très mouvementé. Il faisait partie de la collection du grand collectionneur tchèque, Jaroslav Borovicka, qui a été arrêté à cause de sa collection en 1959. La collection a été confisquée et le tableau est passé dans les fonds de la Galerie nationale. Il était à la Galerie nationale jusqu'en 1992, lorsqu'il a été restitué à son ancien propriétaire."

Selon Vladimir Neubert, les artistes surréalistes tchèques sont de plus en plus prisés en Tchéquie, mais aussi dans le contexte international. L'art de Toyen, de Sima, de Styrsky et d'autres peintres représente donc désormais, non seulement une valeur artistique, mais aussi un bon placement.

5. Retour sur l'exposition Magritte déjà signalée:

Magritte, la pensée subversive

metroFrance.com -

Magritte, la pensée subversive

Une exposition consacrée à René Magritte pourrait-elle être ratée ? A la vue de "Magritte tout en papier", présenté actuellement au musée Maillol, ça semble difficile. (18/04/2006)

Quelle poésie, quelle intelligence dans l'oeuvre de cet artiste qui a toujours su jouer du double sens des images et des mots, à travers, notamment, les indications que peuvent apporter la légende d'un tableau.

La visualisation des idées

Le maître du surréalisme cherchait par tous les moyens à offrir une visualisation de la pensée : des oeuvres lourdes de sens dans lesquelles la littérature est profondément liée à la peinture, où le sujet n'a de valeur que grâce à sa signification. "Pour moi la conception d'un tableau, c'est une idée d'une chose ou de plusieurs choses qui peuvent devenir visibles par ma peinture", expliquait l'artiste.

Ayant tout d'abord exercé son art pour la publicité, en tant qu'affichiste, Magritte s'est très vite orienté vers la peinture, en gardant un profond attachement au travail sur papier. C'était pour lui comme un terrain d'étude pour la gouache, des esquisses ou des dessins

préparatoires, tout en restant, selon les thèmes abordés par le peintre, des œuvres à part entière.

C'est cette mine d'expériences picturales qui est aujourd'hui présentée au musée Maillol, à l'image d'un véritable laboratoire pour la pensée subversive de son auteur. L'exposition permet par ailleurs de valoriser certains traits du travail de Magritte encore peu connus, comme sa notion de la création à des fins commerciales. Réminiscences de ses débuts dans la publicité, l'artiste a su user de la copie et de la variation pour nombre de ses sujets.

C'est le cas, par exemple, pour *Le Viol*, œuvres sur papier représentant une femme au visage remplacé par son propre corps, réalisés en 1942 à la gouache, en 1946 à l'encre de Chine et en 1951 au crayon. "Les variantes que je pourrai faire de tableaux anciens, devront être non pas de simples copies, mais des créations qui corrigent ce que les tableaux anciens avaient d'imprécis et d'insuffisant." On reconnaît, dans cette phrase de Magritte, l'importance de son œuvre sur papier, mais aussi le perfectionnisme qui le caractérisait.

Si le support est différent, "Magritte tout en papier" ne fait qu'accentuer la merveilleuse force du travail de l'artiste, riche de symboles tout en étant accessible et parfaitement maîtrisée. Des œuvres parmi les plus populaires de l'art du XXe siècle, probablement grâce à cette alliance parfaite entre l'image et son sujet, entre l'artiste et ses idées.

Anne-Sophie Caucheteux

Bien cordialement,

L'administrateur:

Henri Béhar

JEU. 27/04/2006 00:22

avis de recherche: Nora Mitrani

Chers Mélusins, Chères Mélusines,

Dominique Rabourdin m'écrit: "je voudrais rééditer les écrits de Nora Mitrani que j'ai publiés en 1988 chez Losfeld sous le titre *Rose au cœur violet*.

Je recherche des textes inédits, manuscrits, correspondances, photographies, éléments biographiques." Si vous possédez de tels documents, voulez-vous les lui communiquer

Bien cordialement,

L'administrateur:

Henri Béhar

6/2006

Chers Mélusins, Chères Mélusines,

vous voudrez bien trouver ci-joint un appel à contribution pour le séminaire du Centre l'an prochain. Soyez inspirés!

Bien cordialement,

L'administrateur:

Henri Béhar

Centre de recherches sur le surréalisme de Paris 3 GDR 2223 CNRS. (Directeur : Henri BEHAR)

APPEL A COMMUNICATIONS pour le séminaire 2006-2007

Thème : « Ralentir travaux » (la fabrique surréaliste)

Le prochain thème proposé est celui des surréalistes au travail ou « La fabrique surréaliste ». Ce thème centré sur le faire surréaliste et sur la pratique de l'échange permet d'explorer des pistes diverses, de croiser les approches poétiques et sociologiques et de réunir les Lettres et les Arts autour de trois grands axes : l'écriture et ses supports, les rapports entre les arts, l'écriture et ses avant-textes.

1. L'écriture et ses supports. Le travail collectif. Les surréalistes ont souvent travaillé ensemble : Dali et Bunuel, Breton et Soupault, Breton et Éluard, pour ne donner que ces seuls exemples. Le travail ludique implique plusieurs joueurs : cadavres exquis, jeu de tarots. Dans les pratiques collectives on inclut aussi des initiatives telles que création de revues, travail éditorial, séances collectives, tracts et manifestes dont les archives sont conservées et peuvent être étudiées.

2. Rapports entre les arts. Parmi les pratiques collectives, on privilégiera celles qui relèvent du rapport entre les arts : collaboration entre un écrivain et un artiste plasticien pour une œuvre commune (films, expositions thématiques, livres réalisés à deux ou à plusieurs, illustrations et mêmes illustrations tardives des œuvres par un peintre surréaliste)

3. L'écriture et ses avant-textes. La genèse des œuvres. En ce qui concerne l'œuvre de chaque artiste, on pourra explorer le « métier d'écrire » ou le « métier de peindre ». L'écriture automatique de ce point de vue semble au carrefour des questions : est-elle irréductible à cette notion de métier et à celle de travail ? Relève-t-elle d'autres mécanismes, en ce cas lesquels (n'oublions pas qu'on parle de « travail » du rêve ou du « travail » de l'inconscient) ? Comment se « fabrique » une œuvre surréaliste ? Cette dernière question sollicite une approche génétique : l'étude des manuscrits nous renseigne-t-elle sur le « work-in-progress » surréaliste et sur la nature réelle de l'écriture automatique ? Au-delà du travail déjà entrepris par Michael Riffaterre sur la métaphore surréaliste, nous sollicitons très vivement des interventions qui utiliseraient les méthodes de la critique génétique et les ressources de la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, partenaire privilégié de Paris 3.

Vos suggestions et propositions de communications seront les bienvenues. Si vous êtes intéressé par ce thème, veuillez adresser votre proposition pour la fin septembre 2006, par mail ou par courrier postal, à Maryse Vassevière ou à Françoise Py (Université Paris 8)

Maryse VASSEVIÈRE _ ou Françoise PY
Université Paris 3- Sorbonne Nouvelle
Institut de littérature française (salle 429B)
13 rue de Santeuil F- 75231-PARIS Cedex 05

5 rue Fleury Pankouke
92190 MEUDON
tel : 01 45 07 88 96

VEN. 28/04/2006 09:25

Chers Mélusins, Chères Mélusines,

Ne cherchez pas en ce moment à explorer les archives de l'INA, elles sont inaccessibles en raison de leur succès inattendu:

Radio-télé : les archives de l'INA en ligne

RFI — France

Mais en matière de mémoire, vous pouvez vous rabattre sur le Journal de Maurice Nadeau:

Il publie « Journal en public »

Les saintes colères de Maurice Nadeau

A l'occasion du 40e anniversaire de « la Quinzaine littéraire », journal qu'il a fondé et qu'il dirige toujours, le légendaire éditeur, essayiste et critique nous a raconté ses passions et ses coups de gueule

Il prévient : «On ne parle pas de mon âge, hein!» Nous n'étions pas venus pour cela. Mais pour l'entendre parler de « la Quinzaine littéraire », publication qu'il dirige depuis quarante ans. Des chroniques qu'il y signe sous le titre « Journal en public » et dont les meilleures ont été rassemblées dans un livre qui vient de paraître (1). Pour l'entendre parler aussi de son insatiable passion pour la littérature, pour les idées, pour son époque. Critique, essayiste, éditeur, Maurice Nadeau est un formidable passeur. Les faiseurs de bouquins ne l'ont jamais intéressé. La littérature qu'il défend, c'est celle qui révèle un style, un regard, une conviction. Nadeau n'aime pas les tricheurs. On ne s'étonnera donc pas de l'entendre défendre avec la

même pertinence, mêlant l'anecdote au trait incisif, des auteurs aussi différents que La Bruyère, Flaubert, Beckett ou Vila-Matas. Au-delà des époques, au-delà des modes, Nadeau nous livre ses bonheurs. Si grands, si forts qu'ils deviennent aussitôt les nôtres.

Houellebecq

« J'ai longtemps hésité à publier son premier roman, «Extension du domaine de la lutte». Je le voyais tellement malheureux, ce type, tellement embêté par son bouquin que je me disais, bon, c'est pas possible, il faut faire quelque chose. Il faut dire que c'était pas un livre qu'il avait fait comme ça, c'était une suite de textes dont il avait réussi à faire une fiction. On voyait bien qu'il était emprunté, mal à l'aise. Quand je parlais avec lui de ce qu'il envisageait de faire par la suite, il avait de grandes ambitions. Il citait Dostoïevski et «la Montagne magique» de Thomas Mann. Il est ensuite tombé, avec «Plateforme» et après les «Particules», dans ces histoires de tourisme sexuel en Thaïlande, j'ai trouvé cela facile et grossier. Comment aurais-je réagi s'il me l'avait donné à lire ? Je lui aurais conseillé d'étoffer son histoire. Houellebecq, c'est quelqu'un qui a beaucoup de mal à écrire. J'ai imaginé le bain qu'il a dû vivre pour «la Possibilité d'une île». Il avait son éditeur aux fesses, il devait rendre son manuscrit en juin pour qu'il paraisse à la fin de l'été. Il a fallu qu'il termine sur les chapeaux de roue. Au fond, j'ai eu un peu pitié de lui. Au début, il avait quelque chose d'authentique en lui, d'emmerdé mais d'authentique. Maintenant, il fait du commerce. Est-ce qu'il me fait signe de temps en temps ? Non jamais. Je lui fais parvenir les droits de ses traductions pour son bouquin, il doit y en avoir plus d'une vingtaine. Là-dessus, je prends ma part, ça permet de publier d'autres auteurs, qui ne se vendent pas. »

Trotskisme

« J'ai été trotskiste pendant quinze ans, c'était ma vie, je collais des affiches, j'allais dans les usines. A partir du moment où je ne le fais plus, je ne me sens plus le droit de dire que je le suis, ce n'est pas sérieux. J'ai vécu cette époque héroïque où nous étions une vingtaine à nous réunir au Café de la Mairie, place Saint-Sulpice : c'était la presque totalité de l'effectif de la région parisienne ! Cela ne nous empêchait pas d'être très actifs. Il suffisait parfois d'un seul ouvrier pour lancer une grève. Mon secteur, c'était le 13^e arrondissement de Paris. Chez Gnome et Rhône Aviation, j'avais réussi à convaincre un ouvrier de nous rejoindre. Grâce aux informations qu'il nous donnait, nous pouvions faire une feuille d'usine que nous allions distribuer à la sortie de l'équipe de nuit. Nous sommes restés en contact, nous nous écrivions. Il avait mal tourné, si on peut dire, il militait au Parti socialiste dans une section où il regrettait qu'il ne se passe rien. Il s'appelait Daniel Godelle et il est mort au printemps 2004, à l'âge de 91 ans. Souvent, il me disait regretter le temps où on croyait encore à la révolution. Mais la lutte des classes, c'est fini ! Le capitalisme a gagné sur toute la ligne, en provoquant les dégâts immenses qu'on sait. »

Cynisme

« Avec ma génération, j'ai rêvé d'un monde nouveau, d'un monde fraternel. Aujourd'hui, nous vivons sous le règne de la marchandise et du fric. L'autre jour, dans une émission de télé, on annonçait le classement des grandes fortunes françaises, en disant que Machin était passé devant Truc. Et dans la foulée on enchaîne tranquillement en annonçant qu'il y a chez nous près de 3 millions de RMistes. Quel cynisme ! On n'aurait pas osé faire ça il y a cinquante ans ! Aujourd'hui, on étale ! Lorsque j'ouvre « Livres Hebdo » et que je vois que les ventes en librairie progressent en 2005 grâce à Astérix et Harry Potter, ça me révolte. »

Erotisme

« J'ai toujours vu dans l'érotisme une certaine forme de beauté. J'ai publié des livres de Sade. La lecture de «l'Age d'homme», par Michel Leiris, publié en 1939, a été également un choc pour moi, parce qu'il est l'un des premiers livres dans lequel un écrivain ose aborder la question de l'intimité sexuelle et du rapport au corps. Alors quand j'ai lu « la Vie sexuelle de Catherine M. », j'ai plutôt été refroidi. Catherine Millet a beau diriger une revue intéressante,

« Art Press », son bouquin m'a ennuyé. Contrairement à ce qu'on nous a laissé entendre, ces confessions intimes ne sont ni pornos ni érotiques. C'est un livre symptomatique de notre époque : il faut aller plus vite, plus loin, la performance est devenue une fin en soi. Réduire le sexe à une affaire de machinerie, je trouve ça plutôt triste. »

Bataille ou Breton

« Breton, c'était un grand monsieur, je l'estimais, mais je ne l'ai jamais pris pour un grand poète. Avec le temps, son étoile a un peu pâli. Alors que celle de Bataille n'a cessé de grandir. Tout ça est évidemment un peu subjectif, que l'un soit plus grand que l'autre, au fond je n'en sais rien. Cependant, je pense que l'influence de Bataille a été plus importante tout en étant plus souterraine. Contrairement au surréalisme, qui est resté dans un certain sillage, Bataille, lui, a rompu avec les courants de pensée de son époque. Quand j'ai lu son roman «le Bleu du ciel», j'avoue avoir été ébloui. La dernière fois que je l'ai revu, c'était chez Marguerite Duras, en 1961. Il somnolait dans un fauteuil. Il est mort l'année suivante. »

(1) « Journal en public », par Maurice Nadeau, « la Quinzaine littéraire »-Maurice Nadeau, 318 p., 20 euros.

Né en 1911 à Paris, Maurice Nadeau fait ses débuts d'éditeur en 1948, fonde « les Lettres nouvelles » en 1954 puis « la Quinzaine littéraire » en 1966. Editeur notamment de Perec, Coetzee, Houellebecq, il est également l'auteur d'une dizaine d'ouvrages.

Par Bernard Génès

Nouvel Observateur — 27/04/2006

Ou bien sur le catalogue de l'exposition Bellmer:

http://www.paris-art.com/livre_detail-3243-collectif.html :

Collectif Hans Bellmer. Anatomie du désir

Une présentation du processus même de l'œuvre du créateur de La Poupée est proposée. Un va-et-vient serré entre fabrique d'objet, reportage photographique et, travail central, le dessin. Le questionnement inédit des principes d'identité et de transgression n'est pas sans faire écho aux préoccupations contemporaines.

Réagir (Forum)

Envoyer à un(e) ami(e)

Imprimer

Sommaire

AUTEURS : AGNÈS DE LA BEAUMELLE, PAUL ARDENNE, PIERRE DOURTHE, ALAIN SAYAG —

ÉDITEURS : ÉDITIONS GALLIMARD/CENTRE POMPIDOU, PARIS — ANNÉE : 2006 — FORMAT : 20 X

24 CM — Illustrations : noir et blanc et couleur — Pages : 264 — Langues : français — ISBN : 2-07-011841-X — Prix : 39,90 €

Présentation

Créateur, en 1934-1935, de La Poupée, cette créature «artificielle aux multiples possibilités anatomiques, capable de rephysiologiser les vertiges de la passion jusqu'à inventer des désirs», Hans Bellmer a poussé toujours plus loin son investigation d'une «anatomie de l'inconscient physique». Entreprise ambitieuse, impérieuse: depuis la «prise de vue» par l'appareil photographique — «mise en scène» objective de combinaisons les plus improbables —, jusqu'à l'expression graphique obsessionnelle, qui va du dessin miniaturiste le plus confidentiel à l'épure agrandie quasi abstraite, sa démarche peut être comprise comme la quête vertigineuse, sans fin, d'une forme, d'une image, d'une «existence infiniment vivante et mobile», par où donner corps au désir, et, ce faisant, d'en déceler et d'en activer les fantasmes inconscients.

D'une précision d'anatomiste et d'un raffinement d'érotomane, ses dessins, à l'audace transgressive, prennent la forme d'une graphie digne des maîtres de la Renaissance et du maniérisme allemand, sont ainsi autant de pages d'un «monstrueux dictionnaire» des pulsions secrètes, des «transferts des sens», des ambivalences du corps érotique. En grand ordonnateur

de jouissances, Bellmer montre les harmonies et la cruelle beauté des rouages de la mécanique du désir.

Au-delà de son appartenance bien connue à la poétique et à l'imaginaire du surréalisme, auquel l'artiste (qui quitte définitivement Berlin pour Paris en 1938) a donné peut-être ses feuilles d'imagination amoureuse les plus outrées, il s'agit d'analyser aujourd'hui la singularité de cette œuvre violente, éminemment subversive dans le contexte des années 1920-1930. Incandescente et froide, comme celles de Sade et de Bataille, elle semble en réalité échapper à son temps. Son questionnement des principes d'identité et de transgression la rend particulièrement proche de notre sensibilité contemporaine.

(Texte publié avec l'aimable autorisation des éditions Gallimard/Centre Pompidou — Tous droits réservés)

Sommaire

- Avant-propos
- Bruno Racine
- Préface
- Alfred Pacquement
- Bellmer, pourquoi la photographie ?
- Alain Sayag
- Hans Bellmer : les jeux de la Poupée, les enjeux du dessin
- Agnès de la Beaumelle
- Transformation et maîtrise du corps
- Pierre Dourthe
- Bellmer, oui ou non ?
- Paul Ardenne
- Œuvres exposées
- Chronologie
- Agnès de la Beaumelle et Laure de Buzon-Vallet
- Liste des œuvres

Bien cordialement,

L'administrateur:

Henri Béhar

DIM. 30/04/2006 21:37

voici l'Allée André Breton juste devant l'Allée Louis Aragon (elles sont parallèles!)

il n'existe rien de ce genre pour Antonin Artaud

LISTE MÉLUSINE, MAI 2006

MAR. 02/05/2006 11:47

Le Fumier de Saint-Pol-Roux

Saint-Pol-Roux enfin mis en scène !

La compagnie Théâtre à Toi pour Toujours a relevé le défi et propose, dans une mise en scène de Claude MERLIN, sur les planches de LA GUILLOTINE (la bien-nommée) à Montreuil, une pièce révolutionnaire du Magnifique : LE FUMIER publié initialement dans plusieurs livraisons de La Revue Blanche (1894). Cf. Fichier joint.

Mikaël Lugan

LE FUMIER, fresque

Présentation

Cette pièce du poète Saint-Pol-Roux, dit le Magnifique, est la dernière du recueil de « monodrames » intitulé LE TRAGIQUE DANS L'HOMME , publié en 1913. Pas plus que le reste du théâtre de son auteur, elle ne fut à ce jour représentée.

Saint-Pol-Roux, « premier baroque moderne » (Alain Jouffroy), occupe une place à part dans notre littérature. Depuis l'hommage vibrant que lui rendirent André Breton et les Surréalistes en 1925, on le redécouvre périodiquement.

Génie solitaire, son oeuvre est un « palais idéal » édifié au cours des années, resplendissant de tous les flamboiements de la langue, abritant de ces célébrations renouvelées dont le lyrisme authentique a vocation à maintenir vivante la tradition. C'est un « inspiré ».

Ce souffle « décoiffant » de l'inspiration, présent dans Le Fumier, y prend en outre des allures prophétiques. Qu'on en juge par l'étonnante actualité de son sujet : l'épuisement de la terre par une surexploitation au profit des puissants, qui réduit les plus pauvres à la misère et les pousse à la révolte violente (jusqu'à la destruction de la Tour que les nantis ont édifiés (sic) !). Intention de mise en scène ; arguments

A la lecture, cette pièce peut être jugée irréprésentable. Elle le fut, à coup sûr, à son époque. Mais c'est qu'elle met en oeuvre une scénurgie (plutôt qu'une dramaturgie) dont le caractère novateur nous incite aujourd'hui à nous attaquer à elle. Il nous faut prendre à la lettre le terme « monodrame », forgé par Saint-Pol-Roux pour définir une forme, liée pour lui au processus même de la création théâtrale. Il n'y a pas de « personnages » au sens classique (illusionniste), mais une matière verbale en action, qui par une sorte de force centrifuge projette et matérialise des figures : les « rôles ». Le seul protagoniste est le verbe magique du poète.

Citons le :

Les personnages du théâtre nouveau ?

Plus de pantins inanes, d'allure superficielle !

Des synthèses pensantes, de geste essentiel.

(...) Ces personnages synthétiques équivaldront à des « sommes d'énergie » (...) ils seront des expansions grandioses, des types premiers, des étalons, des puissances. Chacune de leur parole émouvra le monde entier, chacun de leurs actes ébranlera les lyres curieuses du public. Toute sa vie, à travers ses nombreux manifestes, Saint-Pol-Roux n'a cessé de penser au théâtre, de le réinventer. Il était pour lui l'incarnation achevée du geste poétique.

Nous avons donc réuni un groupe de sept acteurs qui composent une manière d' « orchestre » déployant dans l'espace de la scène toutes les dimensions de la représentation, dans un face à face constant avec le public. Autour du personnage central (le Squelette) dont ils sont en quelque sorte les projections, les autres passent d'un rôle à l'autre sans jamais quitter la scène, déroulent à voix haute les surprenantes didascalies, se font tour à tour conteurs, acteurs,

décorateurs, voire spectateurs, en un mouvement ininterrompu, porté par la seule dynamique polyphonique du verbe saint-polien, qu'ils assument sur un mode choral, laissant place cependant à d'importantes parties de « solistes ». C'est le verbe traversant et transfigurant les corps qui organise le spectacle dans toutes ses composantes. Il fait tout jaillir, jusqu'aux costumes, jusqu'aux accessoires. Fusant, il va souvent, se passant des objets, des décors, jusqu'à rendre visible ce qu'il évoque, et que sa seule puissance animiste parvient à matérialiser. Il se peut que le Poète lui-même soit présent sur le plateau, et intervienne car c'est lui, en première instance, l'ordonnateur de la geste dramatique qui se crée dans le présent du spectacle. C'est lui le véritable « imagier », lui qui revêt de la parure des mots la scène et les corps qu'il lance sur son arène, en une parade dédiée au public.

Cela permet également de garder à la pièce son caractère de parabole, de mettre en perspective la charge de violence dont elle est porteuse, sans désamorcer le constat terrible qu'elle livre sur l'état du monde, constat que, depuis trois quarts de siècle, l'histoire, jusqu'à la plus récente, ne fait hélas que renforcer.

Le dernier mot de cette légende des temps modernes, lestée d'un formidable poids de réel, est malgré tout : « émerveillement ».

C'est cela, ce précieux dépôt, que chaque spectateur doit finalement emporter avec lui, comme l'infime éclat qu'il aurait recueilli après le passage du désastre, et mis de côté dans un coin de sa poche. Un talisman face à la catastrophe ?

Nous avons pu juger déjà de l'efficace de ce travail lors de deux présentations publiques en lectures-spectacles, au printemps 2005, à Saint-Denis (Salle de la Légion d'Honneur) et à Montreuil (à la Guillotine).

Ajoutons que ce texte nous permet d'établir une continuité avec des travaux antérieurs et de poursuivre dans une voie qui est la nôtre. Nous pensons notamment au spectacle que nous avons créé il y a quelques années autour de l'oeuvre de Maurice Fourré (Les Eblouissements de M. Maurice), auteur qui présente avec Saint-Pol-Roux de si évidentes et si troublantes analogies.

Mais laissons ce dernier conclure :

Le public fasciné se croira sur la scène, comme gardé par un vaste miroir occupant le fond du décor, — et sa joie sera sans borne de se voir en splendeur.

Au sortilège de la poésie de créer l'atmosphère possible où se naturalisera chaque spectateur. Un double courant d'exosmose et d'endosmose opérera de la scène aux gradins, et des gradins à la scène.

A nous de rendre pleinement concrètes ces opérations, qui sont celles-là même que tout théâtre est requis d'accomplir. Mais celui de Saint-Pol-Roux en réveille en nous la conscience à un très haut degré, en rappelle l'urgence. Les porte à l'incandescence

MER. 03/05/2006 22:52

Association

lun. 26/0 Ci-joint un message concernant les membres de l'association pour l'étude du surréalisme: Assemblée générale et séance sur Bellmer-Zurn le 10 juin.

Amitiés à tous.



nouveau
calendrier.doc

JEU. 04/05/2006 20:27

toujours Sympa

Chers Mélusins, Chères Mélusines,

afin de rendre la communication entre les abonnés de cette liste plus fluide, je vous serais reconnaissant de bien indiquer, dans vos messages (sur lesquels, je le rappelle, je ne peux intervenir), les coordonnées de l'événement dont vous traitez.

Ainsi convient-il de préciser, à la demande de Jean Arrouye, que l'allée André Breton photographiée par Xavier Chamoux se trouve aux Halles à Paris (France). De même, Basarab Nicolescu demande l'adresse électronique de la revue où l'article de Sophie Bastien a paru.

Bien cordialement,
L'administrateur:
Henri Béhar

JEU. 04/05/2006 22:40

La Lettre Avbqueneau (mai 2006)

La Lettre Avbqueneau
Mai 2006
(264 abonnés)

Chers Queniennes, chers Queniens,

Parutions

Claude Debon nous informe de la parution du dernier livre de Marcel Bourdette-Donon : Raymond Queneau. Cet obscur objet du désir, L'Harmattan, 2005, 102 pages.

*

Laurence Pescot nous fait savoir que 7 textes de Queneau sur Miró, dont un jusqu'à présent inédit en français, viennent de paraître aux éditions Virgile, avec une préface de Dominique Charnay, sous le titre : Joan Miró, de Raymond Queneau.

*

Sylvie Tournadre nous fait parvenir l'adresse suivante : <http://www.utexas.edu/cola/france-ut/archives2005.html>, à laquelle on peut lire le texte

des trois communications faites par des chercheurs français au colloqueneau "Queneau for everybody" d'Austin (Texas) en septembre 2005, à savoir : "Le Spectacle de la ville" (Marie-Noëlle Campana), "Raymond Queneau, du roman à la scène : les deux premières adaptations théâtrales de Zazie dans le métro et de Loin de Rueil" (Daniel Delbreil) et "Les Ecrivains de Raymond Queneau" (Paul Fournel). Pour en savoir plus sur le colloque, on pourra consulter également les pages <http://www.hrc.utexas.edu/exhibitions/programs/2005/queneau/> et <http://www.hrc.utexas.edu/news/press/2005/queneau.html>.

Mais attention : elles sont rédigées en langue forestière !

*

Hélène Giovannetti nous transmet le contenu d'un message envoyé par Eric Samson à la liste Oulipo (oulipo@quatramaran.ens.fr) :

une nouvelle très vaguement inspirée des Exercices de style vient de paraître dans le dernier numéro de la revue Virages

(n° 35 — thème "Les Transports en commun"), publiée par Prise de Parole à Sudbury en Ontario (Canada).

Signée Michèle Baly, la nouvelle s'intitule "Sacré Raymond Queneau!", bien qu'elle ne comporte,

selon notre informateur, aucune composante oulipienne et que la seule référence claire aux Exercices y soit

l'apparition, dans l'autobus bondé dans lequel prend place la narratrice, d'un "homme de

vingt-six ans, cordelière au chapeau et grand cou de dindon".
On peut se procurer le numéro sur le site web de la revue, à l'adresse
<http://www.revuevirages.com>.

*

Le dernier compte rendu de lecture de Reffet de Lettres, signé Karel Vanhaesebrouck, est consacré au livre de Jean-Pierre Longre sur Raymond Queneau et le théâtre : Raymond Queneau en Scènes, Presses Universitaires de Limoges, Limoges, 2005.

Utiliser le lien <http://www.formules.net/newsletter/06numero4.html> ou se rendre sur le site <http://www.formules.net> et cliquer sur "les anciens numéros de la newsletter".

Informations diverses

Katia Valeeva informe les Queniens de la liste de Charles Kestermeier (chaskest@creighton.edu) que le 6 avril, à la Faculté des Lettres de l'Université d'Etat de Saint-Petersbourg, elle a soutenu sa thèse : La Poétique des romans de Raymond Queneau des années 1930-60, sous la direction de Madame le professeur Tatiana V. Sokolova. Elle profite de son message pour remercier vivement tous les participants du colloque de Luxembourg 2003 (Raymond Queneau et l'étranger) et plus particulièrement ceux qui l'avaient aidée durant son séjour.

*

La rédaction de la revue Les Amis de Valentin Brû maintient son appel à comptes rendus. Si vous assistez à l'une des manifestations annoncées dans cette lettre ou dans les suivantes, et si vous souhaitez écrire quelques lignes sur le sujet, vous êtes les très bienvenus. Suivant le nombre de comptes rendus reçus, la rédaction des AVB se réserve le choix de publier in extenso lesdits textes ou d'en faire paraître seulement un florilège... Merci d'avance à tous.

Amitiés brutes,

Astrid Bouygues

Vice-Présidente de l'Association des AVB

69/71 rue d'Alleray

75015 Paris

01-45-33-23-35

SAM. 06/05/2006 13:29

exposition Christian d'Orgeix

J'ai le plaisir de vous informer de la rétrospective Christian D'Orgeix qui se déroulera à Paris du 19 mai au 20 juin 2006 Galerie Christian Arnoux, 42, rue de Seine 75006 Paris puis du 24 juin au 31 août 2006 au Musée de Cordes sur Ciel (81170) (maison des surréalistes). Un catalogue a été publié à cet effet: intitulé Christian d'Orgeix avec des textes ou témoignages de Will Grohmann, Fabrice Flahutez, Ragnar Holten, José Pierre, André Pieyre de Mandiargues, Alain Jouffroy, Gérard Durosoi, Paris-Cordes sur Ciel, Arnoux/Maison Fonpeyrouse, 2006, 88 pages.

Fabrice Flahutez

"La peinture de Christian d'Orgeix est importante pour plusieurs raisons à commencer par le contexte historique dans lequel elle se situe. Ami de Hans Bellmer à partir de 1946, il côtoie les artistes parisiens et développe une peinture entre surréalisme et informel sans jamais choisir son camp. Cette liberté d'action le desservira sur le moment en le mettant à l'écart, mais il est indéniable que son travail révèle aussi en filigrane tous les enjeux du Paris d'après

guerre. Les dessins et les peintures de d'Orgeix sont formés de mondes oniriques et mécanistes.

Les compositions sont à la croisée de l'automatisme surréaliste et d'une spontanéité dont son ami, le peintre américain Sam Francis, montrera les exemples les plus lyriques. Les motifs mécanomorphes doivent rappeler les articulations anagrammatiques d'un Bellmer, les machines improbables d'un Klapheck ou les fossils marins d'une peinture d'Yves Tanguy. Ainsi, l'histoire des années 1950 en France devra dévoiler encore quelques artistes occultés par l'avènement de l'Ecole de New York. L'exposition organisée conjointement à la Galerie Christian Arnoux, rue de Seine à Paris et au Musée de Cordes-sur-Ciel est un début pour faire connaître Christian d'Orgeix parmi les artistes de la seconde moitié du XX^{ème} siècle."

DIM. 07/05/2006 12:56

diversités pas toujours divertissantes

Chers Mélusins, Chères Mélusines,

1. Pour ceux qui, comme moi, ont appris à lire avec et grâce à Christophe, François Caradec nous transmet un message de la plus haute importance:

Pour le 150^e anniversaire de CHRISTOPHE,

Un musicien (Jacques Laguèze) et un marionnettiste (Clément Schoëvaërt)

présentent une Opérette

intitulée

“Une, deusse, troisse... Le Sapeur Camember”

dont l'adaptation me paraît très fidèle et respectueuse de la chose

Retenir les dates:

11, 12, 13 et 16, 17, 18 mai à 20 h 30

Sur la péniche Adélaïde

46 quai de la Loire (métro Jean-Jaurès, condisciple de Georges Colomb à l'ENS)

8, 11, 16 €

Réservations : 01.53.35.07.77

2. Un compte rendu fort détaillé de l'ouvrage de Romain Verger sur Michaux (déjà signalé sur cette liste) sur le site Fabula: Onirocosmos ou la vie dans les plus du rêve

3. Une brève sur l'exposition Magritte (plusieurs fois mentionnée ici):

Magritte et la Photographie Paris-Art.com — Paris

4. L'annonce du décès de Karel Appel dans Libération (fichier joint: Dernier Appel)

<http://www.liberation.fr/page.php?Article=380013>

5. Un carton d'invitation pour l'inauguration de la Place Benjamin Fondane (fichier joint)

6. Un compte rendu sur l'ouvrage de Gérard Guégan évoquant son activité aux éditions Champ Libre (lanceur de pavé, fichier joint)

7. Un compte rendu sur l'exposition Bellmer à Beaubourg (Poupées fétiches, fichier joint)

Bien cordialement,

L'administrateur:

Henri Béhar

VEN. 12/05/2006 22:38

Colloque surréalisme à Tenerife

Bonjour,

En fichier adjoint (en PDF), le programme du Colloque qui se tiendra sur Tenerife (Îles Canaries) autour du surréalisme et de la figure d'Oscar Domínguez en juin et dont les contributions sont faites sur demande.

Merci de le diffuser et bien à vous

Patricia Pareja Ríos

SAM. 13/05/2006 19:26

Chers Mélusins, Chères Mélusines,

vous trouverez, en fichier joint, 4 suggestions de visite ou de lecture. Je sais bien que peu d'abonnés à cette liste pourront se rendre à Varsovie et peut-être encore moins se déplaceront jusqu'au Musée du Luxembourg (qui, comme son nom ne l'indique pas, se trouve à Paris et non au Grand-Duché) mais du moins auront-ils la curiosité de s'informer.

Bien cordialement,

L'administrateur:

Henri Béhar

La crise du Grand Jeu de Marc Thivolet

AgoraVox — France

La crise du Grand Jeu de Marc Thivolet

Les éditions Arma Artis publient La crise du Grand Jeu de Marc Thivolet.

Le groupe dit du Grand Jeu s'est construit autour de René Daumal et Roger Gilbert-Lecomte, condisciples au lycée de Reims. Ce mouvement, car il s'agit bien d'un mouvement, dont l'énergie s'est épuisée dans la dynamique de la spirale, a eu une assez brève durée de vie: 1924-1934 (la revue Le Grand Jeu n'ayant connu que trois numéros, de 1928 à 1932). Né durant les années «incendiaires» du surréalisme, ce groupe, constitué de jeunes gens (Maurice Henry, Pierre Minet, Luc Dietrich, André Delons, Roger Vailland, Roland de Renéville, le peintre Josef Sima... et en lisière, Carlo Suares) s'est distingué par une implication absolue dans la recherche des états modifiés de la conscience. Ces investigations donneront naissance à un texte marquant, signé René Daumal: L'expérience fondamentale. Dans ce texte, René Daumal relate son expérience pour parvenir au point limite de la vie et de la mort. Pour ce faire, il inhale du tétrachlorure de carbone utilisé pour tuer les insectes. Par la suite, Daumal rejoindra les groupes Gurdjieff. De son côté, Roger Gilbert-Lecomte, davantage poète inspiré que théoricien, se laissera «déporter» vers les drogues. Il écrira sur ce sujet M. Morphée empoisonneur public, qui traite du rôle de la drogue, et des interdits moraux et sociaux qui veulent en régenter l'usage. «L'horrible révélation la seule» sera l'un de ses autres textes, où la vision de notre civilisation se heurte au récif de l'innommable...

Dans son essai, Marc Thivolet (légataire testamentaire de l'œuvre de Carlo Suares et qui a, entre autres, dirigé le Cahier de l'Herne Le Grand Jeu de 1968), s'écarte des sempiternels ratiocinages de la fameuse réunion de la rue du Château (qui mit un terme à un rapprochement entre le surréalisme et le Grand Jeu) pour nous faire pénétrer dans les zones d'ombre de ce mouvement. L'auteur nous invite à en explorer les ramifications les plus subtiles. Les questions soulevées par Marc Thivolet interrogent aussi le lecteur sur la portée réelle de sa présence au monde. Son propos principal n'est pas d'apporter des réponses ayant un caractère définitif — échappant ainsi au piège du psychologisme qui ne saurait éclairer suffisamment la portée de cette aventure extrême. Comme il le souligne lui-même dans son texte d'ouverture: «Il importait d'épuiser ce que le Grand Jeu avait de déterminé et qui faisait obstacle à lui-même dans le ressassement de ses figures. Le Grand Jeu, en tant que mouvement constitué, était une hypothèque prise sur le Grand Jeu — hypothèque qu'il importait de lever en tentant

d'identifier les figures qui le hantaient. Il fallait rendre le Grand Jeu à son inexpérience fondamentale.»

Comment exprimer des vérités lorsque Daumal et Gilbert-Lecomte se sont impliqués en totalité dans cette expérience, jusqu'au péril de leur vie afin de toucher une hypothétique Vérité, une et essentielle? René Daumal et Roger Gilbert-Lecomte (morts tous les deux à 36 ans), les deux faces d'une même médaille de feu que Marc Thivolet explore avec la distance et la prudence propres à tout auteur sincère, et sincèrement impliqué.

Nouveaux rapports entre l'oeil et l'esprit

l'Humanité — Paris

LES LETTRES FRANÇAISES

Nouveaux rapports entre l'œil et l'esprit

L'abstraction française de l'après-guerre mérite-t-elle d'être réhabilitée ?

L'Envolée lyrique. Paris 1945-1956,

Musée du Luxembourg, jusqu'au 6 août. Catalogue : Skira Musée du Luxembourg, 280 pages, 32 euros.

Il y a comme un filet d'or qui irrigue les salles de l'exposition : sous forme d'un motif dans certains tableaux, d'un élément rythmique dans d'autres, de paillettes ailleurs. L'éclairage magnifique met en lumière les qualités de chacun, tableaux matérialistes (comme on dira plus tard) où la peinture posée en empâtements crée une densité nouvelle de la matière, tableaux post-cubistes (bon...), tableaux inspirés (ou juste contemporains) de l'abstraction gestuelle de Jackson Pollock, que Georges Mathieu, grand animateur de ce nouveau courant de peinture connaissait bien. À côté d'œuvres parfaitement abstraites, on trouve aussi la tendance représentée par Vieira Da Silva ou Estève, qu'on a parfois appelée « paysagisme » ou « naturalisme abstrait », où des résidus de figuration subsistent. Je classe, j'ordonne : le commissaire de l'exposition a choisi de présenter les tableaux par ordre chronologique. Pourquoi pas. La profusion est telle... Et puis on sent ici des peintres sans dogme, en recherche, et trouvant (« Perdre — mais perdre vraiment, pour laisser place à la trouvaille », écrivait Apollinaire).

Il est certain que dès la première salle on est saisi par la variété extraordinaire des partis pris picturaux. Abstraction oui, mais chaudement intime, engagée, dansante, enthousiaste, inventive. Hans Hartung : « Il s'agit d'un état émotionnel qui me pousse à tracer, à créer certaines formes afin d'essayer de transmettre et de provoquer une émotion semblable chez le spectateur. [...] C'est cette envie qui me pousse : l'envie de laisser la trace de mon geste sur la toile. »

Deux phénomènes psychologiques marquent l'après-guerre : le désir de légèreté, se délester des tracas de la guerre, des privations, des souffrances ; la continuité dans la remise en cause radicale des systèmes de signes qu'avait initiée Dada. En littérature, cela donne le lettrisme, forme de poésie concrète qui utilise des mots ou des pictogrammes dénués de signification et qui revendique l'utilisation simultanée de plusieurs moyens d'expression. En peinture, cela donne naissance à ce mouvement abstrait que Mathieu a appelé « abstraction lyrique », parce que s'y donnait à voir l'intériorité des artistes, au contraire de l'abstraction géométrique héritée de Mondrian et de la dernière période de Kandinsky, qui jouait plus « froidement » des moyens picturaux. Ce qui se donne à voir ici ne représente pas le monde visible mais le monde intérieur, et en ce sens cette génération est en parfaite filiation avec le surréalisme et sa théorie de l'automatisme psychique. Quant à l'enjeu de ces représentations, il tient dans la très juste remarque de Jean Starobinski : « La plus haute liberté — dans l'invention des formes comme dans le sentiment intérieur — n'est donnée qu'aux artistes qui ont accepté la fatalité de la matière et de l'événement, qui ont su répondre loyalement à leur défi. »

Je me demande si j'ai été bien claire : c'est une exposition enthousiasmante.

Belinda Cannone

Debord, la vague et l'écume Le Temps (Abonnement) — Genève, Debord, la vague et l'écume
TITRE: OEUVRES AUTEUR: GUY DEBORD EDITEUR: GALLIMARD AUTRES INFORMATIONS: QUARTO, 1902

Guy Debord? Ah, oui: le situationnisme, la société du spectacle! Quand Debord se suicide, en novembre 1994 après avoir ordonné de brûler ses derniers textes inachevés, il a presque 63 ans et n'est plus qu'un homme solitaire, démolé par l'alcool, coupé de tous, mais dont la légende court: influence secrète, complots. Son ombre impressionne ceux qui ont eu affaire à lui, à sa verve, à son discours irréductible, à ses critiques violentes, à ses excommunications; et ceux qui ne connaissent de lui que certaines de ses fulgurances, ses imprécations contre la prison de la consommation et du conformisme qui s'est refermée sur l'Occident malgré la vague de révoltes des années 1960 et 1970.

Peu avant ce suicide, la chaîne de télévision Canal+ tourne un film dont il contrôle chaque image. Ce sera sa dernière œuvre, le bilan d'une vie consacrée à décrire un autre monde possible dans un monde qui devenait ce qu'il haïssait. Guy Debord a passé ses dernières années à réfuter tout ce qui se disait de lui. A sauver ce qui pouvait encore l'être d'une critique qui reste, on le découvre en lisant l'énorme ouvrage qui rassemble ses Œuvres, l'une des descriptions les plus précises et les plus intransigeantes de l'économie mondialisée.

«Toute la vie des sociétés dans lesquelles règnent les conditions modernes de production s'annonce comme une immense accumulation de spectacles. Tout ce qui était directement vécu s'est éloigné dans une représentation.» Lorsqu'il publie, en 1967, cette première thèse dans son livre *La Société du spectacle* (qui en compte 221), la France change de modèle économique. Elle a cessé d'être une société rurale appuyée sur un empire colonial. L'accès aux biens de consommation, mais aussi à l'éducation, se démocratise. La télévision entre dans tous les ménages, où elle sert le pouvoir et la diffusion du nouveau modèle de consommation. Elle est l'incarnation du «spectacle» par lequel toute la communauté nationale, en France et dans les autres pays développés, se réunifie après la faillite de l'idée nationale elle-même.

L'Internationale situationniste a été fondée dix ans plus tôt, en 1957. Elle s'auto-dissoudra en 1972 — plutôt, Guy Debord dissoudra ce qui n'a jamais été qu'un groupe minuscule rassemblant une grosse dizaine d'individus de plusieurs pays d'Europe — cinq ans après les événements de mai 68, dont elle a fécondé les idées.

En 1951, Guy Debord arrive à Paris et adhère au Mouvement lettriste, un petit groupe de poètes qui poursuivent, à leur façon, l'affrontement des mots, du langage librement conçu et librement vécu, avec la société. Cette tradition date de la fin du XIXe siècle, d'Arthur Rimbaud, des futuristes au début du XXe siècle, du dadaïsme et du surréalisme. Mais Guy Debord, déjà, ne veut pas se contenter de créer un monde de mots confiné dans la sphère de l'art. Il écrit en 1952: «Les arts futurs seront des bouleversements de situations, ou rien.» Et ce graffiti sur un mur parisien en 1953: «Ne travaillez jamais.»

C'est la rupture avec les lettristes qui veulent rester des poètes. Guy Debord n'est pas un chevalier du langage et de l'imaginaire, même si ses armes préférées resteront toujours le langage et l'imaginaire. L'art pour l'art ne le concerne plus. La critique de la vie en cours n'a de sens que si une autre vie est possible, qui ne cède pas à ce qu'elle critique. Il faut l'incarner, la mettre en œuvre comme le contrepoison qui finira par empoisonner ce qu'il combat et par le réduire à néant. Guy Debord n'est pas un utopiste. Pour lui, une autre pensée et une autre vie sont possibles à condition que chacun décide de se déterminer librement.

Le situationnisme émerge d'une tradition artistique — celle de la révolte poétique — qu'il prétend dépasser. Il naît aussi d'une histoire politique, celle de la classe ouvrière lorsqu'elle prend en main son propre destin, comme ce fut le cas, à son sens, lors de la Commune de Paris en 1871 et pendant la période révolutionnaire en Russie, avant que ne retombe sur elle la chape de plomb léniniste. Son arme individuelle, à vrai dire celle de petits bourgeois cultivés, sera le retournement (le détournement) du spectaculaire contre lui-même par tous les moyens,

l'écriture, la bande dessinée, le cinéma. Et son arme collective, les «conseils ouvriers» dans lesquels les prolétaires décident eux-mêmes de leur destin.

Quand il écrit *La Société du spectacle* en 1967, Guy Debord pense que ses idées ont traversé la société. Il sera au cœur des événements de mai 1968, toujours ultra-minoritaire, toujours soucieux de l'intégrité absolue de sa vision, à la fois fasciné d'observer que des pans entiers de sa pensée trouvent leur expression politique, et persuadé qu'en fin de compte cette expression est, encore, une trahison. Son combat change de ton. Il ne s'agit plus de le généraliser, il s'agit désormais d'en préserver la signification. Son œuvre littéraire entre alors dans une nouvelle phase, celle du commentaire destiné à réfuter ce qu'il considère comme le travestissement de la pureté situationniste. Il se coupe alors du monde. Produit des textes et des films, soutenu financièrement par un homme dont l'assassinat en 1984 n'a jamais été élucidé.

Que reste-t-il du situationnisme? Guy Debord a inventé des armes intellectuelles pour comprendre une société qui s'est désormais enfoncée dans le culte du spectaculaire et dans la mise en spectacle de toutes les existences. Il a compris plus vite que d'autres la séparation d'avec soi-même que constitue une vie dans laquelle se voir vivre est plus important que vivre. Il a perçu, dès les années 1950, les prodromes de la crise urbaine et imaginé une forme individuelle de reconquête de la ville. Il a écrit en 1971 *Planète malade* sur la dévoration de l'humanité par elle-même quand elle développe sans limite sa capacité de produire qui est aussi sa capacité de détruire l'environnement.

Et par-dessus tout, il voulait être irrécupérable, impossible à domestiquer, impossible à ramener dans le giron de la société telle qu'elle est. Pareil exercice de liberté ne va pas sans démesure, sans dogmatisme, sans dénégation de ceux qui ne suivaient pas sa voie. Et sans le sentiment d'être à soi tout seul une forteresse assiégée par des ennemis sans scrupule; «[...] il est assez notoire que je n'ai nulle part fait de concessions aux idées dominantes de mon époque, ni à aucun des pouvoirs existants», écrit-il en 1990. Guy Debord montrait les étoiles et laissait penser qu'une telle étoile pouvait exister ici et maintenant. Mais il n'était, à la fin, qu'un homme détruit par la poursuite de la cohérence.

«Quand il pleut, c'est la faute du gouvernement»

«Autant le spectacle de presque tout ce qui se passe dans le monde suscite notre colère et notre dégoût, autant nous savons pourtant, de plus en plus, nous amuser de tout. Ceux qui comprennent ici que nous sommes des ironistes sont trop simples. La vie autour de nous est faite pour obéir à des nécessités absurdes, et tend inconsciemment à satisfaire ses vrais besoins.» (*L'Architecture et le jeu*, 1955)

«Disparaissez, critiques d'art, imbéciles partiels, incohérents et divisés! C'est en vain que vous montez le spectacle d'une fausse rencontre. Vous n'avez rien en commun qu'un rôle à tenir; vous avez à faire l'étalage, dans ce marché, d'un des aspects du commerce occidental: votre bavardage confus et vide sur une culture décomposée.» (*Contre l'Assemblée des critiques d'art internationaux*, 1958)

«Le monde rationnel produit par la révolution industrielle a affranchi rationnellement les individus de leurs limites locales et nationales, les a liés à l'échelle mondiale; mais sa déraison est de les séparer de nouveau, selon une logique cachée qui s'exprime en idées folles, en valorisations absurdes. L'étranger entoure partout l'homme devenu étranger à son monde.» (*L'Économie spectaculaire-marchande*, 1965)

«Quand il pleut, quand il y a de faux nuages sur Paris, n'oubliez jamais que c'est la faute du gouvernement. La production industrielle aliénée fait la pluie. La révolution fait le beau temps.» (*La Planète malade*, 1971)

«A tous les niveaux de la société mondiale, on ne peut plus et on ne veut plus continuer comme avant. En haut, on ne peut plus gérer paisiblement le cours des choses, parce qu'on y découvre que les prémices du dépassement de l'économie ne sont pas seulement mûres: elles ont commencé à pourrir. A la base, on ne veut plus subir ce qui advient, et c'est l'exigence de

la vie qui est à présent devenue un programme révolutionnaire.» (L'Internationale situationniste et son temps, 1972)

«Cette démocratie si parfaite fabrique elle-même son inconcevable ennemi, le terrorisme. Elle veut, en effet, être jugée sur ses ennemis plutôt que sur ses résultats. L'histoire du terrorisme est écrite par l'État; elle est donc éducative. Les populations spectatrices ne peuvent certes pas tout savoir du terrorisme, mais elles peuvent toujours en savoir assez pour être persuadées que, par rapport à ce terrorisme, tout le reste devra leur sembler plutôt acceptable, en tout cas plus rationnel et plus démocratique.» (Commentaires sur la société du spectacle, 1988)

EXPOSITION — Large rétrospective de l'oeuvre de Kujawski

Le Petit Journal — France

Pour la première fois la Galerie Zacheta propose une très large rétrospective des oeuvres de Jerzy Kujawski. La palette de cet artiste est à prédominance surréaliste mais ses talents sont multiples, associant volontiers peinture, poésie et musique. Kujawski, peintre exilé à Paris, a trouvé sa place dans l'histoire et l'art de la Pologne.

Photo LPJ Galerie Zacheta

"La seule imagination me rend compte de ce qui peut être, et c'est assez pour lever un peu le terrible interdit ; assez aussi pour que je m'abandonne à elle sans crainte de me tromper."

Cette citation tirée du Manifeste du surréalisme d'André Breton a inspiré le titre de cette exposition de Kujawski qui fut longtemps un ami de l'écrivain. Le musée Zacheta retrace jusqu'au 28 mai la carrière de cet artiste au travers de 300 oeuvres.

Du surréalisme d'après-guerre au surréalisme érotique

Jerzy Kujawski a travaillé avec un grand nombre d'artistes rattachés au courant surréaliste d'après-guerre. Dans la deuxième moitié des années 40, l'art de Kujawski se caractérise par une peinture surréaliste, des travaux graphiques et des dessins qui jouent aux frontières entre le rêve et la réalité. Plus tard, il devient un des premiers peintres abstraits lyriques se consacrant à la peinture abstraite informelle. Dans les années 60, il expérimente différentes techniques et par dessus tout la décalcomanie. Puis une grande transformation intervient dans son art. Il abandonne l'art abstrait et retourne à la peinture figurative. Il explore alors les techniques du monotype, du calque et la sérigraphie — techniques utilisées par les artistes de pop culture. Enfin, la technique surréaliste du calque des corps et ses obsessions érotiques marquent ses oeuvres.

Un artiste polonais à Paris

Jerzy Kujawski est né à Ostrow en 1921. D'abord déporté avec sa famille dans la région de Wielkopolski, il vivra ensuite toute la période de la guerre entre Cracovie et Varsovie où il fréquentera respectivement Marian Boguz et le cercle des jeunes artistes. C'est ainsi que Jerzy Kujawski comptera parmi ses amis Tadeusz Kantor, Tadeusz Brzozowski et Jerzy Nowosielski plus connu sous le nom de Kantor.

En 1945 il s'est installé à Paris pour y suivre l'Ecole des Beaux Arts et est entré dans le cercle intime des amis d'André Breton. Kujawski a toujours maintenu des contacts avec les artistes polonais comme Bogusz, Alfred Lenica et Jerzy Skarżyński, et a eu l'occasion de connaître Topor, Alina Szapocznikow et Roman Cieślewicz. Dans les expositions internationales il se présentait comme un peintre polonais vivant à Paris.

Kujawski est mort en 1998 à Paris, dans une certaine solitude artistique qu'il entretenait depuis les années 70.

FL (LPJ- Varsovie) Lundi 08 mai 2006

VEN. 19/05/2006 23:57

Chers Mélusins, Chères Mélusines,

en cliquant sur les liens recopiez ci-dessous, vous trouverez des informations publiées cette semaine sur le réseau:

1. sur Édouard Jaguer:

Edouard Jaguer, poète et critique d'art Le Monde — Paris

2. Une soirée de cinéma dada-surréaliste à Florence:

Artisti e registi del surrealismo

l'Altracittà — Firenze, Italy

3. Le prix Buchner attribué à Oskar Pastior, influencé par Dada:

Un magicien de la langue" : le poète Oskar

Relatio, L'Europe en revue — Strasbourg,

4. Le compte rendu d'un ouvrage collectif sur Fabula:

De différents procès de l'Histoire au XXe siècle

Fabula — France

5. La recension du dernier livre d'Yves Bonnefoy:

L'actualité du livre et du DVD

Parutions.com — France

Bonne lecture. Bien cordialement,

L'administrateur: Henri Béhar

VEN. 19/05/2006 23:47

Fw: Expo et rencontres sur les artistes dans la Grande Guerre

----- Original Message -----

From: info

To: Henri BEHAR

Sent: Tuesday, May 09, 2006 12:35 PM

Subject: Expo et rencontres sur les artistes dans la Grande Guerre

Le Centre Joe Bousquet et son temps sous l'égide du Conseil Général de l'Aude vous présente
Empreintes de la Grande Guerre

Au premier étage : les artistes et les revues, Pierre Albert-Birot et SIC, Guillaume Apollinaire,
Joë Bousquet et René Iché,

Au rez-de-chaussée : les écrits et témoignages de Guéhenno, Mistler et Varenne.

Exposition présentée jusqu'au 17 juin 2006

Du mardi au samedi,

de 9h à 12h et de 14h à 18h

À la Maison des Mémoires – Maison Joë Bousquet

53, rue de Verdun – 11 000 Carcassonne

Tel. 04 68 72 50 83 – E-mail : centrejoebousquet@wanadoo.fr

“Je suis né en janvier 1916”

Pierre Albert-Birot, sculpteur, peintre et poète, fondateur de la revue SIC

« Nous sommes nés marqués de ce signe atroce. Le conflit ne pouvait qu'éclater puisque nous voilà tous ses victimes. La guerre est une partie de nous-même »

Joë Bousquet. Le meneur de lune (Ed. Albin Michel).

“L'étoile cruelle du destin et du génie a marqué mes amis poètes. Pour certains la blessure fut parfois mortelle mais leur éclat est toujours présent en mon coeur. Comment puis-je les modeler autrement ? Ceux qui savent comprendront.”

René Iché à Max Jacob, lettre, 16 oct. 1939 à propos d'Apollinaire, Bousquet et Lorca.

René Iché (1897-1954), une vitrine autour de la censure et du pacifisme.

Maquette refusée, plâtre, 1925,

collection Delon, France, accompagnée du projet et de la correspondance signée par l'artiste.

© ADAGP. Succession René Iché 2006.

Exposition conçue par : René Piniès, Centre Joë Bousquet et son temps

Avec la collaboration de : Serge Bonnery, Claude Bousquet, Christine Canivenq, Marie-Cécile Durchon et Rose-Hélène Iché

Avec le concours de : Madame Arlette Albert-Birot, des familles de Joë Bousquet, Jean Guéhenno et Jeanne Maurel, René Iché, Jean Mistler, Joseph Varenne, des collections Delon, Kikoine, Vailhé et des musées Fabre, National d'art Moderne/Centre Pompidou et Pierre-André Benoit.

D'une guerre à l'autre

rencontres du 20 et 21 mai 2006

€ Samedi 20 Mai de 15h à 19h : De la Grande Guerre à la Résistance

avec la participation de :

Arlette Albert-Birot, éditeur et présidente du Marché de la poésie à Paris :

“1916, Pierre Albert-Birot et la revue SIC”

Germana Orlandi Cerenza, Université de Rome 3 :

“Gino Severini dans la Grande Guerre”

Serge Bonnery, Centre Joë Bousquet et son temps :

“Joë Bousquet, la guerre en face”

Rose-Hélène Iché, expert de l'oeuvre :

“René Iché, la sculpture de la cruauté”

Fabienne Federini, CNRS et Université Lyon 2 :

“Empreintes de la Grande Guerre au sein de la Résistance française (1940-1944)”.

René Iché (1897-1954), Lutteurs aux jambes coupées, bronze, 1942, collection USA.

© ADAGP. Succession René Iché 2006. © photo : Xavier Grandsart, Pixis, Paris.

€ Dimanche 21 Mai de 10h à 12h30 : La Chambre de Joë Bousquet,

Enquête et écrits sur une collection de peintures (Editions André Dimanche, vient de paraître)

avec la participation de :

Yolande Lamarain, chercheur en Histoire de l'art, Paris.

Alain Paire, écrivain et critique d'art

et André Dimanche, éditeur.

Coordination des Rencontres :

René Piniès, directeur du Centre Joë Bousquet.

À la Maison des Mémoires – Maison Joë Bousquet

53, rue de Verdun – 11 000 Carcassonne

Contact Presse :

visuels et dossier de presse sur demande au 06 20 04 15 58.

LUN. 22/05/2006 19:43

Colloque Dada à Swansea

Veillez trouver en pièce jointe la belle affiche Dada réalisée par Eric et Elza, que nous vous invitons à a) faire suivre aux collègues et aux doctorants susceptibles d'être intéressés du colloque (en attirant l'attention de ces derniers sur les tarifs avantageux qui leur sont réservés); b) imprimer (mono ou couleurs) et afficher autour de vous.

Je me permets par ailleurs de rappeler la date limite des inscriptions au colloque (le 19 juin) et le supplément administratif de 25 livres qui intervient après la fin mai. Si en définitive vous vous trouvez dans l'impossibilité de venir à Swansea veuillez nous en aviser le plus tôt possible. L'ambassade est prête à accorder quelques aides pour subventionner

le voyage des ressortissants français intervenant au colloque (la contacter directement: je ferai suivre l'adresse email que j'ai malheureusement égarée pour le moment, ce dont je m'excuse). Rothwell A.J.

MER. 24/05/2006 12:02

Estimados amigos: quiero informarles de que el primer grupo surrealista español que editó revistas con la firma surrealista en el año 1976 fue el grupo Kula, que en ese año editó El orfebre al que siguiéron Orfebre 1 y sucesivos números de Luz Negra. En todos ellos se firma Grupo surrealista de Gijón ..En dichas publicaciones hay manifiestos surrealistas, poemas de Marianne Van Hirtum, Mario Cesariny y homenajes a Leonora Carrington, Oscar Dominguez, Gilsele Prasinos.....Y también se daba cuenta de juegos colectivos, encuestas y objetos, poemas, pinturas. Las revistas son difíciles de encontrar, pero existen y el grupo K revista acaba de editar una nueva revista llamada Cirkula. Un saludo superrealista y marino de E. Carlón.

JEU. 25/05/2006 17:21

Fw: 31 MAI SURREALISME
LA GRADIVA ASSOCIATION PROPOSE
Mercredi 31 mai à 20h30

Le Surréalisme et après Sarane Alexandrian présente la revue Supérieur Inconnu Henri Béhar
Présente la revue Melusine, éditions L'Age d'homme avec la participation des écrivains et poètes Marc Kober, Emmanuelle Ly Françoise Py Jean-Dominique Rey Présentation de peintures de Roselyne Gigot et de collages de Lou Dubois La Gradiva Librairie 7-9 passage des Deux Portes 01 39 51 15 30 78000 Versailles lagradiva-librairie@wanadoo.fr La Gradiva Librairie Galerie 7-9 Passage des Deux Portes 78000 Versailles tel : 01 39 51 15 30 télécopie : 01 39 53 09 57

VEN. 26/05/2006 16:33

Chers Mélusins, Chères Mélusines,
en fichier joint, un article des *Échos* sur Cravan.

Bien cordialement,

L'administrateur:

Henri Béhar

Tout sur Arthur Cravan

Les Échos — France

Tout sur Arthur Cravan [19/05/06]

MARCEL FLEISS . PORTRAIT D'UN COLLECTIONNEUR

Affiche de l'exposition organisée par Marcel Fleiss (portrait en médaillon par Julian Schnabel)
Dans l'importante exposition consacrée au mouvement Dada, qui se tenait jusqu'au 9 janvier dernier au centre Pompidou à Paris, une section entière était consacrée aux artistes qui avaient imaginé des actions Dada avant même la naissance du mouvement. Parmi eux figurait un être extrêmement fantasque et fascinant qui fut au début du siècle une star des rings de boxe et un anti-tout, un fils de bourgeois anglais, neveu d'Oscar Wilde. Ce personnage se nommait Arthur Cravan. Depuis lors, il en a fait rêver des apôtres de la fantaisie, du nihilisme et de l'avant-garde. Mais il en est un qui consacre encore beaucoup d'énergie à célébrer le culte de ce personnage singulier. Il s'agit d'un marchand français installé rue Bonaparte, Marcel Fleiss. Il est aujourd'hui à la tête d'une des plus grosses collections du monde, si ce n'est la plus grosse, consacrée à Arthur Cravan. Un jardin secret qui nourrit son esprit de contestation. «

Cravan n'est pas un artiste c'est un poète », explique l'homme passionné. « Il se moque de tout, de la vie, de l'art. » Et de décrire son héros mystérieux : « Je le vois comme un géant de 2 mètres, les épaules très carrées tel qu'il apparaît dans un film de 1916 où il est à l'entraînement de boxe. C'est un géant mais il n'est pas assez fort pour battre le champion américain. Cela dit, il a gagné beaucoup de combats amateurs comme on peut le voir dans la revue «La Boxe et les boxeurs». » Bien que peu bavard, Marcel Fleiss continue de sa voix hésitante : « Personne ne trouvait grâce à ses yeux. Et surtout pas le peintre Marie Laurencin. Il n'avait pas tout à fait tort. Son intérêt tient à son esprit de subversion. Il est provocateur, critique, comme aujourd'hui personne n'oserait le faire. »

Rappelons les faits. Arthur Cravan, de son vrai nom Fabian Lloyd, est né en 1887 à Lausanne de parents anglais. Il est mort dans des circonstances inconnues en 1918 en Amérique du Sud. Élevé à Lausanne dans un milieu aisé, il retient surtout de sa filiation son « oncle Oscar Wilde, qui avait épousé la sœur de [mon] père, Constance Lloyd ». L'homme, d'une stature imposante, excelle dans les combats de boxe amateurs. Mais il se fait aussi connaître par ses activités artistiques. Il édite ainsi entre les années 1912 et 1915 cinq numéros d'une revue appelée « Maintenant » qu'il rédige intégralement et qu'il distribue lui-même.

On le soupçonne aussi d'avoir peint sous un autre pseudonyme des tableaux exposés à la fameuse galerie Bernheim Jeune. Cravan est un mystère. L'homme fascine du fait qu'il a appliqué, avant l'heure, à sa vie quotidienne les principes de contestation du mouvement Dada.

Dès lors que faut-il rechercher dans l'œuvre d'un artiste qui n'a pas produit grand-chose ? Tout : documents, souvenirs et autres pièces rapportées... « Je possède environ 200 pièces, des photos, des lettres, des revues, des affiches, des manuscrits... », explique Marcel Fleiss. Autant de preuves qui permettent de tenter de retracer un parcours extraordinaire, de Paris au Mexique, rempli de zones d'ombre. L'histoire de cette fascination commence pour le marchand-collectionneur dans les années 1960 alors qu'il lit un article qu'André Breton a consacré à Cravan dans une revue américaine.

Dans les années 1970, Marcel Fleiss trouve à Granville, dans une vente aux enchères, un portrait d'Arthur Cravan peint par un artiste polonais, Henry Hayden. Il l'achète et le revend à un éditeur américain. « Je n'ai plus jamais rien vendu par la suite. » C'est le regret de cette vente qui a certainement fait naître sa vocation de collectionneur en la matière. Dès lors, il piste toutes les traces du neveu d'Oscar Wilde. « Je cherche à posséder des pièces du puzzle mais tout a déjà été écrit par les historiens et André Breton. » En 1992, comme pour rendre public ses efforts, il réalise une exposition consacrée au sujet dans sa galerie. « Pour le plaisir. Bien sûr, rien n'était à vendre. »

Documents originaux

Il édite à cette occasion un catalogue abondamment documenté avec en quatrième de couverture un texte de Cravan : « Je voudrais être à Vienne et à Calcutta, prendre tous les trains et tous les navires, forniquer toutes les femmes et bâfrer tous les plats (...) Je suis toutes les choses, tous les hommes et tous les animaux ! » L'opération est remarquée. « J'ai réalisé 150 expositions dans ma galerie. C'est celle-là qui a attiré le plus de visiteurs. » Parmi eux, un hôte de choix, la fille d'Arthur Cravan. Il faut dire qu'à la mort du poète, sa jeune épouse, Mina Loy était enceinte. Elle donnera le jour à une petite Fabienne.

Soixante-quatorze ans plus tard, Fabienne est touchée par l'hommage rendu à son père. La suite de l'histoire est à la fois romanesque et dramatique. « La fille du poète qui n'a jamais connu son père était gravement malade, raconte Marcel Fleiss. Elle décide de se suicider mais auparavant envoie aux trois personnes qui ont collaboré à mon exposition «Arthur Cravan, poète et boxeur», des documents originaux sur son père. C'est comme cela que j'ai reçu dans des enveloppes anonymes en papier kraft une série de documents sur lui. » Plus tard, lorsque la fille d'André Breton décide de se séparer du contenu de l'appartement de son père, rue

Fontaine, Marcel Fleiss négocie avec elle, avant la fameuse vente aux enchères de Drouot, l'achat de tous les éléments relatifs à son « héros ».

Aujourd'hui, le marchand poursuit son enquête sur Cravan peintre qui exerçait probablement sous le nom d'Edouard Archinard. Cette production n'est pas vraiment remarquable mais elle nourrit la légende. L'hiver dernier, la collection Fleiss a été exposée au musée d'Art moderne de Strasbourg et a fait l'objet d'un petit catalogue (1). On y voit toutes les reliques du dadaïste avant l'heure. Les photos et les affiches du combat de boxe contre le champion noir américain Jack Johnson en 1916, les « croûtes » peintes dans un style fauve d'Édouard Archinard, la photo de la mère d'Arthur Cravan et aussi, entre autres, une lettre manuscrite de 1917 à Mina Loy où il écrit : « J'ai eu de nouvelles idées. Je vis dans un délire presque perpétuel (...) Attends-moi lundi. Je t'écrase dans mes bras. »

Marcel Fleiss raconte pudiquement : « Je pense souvent à lui. Arthur Cravan est une grande rencontre. » S'identifie-t-il au boxeur ? « Je crois que ma façon d'écrire tient de lui. Elle est assez violente. Je suis connu pour mes fax virulents. Je dénonce couramment les faux qui passent aux enchères. Cette semaine j'ai même écrit trois lettres dans ce dessein. » Une autre façon de boxer...

J. B.-H.

(1) « Arthur Cravan, le neveu d'Oscar Wilde », Éditions des musées de Strasbourg, 17 euros.

LUN. 29/05/2006 20:31

Jarry, centenaire

Chers Mélusins, Chères Mélusines,
veuillez trouver ci-joint un appel à communication pour le colloque Jarry qui se tiendra à Laval les 30 et 31 mars 2007.

Par ailleurs, le Conservateur de la Bibliothèque de Laval recherche les ouvrages suivants, et serait reconnaissant à qui pourrait les lui prêter pour l'exposition:

- Ubu roi illustré par Pierre Alechinsky ;
éd. Fata Morgana, 1996 (tirage de tête avec une lithographie originale);
- Ubu roi illustré par Géo A. Drain ; éd.Kra, 1921;
- Ubu roi et Ubu enchaîné, illustré par Raphaël Petrucci ; [éd. Club Ubu (?), ca 1900]
(référence incertaine)
- Ubu roi illustré par Paul Marionnet ; éd.Club français du livre, 1950;
- Ubu sur la butte ; illustré par Henry Meyer ; Cymbalum pataphysicum, 1996.

Lui écrire: Michaud, Olivier

Bien cordialement,

L'administrateur:

Henri Béhar

Appel à communication

Alfred Jarry et les arts

À l'occasion du centenaire de la mort d'Alfred Jarry, la Société des Amis d'Alfred Jarry (association loi 1901, fondée en 1979) organise un colloque international avec le soutien de la ville de Laval les

vendredi 30 mars & samedi 31 mars 2007

à Laval (Mayenne), au Vieux Château.

SUJET DU COLLOQUE : JARRY ET LES ARTS

Dernier des débauchés sublimes de la Renaissance au dire d'Apollinaire, Alfred Jarry a pratiqué les sciences et les arts (poésie, théâtre, roman, peinture, gravure, typographie, marionnettes, y compris les arts de la rue) et surtout il a fréquenté de nombreux artistes qui n'ont pas été sans l'influencer ni se retrouver dans ses littératures.

Ce colloque aura pour objectif d'approfondir notre connaissance de Jarry critique d'art, ami des artistes, et, plus encore, déceler l'influence des arts sur l'écriture de Jarry. Nous espérons aussi mieux apprécier la musicalité des œuvres lyriques de Jarry et mieux connaître l'influence de la musique, et de l'opérette, dans son œuvre en entier.

Appel est lancé aux chercheurs, savants, experts et conservateurs qui pourraient aider à mieux contextualiser l'œuvre de Jarry grâce à leur travail sur des archives, par leur découverte de documents nouveaux, ou grâce à leur connaissance approfondie d'un artiste, qu'il soit peintre, graveur, illustrateur, typographe, décorateur de théâtre, sculpteur ou musicien.

Quelles sont les œuvres méconnues ou peu connues, voire non-localisées jusqu'à présent, qui pourraient entrer en résonance avec les textes que nous connaissons ? Comment apprécier la critique picturale de Jarry alors que nous ignorons encore la localisation de beaucoup des tableaux qu'il mentionne ? Faut-il revenir sur les peintres mentionnés dans Faustroll ? Que connotent les chansons populaires dont on trouve la trace partout chez Jarry ? Qu'est-ce que la « vérité bouffe » ? et qu'est-ce que la vérité en peinture ? Quelle est la part visuelle des œuvres non-illustrées ? En somme, quelle est la dette de Jarry envers les arts ?

Le colloque s'adresse à un large public de non-spécialistes. Le nombre de communications est limité à vingt. Durée maximale de chacune : 20 minutes.

Les propositions de communications (une vingtaine de lignes) doivent parvenir à Henri Béhar, Président de la SAAJ, avant le 30 juin 2006 :

Quelques pistes suggérées par Paul Edwards :

- 1) Existe-t-il des témoignages sur la vie de Jarry – ou tout simplement des archives – de : Sosthène Morand (Georges Morand, dit) ; Octave Fluchère ; « Sior Carlo » (Charles Martel, peintre) ; « Don Beppi » (le savoyard Joseph Martin, peintre, mort au Caire en 1954) ; Fontaine (bourguignon) ; Edmond Socard, peintre-verrier ? Tous mentionnés par Georges Rémond dans « Souvenirs sur Jarry et autres » (Mercure de France, numéros 1099 et 1100, 1er mars et 1er avril 1955) ? Rémond se souvient des ateliers d'artistes de la rue Dareau (14^e arrondissement), que visitaient régulièrement Jarry et Léon Bloy.
- 2) Jarry a-t-il connu Robert « Bob » Chanler (1872-1930) ? Ce peintre américain fit ses études à l'école des Beaux-Arts de Paris entre 1890 et 1895. Il fut l'ami de Marcel Duchamp et dîna avec celui-ci à Paris en 1927 (témoignage de Lydie Fischer Sarazan-Levassor, femme de Duchamp en 1927).
- 3) Quelle fut l'influence exacte de la typographie de Jarry, de Remy de Gourmont et des éditions du Mercure de France des années 1890 sur Marinetti et les futuristes ?
- 4) Jarry mentionne un grand nombre d'artistes dans la critique picturale qu'il rédige au tout début de sa carrière pour L'Art littéraire et pour les Essais d'art libre. Alors qu'il existe des études sur les relations entre Jarry et GeorGIN, Henri Rousseau, Filiger, Vallotton, Gauguin, Bonnard, Ranson et les Nabis, il pourrait se révéler utile d'entreprendre des recherches sur la totalité des artistes mentionnés par Jarry (à cette période comme par la suite) afin de faire la part entre ceux qui ont retenu son attention par politesse, et ceux qui eurent une influence (les Sciapodes de Jossot ? la Tête d'Androgyne de Séon ?...), ou avec lesquels il est utile d'établir des parallèles dans la démarche.

Les tableaux et dessins retrouvés, on pourrait alors poursuivre des recherches thématiques (sur la représentation du soleil, par exemple, très présent dans « Minutes d'art [II] »).

Sont mentionnés en 1894 :

AMAN-JEAN [Edmond François, 1860-1936] : Béatrice ; Portrait de M. Jules Case. [OC I, p. 1021 ; OC II, p. 584.]

AMIET [Cuno, 1868-1961, peintre et sculpteur suisse] : Laveuses ; Fileuse. [OC I, pp. 1021, 1023.]

ANGRAND [Charles, 1854-1926] : Pèlerins d'Emmaüs. [OC I, pp. 1021, 1023.]

ANQUETIN [Louis, 1861-1932] : Tapisserie ou Tapis. [OC I, pp. 1021, 1022.]

BASTARD [Marc Auguste, 1863-, peintre suisse] : voir Léon FARGUE. [OC I, p. 1021.]

BERNARD [Émile, 1869-1941] : [OC I, pp. 561, 678-680, 1019, 1024, 1048.]

BERTALL [Charles Albert d'Arnoux, dit, 1820-1882] : illustration pour Anderson. [OC I, p. 1016.]

BIGOT [Alexandre, 1862-] : plats cristallisés. [OC I, p. 1021.]

BOISSET : Aérostat dirigeable. [OC I, p. 1023.]

BONNARD [Pierre, 1867-1947] : La Baigneuse ; Regard de femme à tête de musaraigne. [OC I, pp. 597, 661 (affiche), 710 (Faustroll), 1015, 1077 (Tatane) ; OC II, pp. 603 (Almanach), 607-608 (Parallèlement) ; OC III, pp. 558-559 (Messaline, Surmâle), 610.]

BORTELET, Mlle : matin. [OC I, p. 1017.]

BRANGWIN [Franck, 1867-1956, peintre et graveur anglais] : les Chevriers ; les Mages. [OC I, p. 1021.]

BURNE JONES [Sir Edwards Jones, dit, 1833-1898, peintre anglais] : (son absence au Champ-de-Mars est remarquée par Jarry.) [OC I, p. 1021.]

CALLOT [Jacques, 1592-1635] : (SATTLEUR est comparé à Callot). [OC I, p. 1019.]

CARABIN [François Rupert, 1862-1932] : grès et coffres. [OC I, p. 1021.]

CARRIÈRE [Eugène, 1849-1906] : [OC I, pp. 560 (celui qui vaporise), 1017, OC III, p. 538 (portrait de Samain).]

CASSATT, Miss [Mary, 1845-1926, peintre et dessinatrice américaine] : deux femmes ; l'espalier. [OC I, p. 1017.]

CÉZANNE [Paul, 1839-1906] : [OC I, pp. 711 (rampe en présence de), 1015.]

CHARBONNIER, Ph. : Marines et Paysages. [OC I, p. 1018.]

CHARPENTIER [Félix Maurice, 1858-1924] : sculptures. Étais. [OC I, p. 1021.]

CHAUDET [Georges Alfred, 1870-1899] : Champ de Blé Noir. [OC I, p. 1015.]

COLIN [Paul Alfred, 1838-1916] : toiles. [OC I, p. 1017.]

CONDER [Charles 1868-1909, peintre anglais] : éventails. [OC I, p. 1015.]

COROT [Jean-Baptiste Camille, 1796-1875] : rétrospective. [OC I, pp. 1015, 1020.]

CROS [César Isidore Henri, 1840-1907] : Fontaine en pâte de verre. [OC I, p. 1021.]

CROSS [Henri Édmond Delacroix, dit aussi Henri Cross, 1856-1910] : l'Air du soir. [OC I, pp. 1022, 1023.]

CUVELIER : aurore ou crépuscule. Salomé. [OC I, p. 1018, 1023.]

DARBOURS : Décors intimes. [OC I, p. 1016.]

DARGENT, Yan [1824-1899] : Soleils ou lunes, Lutin fouaillant les cavaliers ; deux aquarelles mi-gouachées. [OC I, p. 1020.]

DEGAS [Hilaire Germain Edgar de Gas, dit Edgar, 1834-1917] : [OC I, pp. 562, 711 (généfléchis devant), 1015.]

DE GROUX [Henry Degroux, dit Henry, 1867-1930] : [OC I, pp. 562 (Les Vendanges), 906, 1016, 1021.]

DE LA ROCHEFOUCAULD, A. [Antoine, comte de, 1862-1900] : portrait d'Érik Satie. [OC I, pp. 1022, 1023.]

DE MOOR [Pieter Cornelis, 1866-, peintre et graveur hollandais] : sorcière. [OC I, p. 1016.]

DE NIEDERHAUSERN, A. [Auguste de Niederhausern-Rodo, 1863-1913, sculpteur suisse] : cires polychromes (scènes bibliques) : l'Éternité ; Maternité ; Judas embrassant le Christ ; tête de Jérémie. Buste de Verlaine. Sculptures. [OC I, p. 1018, 1021.]

DENIS, Maurice [1870-1943] : Sainte Marthe et son Martyr ; fragment d'une suite pascale. L'Annonciation ; Pèlerins d'Emmaüs ; Princesse dans la tour ; Bethsabée. Étude pour une Bethsabée ; Plafond d'Avril. [OC I, pp. 561 (mystique), 659 (papier peint de Faustroll), 1016, 1022, 1023.]

DESBOIS [Jules, 1851-1935] : étais. [OC I, p. 1021.]

D'ESPAGNAT [Georges, 1870-1950] : toiles ; étude de Petite Fille. Soleil levant ? Deux Paysans ; Femme au livre. [OC I, pp. 1017, 1018, 1023.]

DETHOMAS [Maxime Pierre, 1867-1929] : Petite Servante. [OC I, p. 1017.]

DE TOULOUSE-LAUTREC [Henri Marie, 1864-1901] : rétrospective. [OC I, pp. 561 (affiche), 661 (Jane Avril), 1021-1022, 1023 ; OC II, pp. 332 (énumération), 642 (Blanchisseur, Messaline).]

DORÉ, Gustave [1832-1883] : Sorcière ; illustration pour Pietro d'Albano, roman de Tieck (ou s'agit-il de Guillaumin ?). [OC I, pp. 1017, 1020.]

DÜRER, Albert [Albrecht, 1471-1528, peintre et graveur allemand] : (SATTTLER est comparé à Dürer). [OC I, pp. 963, 966, 979-980, 987, 996, 999, 1019, 1026 ; OC II, p. 641.]

FARGUE, Léon [père de Léon-Paul] : vitrail d'après un dessin de BASTARD. [OC I, p. 1021.]

FAUCHÉ, Léon : Paysage. [OC I, p. 1023.]

FILIGER [Charles Filliger, dit, 1863-1928] : une face ; figure, paysage... [OC I, pp. 1016, 1024-1028 ; OC II, 579.]

FINOT, James : la Passion. [OC I, p. 1021.]

FORBES-ROBERTSON, Eric [1865-1935, peintre anglais] : Sirènes. [OC I, p. 1025.]

GAUGUIN [Paul, 1848-1903] : Nave nave moe ; exposition tahitienne ; deux femmes abstruses accroupies ; étude de nu. [OC I, pp. 210, 252, 559, 682, 987, 1016, 1017 ; OC II, pp. 579, 599.]

GAUSSON [Léo, 1860-1944] : arbres de Noël au bord des routes. [OC I, pp. 1022, 1023.]

GEORGIN [François, 1800-1863] : [OC I, pp. 964, 987, 996, 1026.]

GIRAN-MAX [Léon, mort en 1927] : Jardins. [OC I, p. 1023.]

GOS, Albert [1852-, peintre suisse] : Sommets suisses. [OC I, p. 1021.]

GRASSET [Eugène, 1844-1917, d'origine suisse] : affiches, vitraux, illustrations livresques. [OC I, p. 1022.]

GUIGUET [François Joseph, 1860-1937] : deux jeunes filles ; Forgeron. Enfant félin ; femme qui tricote ; femme au balcon. Femmes au balcon. [OC I, pp. 1016, 1018, 1020, 1037 (portrait de Rachilde).]

GUILLAUMIN [Jean Baptiste Armand, 1841-1927] : tête de Vieille Femme, Servante du presbytère, illustration pour Pietro d'Albano, roman de Tieck (ou s'agit-il de Gustave Doré ?). Série de vues de la Creuse ; Moulin Brigand ; Neige. [OC I, pp. 1017-1018.]

GUILLOUX [Charles, 18...-19...] : toiles. Canal ; Seine lunaire de Notre-Dame. [OC I, pp. 1017, 1022, 1023.]

GUTHRIE [Sir James, 1859-1930, peintre anglais] : [OC I, p. 1021.]

HAWKINS [Louis Welden, mort en 1910, peintre français d'origine anglaise] : Camaïeu. [OC I, pp. 1021-1022.]

HERMANN-PAUL [1874-1940] : pastels. [OC I, pp. 1022, 1023 ; OC II, p. 681 (L'Honorable Conque, député).]

HODLER [Ferdinand, 1853-1918, peintre suisse] : l'Élu. l'Enfant nu devant un petit Christ (ou s'agit-il d'un Armand POINT ?). [OC I, p. 1021.]

HOGARTH [William, 1697-1764, peintre et graveur anglais] : (VALLOTTON est comparé à Hogarth.) [OC II, p. 578.]

HOLBEIN [Hans, 1497-1543, peintre et graveur allemand] : (SATTTLER est comparé à Holbein). [OC I, pp. 760, 1018-1019.]

IKER [Alphie] : [OC I, p. 1018.]

JACQUEMIN, Jeanne : trois paysages avec figures. [OC I, p. 1016.]

JOSSOT [Gustave-henri, 1866-1951] : les Sciapodes. Arabesques. [OC I, pp. 987 (Jezuz ma doue, L'Ymagier III), 1022, 1023.]

KARBOWSKI [Adrien, 1855-] : le Repos. [OC I, p. 1021.]

KNOPP[F] [Fernand, 1858-1921, peintre belge] : [OC I, p. 1022.]
 LACOMBE [Georges, 1868-1916] : Femme, bois sculpté. [OC I, p. 1017.]
 LEWISOHN [Raphaël, 1863-, peintre français d'origine allemande] : toiles. [OC I, p. 1017.]
 LOCWOOD [Wilton, 1862-1914, peintre américain] : le Bossu qui fume. [OC I, p. 1021.]
 LUCE [Maximilien, 1858-1941] : [OC I, p. 1023.]
 MANET [Édouard, 1832-1883] : [OC I, p. 1022.]
 MARTIN & PROUVÉ [Victor Prouvé, 1858-] : cuirs. Reliure des Aveugles de Maeterlinck. [OC I, p. 1021.]
 MAUFRA [Maxime, 1861-1918] : dessins et tableaux ; la grève ; les champs bretons ; une autre grève ; arc-en-ciel ; La Route. [OC I, pp. 1016, 1019.]
 MEMLING [Hans, vers 1433-1494, peintre flamand] : (portrait par H. ROUSSEAU comparé à un Memling.) [OC I, pp. 753 (arbres), 1023.]
 MONET, Claude [1840-1926] : [OC I, pp. 711 (t'incline devant), 1018.]
 MORET, H. [Henri, 1856-1913] : [OC I, p. 1023.]
 MUNTHE [Gerhard, 1849-1929, peintre norvégien] : (son absence au Champ-de-Mars est remarquée par Jarry.) (VALLOTTON est comparé à Munthe.) [OC I, pp. 202 (Tapisseries), 1021 ; OC II, 578 (Hogarth chevauché), 642 (revu en 1902).]
 O'CONNOR [Roderic, 1860-1940, peintre et dessinateur irlandais] : Ciels. Les passants locaux de la place triangulaire. [OC I, pp. 1020, 1025.]
 OSBERT [Alphonse, 1857-1935] : Crépuscule. Femme au Soleil ; quatre panneaux. Étude pour Harmonie virginale. Vieux bouquins. [OC I, pp. 1017, 1018, 1022, 1023 ; OC II, p. 623 (couverture pour Hauser, Le Ressuscité).]
 PERRIER : gazons et cheveux. Études. [OC I, p. 1022, 1023.]
 PISSARRO, C. [Camille, 1830-1903] : femme fleur surgie des herbes (ou s'agit-il d'une comparaison ?). [OC I, p. 1018.]
 PISSARRO, Georges [?] : Paon blanc ; bois et eaux-fortes du Carton Jaune : chien ou loup, illustration des chants de Maldoror ; la Chevauchée ; grêles gens, wayang javanais. [OC I, p. 1019.]
 POINT, Armand [1860-1932] : l'Enfant nu devant un petit Christ (ou s'agit-il d'un HODLER). Princesse nocturne. [OC I, pp. 1021-1022.]
 PROUVÉ (voir MARTIN)
 PRUNIER, Gaston [1863-1927] : arbres et Maisons. [OC I, pp. 1022, 1023.]
 PUVIS DE CHAVANNES [Pierre Cécil, 1824-1898] : immense décoration. [OC I, pp. 558 (mort), 1021.]
 RAFFAËLLI [Jean-François, 1850-1924] : gravures. [OC I, p. 1021.]
 RANFT [Richard, 1862-1931, peintre et graveur suisse] : [OC I, p. 1018.]
 RANSON [Paul, 1864-1909] : Scènes fantastiques. [OC I, pp. 421-422 (L'Abbé Prout), 561 (celui qui tapisse), 1016-1017 ; OC II, p. 651 (L'Abbé Prout).]
 RAVIER [Auguste, 1814-1895] : bassin à poissons rouges ; l'angoisse de deux têtes. [OC I, pp. 1019-1020.]
 REDON, Odilon [1840-1916] : pastels et dessins. [OC I, pp. 561 (mystère), 1022 ; OC III, p. 532 (pastels).]
 REMBRANDT [1606-1669, peintre hollandais] : (SATTTLER est comparé à Rembrandt). [OC I, p. 1019.]
 RIPPL-RONAÏ [Joseph, 1864-1927, peintre hongrois] : vieille Dame Hongroise. [OC I, p. 1021.]
 ROUSSEAU, H. [Henri, 1844-1910] : La Guerre ; panneau décoratif, portrait d'Homme. Portrait d'enfant. [OC I, pp. 562 (celui qui douanait), 712 (machine à peindre), 1021-1022, 1023, 1061 (logé) ; OC III, p. 604 (déjeuner en 1906).]

ROUSSEL [Charles Joseph, né 1861, ou son frère Ker Xavier, 1867-1944 ?] : toiles ; dessins. [Pour le premier, OC I, pp. 542, 561. Pour le deuxième, OC I, pp. 561 ; OC II, p. 642 (pastels).] [Pour l'un ou l'autre, mais sans doute pour le deuxième, OC I, p. 1017, 1022.]

SATTLER, Joseph [1867-1931, dessinateur et graveur allemand] : album [Danse moderne macabre]. [OC I, p. 1019.]

SEGUIN [Armand, 1868-1903] : eau-forte ; arbres, mers, cimetières ; Bretonne. Paysannes de Trégunc, danseurs de gavottes, joueurs de biniou, route de Clohars. [OC I, pp. 1016, 1025-1026.]

SÉON [Alexandre, 1857-1917] : tête d'Androgyne ; le Fer, la Muse mystique, les Rubans. [OC I, pp. 1018.]

SÉRUSIER [Paul, dit parfois Séruzier, 1865-1927] : toiles. [OC I, pp. 542, 560 (celui qui mesure), 1017 ; OC II, p. 577.]

SEURAT, Georges [1859-1891] : [OC I, p. 1019.]

SIGNAC [Paul, 1863-1935] : [OC I, pp. 1019, 1023.]

VALLGREN [Villé, 1855-, sculpteur français d'origine finlandaise] : sculptures. [OC I, p. 1021.]

VALLOTTON [Félix, 1865-1925] : [OC I, pp. 559 (parties intimes de l'amour), 560 (celui qui boise), 1053 (Ibsen) ; OC II, pp. 578-579 (article de 1894), 641-642 (Dostoïevsky, Baudelaire, rue de Marseille).]

VALTAT [Louis, 1869-1955] : Femme couchée ; Pont-Royal. Tapisserie : Femme, Palais-Royal, Paons et la Cigogne. [OC I, pp. 1019, 1021, 1022-1023.]

VAN GOGH [Vincent, 1853-1890, peintre hollandais] : (les ciels d'O'Connor sont comparés à ceux de Van Gogh). [OC I, pp. 711 (le jaune), 1020.]

VAN RYSSELBERGHE [Théodore, 1862-1926, peintre et graveur belge] : [OC I, p. 1019.]

VÉRONÈSE : (l'herbe verte de Yan DARGENT est comparé à celle de Véronèse). [OC I, p. 1020.]

VERSTRAETE [Théodore, 1851-1906, peintre et graveur belge] : Meules nocturnes. [OC I, p. 1021.]

VUILLARD [Édouard, 1868-1940] : toiles. [OC I, pp. 542, 559 (panneaux), 560 (celui qui décore), 1006 (tables rouges des Âmes solitaires), 1017.]

WHISTLER [James Mc Neill, 1834-1903, peintre américain] : Mer ; Portrait de Lady E. Gravures. [OC I, pp. 711 (généfléchis devant), 1021.]

WILLUMSEN [Jens Ferdinand, 1863-1958, peintre danois] : « beaux comme un Willumsen » (dit des arbres de Gauguin). [OC I, p. 1016.]

ZULOAGA [Ignacio Zuloaga y Zabaleta, 1870-1945, peintre espagnol] : toiles. Le Nain d'Eibar. [OC I, pp. 1017, 1021.]

MAR. 30/05/2006 12:23

Chers Mélusins, Chères Mélusines,
 Jean-Claude Diamant-Berger (1920-1944) fut membre du groupe Les Réverbères et l'un des poètes de La Main à plume. Hommage lui est rendu le 2 juin. Stéphanie Caron le situera dans l'aventure surréaliste. Voir l'affichette-programme ci-joint.

Bien cordialement,
 L'administrateur:
 Henri Béhar

MER. 31/05/2006

Chers Mélusins, Chères Mélusines,

Rappel: la prochaine séance (et dernière de l'année universitaire) du séminaire du Centre de recherche sur le surréalisme aura lieu le vendredi 9 juin de 16h à 18h salle 410 au Centre Censier, 13 rue Santeuil, Paris 5°.

Catherine Dufour y traitera de "Dada pense-t-il encore après 1945?".

NB. Pour les membres du GDR: à la suite, en prolongement de la dernière AG, réunion pour fixer le thème et le programme du séminaire 2006-2007.

Bien cordialement,

L'administrateur:

Henri Béhar

MER. 31/05/2006 00:23

Chers Mélusins, Chères Mélusines,

j'ai laissé passer le Festival de Cannes, à l'occasion duquel de nombreux articles ont fréquemment évoqué le surréalisme, pour vous suggérer quelques navigations suggestives:

1. Desnos (vous pourrez vous procurer le texte intégral de *la Liberté ou l'amour* au format pdf, si vous courez plus vite que Gallimard).

<http://sexe.fluctuat.net/blog/4389-robert-desnos-l-ete-c-est-l-enfer-4-30.html>

Robert Desnos (L'été c'est l'enfer, 4/30)

Posté par Anne Archet le 27.05.06 à 04:00 | tags : [enfer](#), [curiosa](#)

Robert Desnos, *La liberté ou l'amour* ! Paris, Kra, 1927.

Voilà un bouquin que je rêve de tenir dans mes bras ! Malheureusement, je devrai me contenter de la réédition parue chez Gallimard en 1982. Car je n'aurai jamais les moyens de me procurer l'édition originale rarissime de ce roman qui fit condamner l'auteur et son éditeur en correctionnelle, même si les passages les plus érotiques avaient été retirés du texte et imprimés sur des cartons qui étaient remis qu'aux lecteurs qui les demandaient. Je n'aurai donc jamais le plaisir étrange de reconstruire le roman, carte par carte, dans le dédale du délire de Desnos... quelle tristesse.

« Parfois, quand le cinglement avait meurtri particulièrement l'enfant, un bond la faisait sursauter davantage, les cuisses s'entrouvraient et c'était un spectacle sensuel qui émouvait une autre jeune fille, attendant dans un coin de la pièce son tour d'être châtiée. Et voici que maintenant que l'éclair va paraître dans ce ciel évoqué, malgré sa noirceur, sur le papier blanc, je comprends pourquoi le tableau se composa de telle façon. La similitude de l'éclair et du coup de martinet sur la croupe blanche d'une pensionnaire de seize ans suscita seule la montée de la tempête dans l'impassible nuit qui recouvrait le pensionnat. »

Quant à Corsaire, il s'adonne à l'homosexualité par goût de la conquête et fréquente le Club des buveurs de sperme, ou alors il sodomise « avec tendresse et régularité » une femme hautaine pendant qu'une fillette, glissée entre leurs jambes, « recueille au bord de l'ourlet une neige tiède et odorante ». La rencontre finale des deux héros explose en une tempête de morsure et de cris. Louise Lane, tordue de convulsions et de volupté, expire alors qu'elle est lacérée par Corsaire en proie à une frénésie où amour et mort sont confondus jusqu'au rêve. Un texte éblouissant, lyrique, violent, inoubliable.

La liberté ou l'amour ! est [disponible en téléchargement](#) sur le site *d'a-mateur*... mais probablement pas pour très longtemps, car Gallimard n'apprécie pas qu'on pige dans son catalogue.

2. Marcel Schwob (annonce de Bernard Gauthier)

La Librairie La Friche, en partenariat avec la Société Marcel Schwob, la revue *Europe* et Le Promeneur/Gallimard,

a le plaisir de vous inviter pour une soirée autour de l'écrivain Marcel Schwob

le mardi 20 juin 2006 à partir de 19h.

A l'occasion de la parution du numéro 925 de la revue Europe, consacré à l'écrivain

et de Marcel Schwob: l'homme au masque d'or, catalogue de l'exposition organisée par la Bibliothèque municipale de Nantes, co-édité par Le Promeneur/Gallimard

Une "vie imaginaire" sera offerte en lecture à tous les présents.

N'hésitez pas à diffuser largement cette invitation. La soirée sera une opportunité de se retrouver pour tous les "schwobiens", y compris ceux qui ont contribué aux réalisations (et réussites) de cette année.

Société Marcel Schwob: <http://www.marcel-schwob.org> ; contact: bernard.gauthier@bnf.fr
Librairie La Friche 36, rue Léon-Frot, 75011. Tél. : 01 43 79 80 40.

3. Photo se prétendant surréaliste :

[TrekEarth | Mexican surrealism Photo](#)

4. H. Arp

Une statue de Hans Arp volée dans le centre de Strasbourg

STRASBOURG (AP) -- Une statue en bronze de l'artiste alsacien Hans Arp a été déboulonnée et volée ces jours derniers en plein centre-ville de Strasbourg (Bas-Rhin), dans le quartier de l'Esplanade, a-t-on appris mercredi auprès de la mairie.

"Le Torse des Pyrénées" est haut de 1,03m et pèse 70 kilos. La statue faisait partie d'une série de trois oeuvres érigées le long de la voie du TRAM, et très facilement accessible de la rue.

Le sculpteur, peintre, dessinateur et poète Hans Arp, né à Strasbourg en 1886, mort en Suisse en 1966, a participé à la création du mouvement Dada avant d'adhérer au surréalisme. Le Centre Pompidou, notamment, expose plusieurs de ses oeuvres. Une plainte a été déposée par la mairie de Strasbourg. AP

5. Une vente mandarinale :

<http://www.letemps.ch/template/culture.asp?page=10&article=181917>

6. Une bien utile chronologie de la psychanalyse :

http://p-s-f.com/psf/article.php?id_article=0131

7. Ado Kyrou dans *Les Echos*

Lectures pour cinéphiles : LE SURRÉALISME AU CINÉMA de Laurent Tirard

http://www.lesechos.fr/info/rew_loisirs/4421486.htm

Dans la production des six derniers mois, un titre s'impose : « Le Surréalisme au cinéma » (Ramsay), un classique d'Ado Kyrou réédité l'hiver dernier. Il permet de saisir l'évolution du travail du critique, ce « passeur » entre le film et le public. En 1952, Kyrou ne disposait pas, comme les critiques d'aujourd'hui, de DVD ou de VHS pour repasser, décortiquer, désosser les films. Il devait compter sur sa mémoire. Kyrou écrivait donc des souvenirs de films. Dans un brouillard splendide, ses textes mêlent ses fantasmes aux images de l'écran : « Allongée sur les canapés du wagon-salon du Shanghai Express, Marlène disparaît derrière son immense chapeau de dentelles noires. Une main d'homme arrachait d'un geste brusque ce chapeau et les lèvres de Marlène s'entrouvraient. » Ce style poétique a largement disparu. « La Dvdéothèque de Jean Douchet » (Les Cahiers du cinéma), animateur star des ciné-clubs et plume historique des « Cahiers », en est la preuve, à commencer par le titre-même. Douchet appuie régulièrement sur « pause » pour souligner un cadrage, expliquer les choix du cinéaste. Défilent ainsi des analyses de films de Tarantino, Walsh, Kitano, Godard, Ozon.

8. [Fiction et anarchisme](#) sur le site de Fabula

Bien cordialement,

L'administrateur:

Henri Béhar

LISTE MÉLUSINE, JUIN 2006

SAM. 03/06/2006 10:09

Surréalisme et barbarie

L'anglaise Fraser se joint à l'Autrichienne Marie-Antoinette pour regarder la cour de France : double regard étranger sur un monde surréaliste jusqu'à la barbarie.

Nelly Kaprièlian, Les Inrockuptibles

(sur le livre dont est tiré le film de Sophia Coppola).

Alain Chevrier

DIM. 04/06/2006 23:14

Glanes

Chers Mélusins, Chères Mélusines,

le fichier joint contient quelques glanes diverses de la semaine passée. Vous y trouverez des informations sur le surréalisme dans le marché de l'art, de nouvelles expositions. A noter que la lettre d'André Breton dont il est question dans l'article sur Kenneth White a été publiée en fac-simile dans l'article de Laurent Margantin publié dans Mélusine XXIII, p. 248.

Bien cordialement,

L'administrateur plus que jamais provisoire

Henri Béhar

<http://www.lesechos.fr/patrimoine/famille/200077083.htm>

L'art moderne n'a pas déserté Paris [02/06/06]

Bien en dessous du million de dollars, plusieurs ventes intéressantes (*)

Les Dioscure (Castor et Pollux) au bord de la mer par Giorgio de Chirico (1935). Estimation : 600.000 euros.

Au début du mois dernier à New York, Sotheby's a cédé un Picasso représentant une de ses muses, Dora Maar, pour 95,2 millions de dollars. C'est le deuxième prix le plus élevé jamais obtenu aux enchères. Bien qu'on ne connaisse pas l'identité de l'acheteur, on parle d'un de ces « nouveaux Russes », non collectionneur, mais qui aurait acquis cette pièce très médiatique comme on le fait d'un trophée, témoin de son ascension sociale. Ce tapage touche peu la France.

Paris, berceau de la création d'avant-garde au début du XXe siècle, est devenue, cent ans plus tard, un lieu de négoce bien plus discret. Ici on vend les pièces d'une valeur financière moindre, les travaux sur papier, les oeuvres subtiles et plus intellectuelles ou les créations de charme, celles qui ne sont pas considérées comme des poids lourds des transactions de l'année. Dans ce contexte, la place française se réorganise. Le leader des ventes impressionnistes et modernes est clairement Artcurial. C'est d'ailleurs cette firme qui propose, cette saison, le tableau à l'estimation certainement la plus élevée : 600.000 euros.

Il s'agit d'une toile peinte en 1935 par le surréaliste Giorgio de Chirico représentant les Dioscure (Castor et Pollux) au bord de la mer. Les archétypes de sa production sont là — la mythologie, l'architecture, le cheval et la mer dans une atmosphère étrange -, mais il ne s'agit cependant pas de sa période la plus prisée, celle de la fin des années 1910. « Il n'y a pas que la période métaphysique chez Chirico », proteste Francis Briest, l'un des commissaires-priseurs associés de la maison de ventes, propriété de Dassault. La toile provient, selon le commissaire-priseur, d'une succession italienne comme deux autres oeuvres signées Morandi

et Boccioni. « Le marché de l'art moderne n'est plus français. Il est mondial, et de 60 à 70 % de nos acheteurs sont étrangers », explique Francis Briest.

Pour un étranger, vendre à Paris des pièces modernes de grands noms d'une valeur sensiblement inférieure à 1 million de dollars, c'est avoir la garantie d'un traitement de faveur. Une prestation qui n'est pas offerte par Sotheby's et Christie's à New York ou à Londres. Ainsi Artcurial offre dans sa vente dite de « prestige », celle qui se tient le soir, un dessin de Malevitch en provenance d'une collection anglaise qui n'aurait assurément pas eu le même sort chez Christie's ou Sotheby's. Il s'agit d'un petit dessin à la valeur historique certaine — il a été réalisé en 1916 entre le fameux « Carré noir sur fond blanc » et le tableau « Blanc sur blanc » — mais n'est rien d'autre qu'une petite feuille de papier (13,3 × 20 cm) griffonnée au crayon de formes géométriques. Elle est estimée 40.000 euros.

La place parisienne est devenue la plaque tournante des transactions dans un domaine qui attire de plus en plus d'amateurs : les dessins et documents sur le surréalisme et dada. Le 8 juin, Artcurial disperse la collection privée d'un galeriste et éditeur de Cologne, Armin Hundertmark. Selon Bruno Jansem, qui s'est occupé pour Artcurial de la collection composée de 130 lots, « c'est le retentissement de l'exposition «Dada» à Beaubourg l'hiver dernier qui l'a incité à vendre en France ». On y trouve par exemple un profil épuré au fusain par Francis Picabia (12.000 euros) mais aussi « La Boîte en valise », une boîte comprenant un résumé en miniature de l'oeuvre de Duchamp, imaginée par l'artiste et qui a été réalisée en 80 exemplaires entre 1968 et 1971 (40.000 euros).

Le même jour chez Tajan sera dispersée la troisième partie de la collection de Julien Levy (1906-1981), qui entre 1931 et 1949 fut le premier marchand des surréalistes aux États-Unis. En 2004, 874 lots avaient déjà été dispersés chez Tajan pour 7,5 millions d'euros après qu'en 1981 Sotheby's eut vendu les oeuvres majeures pour 2 millions d'euros. Restait encore un ensemble de pièces qui avaient été conservées par les héritiers afin de rendre hommage, par une exposition itinérante aux États-Unis, à l'oeil du galeriste. Les voici donc sur le marché avec une estimation globale de 5,2 millions d'euros. Parmi les 289 lots portant des estimations outrageusement basses, il y a par exemple deux boîtes surréalistes — elles sont composées comme des petites vitrines montrant des éléments disparates propres à évoquer un personnage féminin — réalisées très tôt par l'artiste américain Joseph Cornell (1903-1972), estimées à 20.000 euros. On note aussi un dessin à la plume qu'on pourrait croire du XIXe siècle, mais qui a en fait été exécuté par Chirico en 1923 (15.000 euros). Selon l'expert de la vente, qui est aussi marchand, Marcel Fleiss, « dans le marché de l'art, le surréalisme est avec l'art contemporain celui qui a vu ses prix augmenter le plus radicalement depuis quelques années, — jusqu'à plus de 100 % depuis trois ans. La vente de l'atelier Breton en 2003 a eu un effet catalyseur qui a été amplifié par une multiplication d'expositions sur le sujet. La cible des acheteurs s'est considérablement élargie. »

Kandinsky, Rodin, Degas...

Ceux qui s'intéressent, à Paris, à d'autres aspects de l'art moderne devront chercher d'une vente à l'autre les pièces clairsemées tout au long du mois de juin. La place parisienne est ainsi faite que, au gré des successions, liquidations, etc., un tableau ou un dessin important du début du XXe siècle arrive, par relations, dans une étude de commissaires-priseurs qui le proposera dans un catalogue avec du mobilier XVIIIe, de la porcelaine chinoise ou des lots de moindre qualité.

Le 7 juin, Marielle Digard présente un dessin abstrait de Kandinsky de 1931 (450.000 euros), le même jour, Daguerre-Brissonneau, un plâtre représentant un gracieux buste de femme par Rodin « Madame Fenaille » (20.000 euros), qui appartenait au mécène et ami du sculpteur, Maurice Fenaille ; le 22 juin, Calmels-Cohen, une gouache cubiste d'Henri Laurens de 1915 (120.000 euros), ou encore chez Piasa, le 21 juin, un pastel de Degas de 1889 représentant «

Trois Danseuses », estimé à 400.000 euros. Il s'agit d'une étude pour une peinture qui est aujourd'hui au musée des Beaux-Arts de Lyon.

Ce manque de lisibilité de l'offre française favorise les achats par les marchands plutôt que par les particuliers. Ils revendront par la suite ces pièces, souvent outre-Atlantique, avec un bénéfice substantiel. Le marché n'est toujours pas assez organisé pour séduire les amateurs internationaux qui ne sont pas familiers des circuits labyrinthiques de la place française. Reste pour les familiers de Drouot des affaires à faire... Selon François Lorenceau, expert pour Piasa et marchand : « Nous assistons à un certain frémissement. Les Français, longtemps attentistes, se remettent à acheter. Dans ce cadre, les dessins, plus accessibles financièrement, nourrissent une forte demande. » Il faut aussi noter que, globalement, l'art moderne s'inscrit dans des cotes à la hausse. « Il y a beaucoup de liquidités disponibles sur le marché.

Conjointement, l'offre n'augmente pas. Il est donc naturel que les prix, eux, soient en augmentation dans un contexte de raréfaction des pièces », conclut le commissaire-priseur Francis Briest, qui donne l'exemple d'un dessin de Picasso de 1971 mis en vente le 7 juin et estimé à 80.000 euros, dessin qu'il aurait estimé 30 % moins cher cinq ans plus tôt.

JUDITH BENHAMOU-HUET

(*) Les 7 et 8 juin, Hôtel Dassault, Artcurial (01.42.99.20.20) ;- le 7 juin, Hôtel Drouot, Digard (01.48.24.43.43) ;- Le 7 juin, Hôtel Drouot, Daguerre-Brissoneau(01.42.46.00.07) ;- le 8 juin, Espace Tajan, Tajan (01.53.30.30.30) ;- le 21 juin, Hôtel Drouot, Piasa (01.53.34.10.10) ;- le 22 juin, Hôtel Drouot, Calmels-Cohen (01.47.70.38.89).

<http://www.lire.fr/portrait.asp/idC=50013/idR 1/idG=8>

Kenneth White

par Tristan Savin

Lire, juin 2006

Installé dans le Finistère, le poète écossais définit son territoire dans un arc entre Atlantique et Pyrénées. D'un esprit voyageur, il s'est entouré de minéraux, de cartes, d'atlas... Il est un nomade sédentaire, navigateur prêt à partir dans l'écriture de ses livres.

C'est à Trébeurden, dans ses «finisterres armoricaines», que le poète écossais a planté son bâton de pèlerin, en 1983. Pourquoi la Bretagne? «Ici, je me sens au milieu de l'arc Atlantique.» Allant de son Ecosse natale aux Pyrénées adoptives, cet arc forme le «paysage mental» de Kenneth White. Avec son épouse et traductrice, Marie-Claude, il a aménagé une vieille ferme bretonne composée de trois bâtiments de granit à toit d'ardoises, des XVIIIe, XIXe et XXe siècles. Au milieu d'un jardin microclimatique d'inspiration japonaise, la propriété a des airs de hameau. La vision d'ensemble est profondément pacifique, à l'image des occupants. La grange, exposée est-ouest, a été baptisée «atelier atlantique». Au-dessus de la porte d'entrée, une citation rappelle la «librairie» de Montaigne: hic opus hic labor est. C'est ici, à l'étage, que le maître des lieux accomplit son œuvre, sous les auspices d'un masque algonquin, d'un tambour chamanique et de ses deux oiseaux totémiques: un corbeau et un goéland. Des portraits de ses écrivains fétiches décorent l'escalier: Walt Whitman, Nietzsche, Rimbaud, Herman Melville et Blaise Cendrars. «J'aime ces figures du dehors.» Kenneth White déclare aussi avoir une parenté avec Henry David Thoreau, l'auteur de Walden. Comme lui, il a vécu dans une cabane en bois, au bord d'un lac, quand il était étudiant. Pas dans le Grand Nord, mais à Munich. «Je suis de la lignée des moines voyageurs du Ve siècle, de l'Écossais errant, jusqu'à Robert Louis Stevenson.» Une autre figure tutélaire a marqué son existence: à quatorze ans, en faisant du porte-à-porte pour nourrir sa famille, le fils de prolétaires de Glasgow rencontre un vieil anarchiste, naturaliste et orientaliste, qui entreprend sa formation culturelle. Au niveau inférieur, une pièce porte l'empreinte de ce mentor.

Tapissée de peaux de renne et de castor elle tient autant de la bibliothèque que du cabinet de curiosités et du musée lapidaire. Kenneth y entrepose cartes, atlas, livres d'art, de sciences humaines et de sciences exactes, littératures japonaise, chinoise, indienne, russe, celtique,

allemande, arabe, américaine, anglaise et française. Et quantité de pierres rapportées du monde entier: galets, cristaux, quartz, lave de l'océan Indien, cuivre brut d'Arizona... «J'aime associer les pierres aux livres, c'est la matière même du monde, l'écriture première.» Il emploie le même adjectif pour expliquer sa prédilection pour les rivages: «C'est l'espace premier.» Sur les rayonnages, les marches d'escalier et les tables basses: bouteilles de sable (d'Anguilla, de Bird Island), os de seiche, écorces, coquillages, plumes d'oiseaux, pipes à opium, globe lunaire, bouteilles de rhum évoquant les pirates... Il s'empare d'une dent de morse sculptée au XIXe siècle par un marin américain que l'on imagine échappé de Moby Dick: «On appelle cela un scrimshaw. C'est un mot scandinave que je traduirais par: "écriture-grattoir".» Passionné d'étymologie et de linguistique, Kenneth White nous apprend ainsi énormément de mots dans les récits de voyage de son nouveau livre, *Le rôdeur des confins*: par exemple, «cinéma» se dit «biograf» en suédois. Et «White» se traduit par «paille» en japonais

Parmi les liasses de papiers entassées au sol, sous des cailloux, on déniche une lettre d'André Breton adressée au jeune poète en 1965. Le pape du surréalisme y loue la puissance d'écriture de Kenneth White. Un encouragement qui a sans doute incité cet «individualiste féroce» à créer différents mouvements littéraires au cours de sa carrière. Le dernier en date: l'Institut international de géopoétique, fondé en 1989. «Archipélisé», il compte une dizaine d'ateliers dans le monde et publie annuellement une imposante revue poétique et savante.

«Les espaces actuels sont clos. Nous sommes dans un monde qui hésite entre inertie et hystérie. Un trou que l'on remplit de bruits et d'images.» Partant de ce constat, l'auteur de *La route bleue* (prix Médicis étranger en 1983) définit ainsi l'ensemble de son travail: «Préparer un nouveau terrain, trouver un nouveau champ de vie. En dehors du brouhaha social. C'est en périphérie qu'on peut entrer en contact avec autre chose. D'où la nécessité d'habiter profondément un lieu, sujet de mon essai précédent, *La maison des marées*. Quant au nouveau, j'aime ce terme de rôdeur: il faut redécouvrir le monde.» De même qu'il navigue entre deux langues (anglais et français), Kenneth White, à la fois sédentaire et nomade, se situe entre errance et résidence. Il aime ce koin [phrase à méditer] japonais: «Il est sur la route sans avoir quitté la maison, il est dans la maison sans avoir quitté la route.» Pour symboliser cette idée, une «pierre de rêve» trône dans le salon, au-dessus de la cheminée. «Les Chinois l'appellent aussi "pierre de voyage": il suffit de l'observer pour vagabonder en esprit.» La sienne, cassée, donc d'un âge vénérable, évoque des paysages de montagnes. En la regardant longuement, on pourrait presque apercevoir Lao Tseu sur son bœuf, méditant sa voie de la vertu. Kenneth White serait-il bouddhiste? «Je m'intéresse au bouddhisme sans Bouddha et sans -isme», répond-il jovialement. L'essayiste en garde cependant l'idée-force: «Il faut partir de soi et procéder par cercles concentriques.» Voici peut-être le secret de son écriture poétique, à la fois naturelle et subtile: produire l'effet de ricochet d'un galet lancé à la surface de l'eau.

http://www.lefigaro.fr/magazine/20060602.MAG000000369_un_autre_regard.html

LA TATE MODERN FAIT PEAU NEUVE. Lors de son ouverture en mai 2000, le musée londonien d'Art moderne et contemporain avait initié une révolution en matière d'accrochage : les regroupements thématiques remplaçaient le parcours historique coutumier. Succès foudroyant : 4 millions de visiteurs par an, soit 500 000 de plus que le Centre Pompidou et 1 million de plus que le MoMa, le Guggenheim de New York et celui de Bilbao réunis. La plupart des musées ont intégré la leçon. Nicholas Serota, directeur de la Tate, en sourit : «Mes homologues étrangers me prient toujours de croire qu'ils ne nous ont pas copiés...»

Six ans se sont écoulés. Le monumental vaisseau de briques amarré à la Tamise propose depuis le 23 mai une mise en place radicalement nouvelle de sa collection permanente. Avec des oeuvres jamais sorties des réserves pour 40% d'entre elles (tel le *Whaam !* de Roy Lichtenstein), et pour 20% récemment acquises (telles des pièces majeures d'Anish Kapoor ou

de Picabia), certaines d'entre elles étant exposées pour la première fois (telle la série féministe signée des Guerrilla Girls ou encore des créations venues d'Asie et d'Europe de l'Est). Leur présentation ne s'articule plus autour de quatre genres (histoire, paysage, nu, nature morte), mais autour de quatre axes : cubisme, surréalisme, expressionnisme abstrait et minimalisme. Ce choix met en valeur des mouvements signifiants de l'art du XXe siècle, qui se trouvent par ailleurs bien représentés dans le fonds du musée. S'il paraît plus classique, il n'est pour autant en rien figé. Chaque section s'ouvre pour trois ans sur deux créations emblématiques d'époques différentes (Kounellis et Chirico, ou Martin Creed et Carl André), et comporte une salle centrale exprimant son essence protéiforme. Mais elle s'enrichit de salles satellitaires renouvelables chaque année, qui font découvrir sources et filiations, compagnons de route et contradicteurs. Contaminations, télescopages, interférences et contradictions apparaissent avec force. Nicholas Serota insiste : «Une oeuvre n'est pas une icône. Fruit d'influences multiples, elle engendre enfants de toutes sortes. La perception que l'on a d'elle varie selon l'époque, l'environnement, la culture et la psychologie du spectateur.» Si change la Tate Modern, c'est qu'elle reflète les changements du monde. Il reviendra aux habitués décontenancés de s'acclimater.

Tate Modern, collection permanente. Niveaux 3 et 5. Millbank, Londres.

Joan Miró

<http://www.lepetitjournal.com/content/view/6312/1179/>

Une statue de l'artiste catalan, pilier du surréalisme, sera exposée au Musée d'Art Moderne Irlandais (IMMA) pour les deux prochaines années. 32 ans après sa création, le Personnage débarque sur le sol irlandais

Le Musée d'Art Moderne Irlandais (IMMA) a obtenu le prêt d'une statue de Joan Miró pour les deux prochaines années.

L'oeuvre, nommée Personnage, date de 1974 et consiste en un bronze de deux mètres de haut. Elle a été prêtée par Successió Miró, la propriété de Majorque où Miró a résidé pendant de nombreuses années.

La statue présente une géométrie pleines de courbes et d'arrondis que l'on retrouve dans d'autres travaux du peintre catalan.

"oeuvre importante"

La statue est exposée, provisoirement, dans la cour intérieur du Royal Kilmainham Hospital utilisé par l'IMMA.

"Nous nous réjouissons de pouvoir ajouter cette oeuvre importante de Miró à notre collection. Nous espérons, dans les prochaines années, utiliser plus largement notre magnifique parc et présenter plusieurs sculptures différentes d'artistes majeurs" a indiqué le directeur du musée, Enriquè Juncosa.

Né en 1893 et décédé 100 ans plus tard Joan Miró a été l'un des artistes les plus importants du mouvement surréaliste.

Merrill GOUSSOT (LPJ) — Vendredi 2 juin 2006

Pratique

Irish Museum of Modern Art : Royal Hospital, Military Road, Kilmainham, Dublin 8 ,
www.modernart.ie. Tel : +353-1-6129900.. Ouvert du mardi au samedi de 10h00 à 17h30, et le dimanche et les jours fériés de 12h00 à 17h30. Fermé le lundi.

Meret Oppenheim une magicienne sans fourrure

SwissInfo — Berne,Switzerland

magicienne sans fourrure

La légendaire tasse en fourrure ainsi que près de 200 oeuvres de l'artiste au Musée des beaux arts de Berne. (Keystone)

Le Kunstmuseum de Berne rend hommage à Meret Oppenheim qui lui avait légué un ensemble important de son travail.

Grande dame du surréalisme, l'artiste laisse une œuvre abondante réalisée souvent dans le doute.

Figure incontournable du surréalisme et de la représentation féminine au sein de ce mouvement, Meret Oppenheim n'en est pas moins restée discrète, comme à l'écart, tout au long de sa carrière qui s'est prolongée jusqu'en 1985, date de sa mort.

Peut-être parce qu'après une période d'échanges artistiques intenses, à Paris dans les années trente dans l'entourage d'André Breton, elle est revenue en Suisse, à Berne notamment, où elle aura passé trente ans de sa vie.

Une tasse en fourrure

Née en 1913, elle s'était intéressée très tôt aux théories de C.G. Jung, et désintéressée de l'école. Partie à Paris en 1932, avec une amie peintre et danseuse, elle y avait réalisé, en 1936, le fameux «Déjeuner en fourrure», œuvre-objet qui remporta aussitôt les suffrages des surréalistes.

La seule ombre au tableau fut que cette pièce projeta sur son auteur même, dont le travail ultérieur n'atteignit jamais, aux yeux de certains, ni à ses propres yeux durant quelques années, la grâce manifestée dans la simple association d'une tasse de porcelaine et d'un morceau de fourrure de gazelle.

Cette pièce, conservée au MoMA à New York, est naturellement exposée en bonne place, sous vitrine, dans l'exposition bernoise.

A corps perdu

Donc, Meret Oppenheim, se sentant transformée en «Femme de pierre», titre de l'une de ses peintures, arrêta de créer ou détruisit ses œuvres, jusque dans les années cinquante, où la confiance retrouvée lui permit de se lancer à nouveau, à corps perdu, comme pour rattraper les années, dans la peinture, la sculpture et cette chose mixte qu'est l'objet.

Un peu de ready-made, beaucoup de transformation, ont engendré des pièces telles que «Le vieux Serpent nature», en 1970, «La Reine des termites», en 1975, ainsi que de nombreux, très nombreux, dessins et peintures.

Un songe

Les thèmes, qui déterminent l'accrochage? Des nuages, patiemment rendus au crayon, tracés à l'huile, moulés dans le bronze. Des lambeaux de brume, qui s'étirent sur la toile ou le papier. Des serpents et des sorcières. Des êtres masqués. Des planètes et des étoiles.

Bref, les éléments d'un songe, d'un songe très long, à rebondissements, qui aura duré toute une vie.

swissinfo, Laurence Chauvy

CONTEXTE

— Meret Oppenheim est née en 1913 d'un père hambourgeois et d'une mère suisse.

- Elle a grandi à Bâle, à Delémont et au Tessin.

- Départ à Paris en 1932, où elle fréquente Alberto Giacometti, Hans Arp, André Breton. Elle apparaît nue sur les photographies de Man Ray.

- En 1936, elle réalise son chef-d'œuvre: «Déjeuner en fourrure» qui devient l'un des emblèmes du surréalisme.

- Après 18 ans d'inactivité, elle se remet au travail en 1954.

- Deux ans plus tard, elle dessine les costumes et les masques pour la pièce de Picasso «Le Désir attrapé par la queue».

- En 1959, elle organise à Berne la «Fête du printemps», présentée sur le corps d'une femme nue.

- Elle meurt en 1985 à Berne, en pleine controverse suscitée par la fontaine commandée par la Ville de Berne, qui ne plaît pas à tout le monde.

FAITS MARQUANTS

La rétrospective Meret Oppenheim au Kunstmuseum de Berne dure jusqu'au 8 octobre 2006.

Le Kunstmuseum de Berne

(<http://www.kunstmuseumbern.ch/index.cfm?nav=1244,1384&SID=7&DID=9>)

DIM. 04/06/2006 01:01

les lendemains de Dada

Sur ce sujet, Dada après 1945, je me permets de signaler l'essai de Cécile Bargues paru dans Luna-Park 2, Les lendemains de Dada. Bien cordialement, Marc Dachy

DIM. 04/06/2006 19:32

Voilà qui est fait, en pure amitié.

Cher Henri,

Pourrais tu diffuser cette information auprès des mélusins et mélusines?

merci

Amitiés

Colette

Editions du Losange 61 boulevard Edouard Herriot 06200 NICE Tél. 04 93 97 21 08

www.editionsdulosange.fr

LUN. 05/06/2006 13:38

La Lettre Avbqueneau (juin 2006)

La Lettre Avbqueneau

Juin 2006

(264 abonnés)

Chers Queniennes, chers Queniens,

Parutions

Bertrand Tassou nous signale la sortie récente de Zazie dans le métro dans la collection "Folioplus classiques du XXe siècle",

avec un dossier et des notes réalisés par Laurent Fourcaut, et une « lecture d'image » par Ferrante Ferranti, architecte et photographe.

*

Amancio Tenaguillo y Cortázar nous fait savoir que Un bruit ordinaire, suivi de blues de la racaille, de Jean-Claude Pirotte, paru fin mai 2006 aux éditions de La Table Ronde, comporte un "Keno blues", en hommage au Queneau des Fleurs bleues.

Pour une présentation complète de l'ouvrage, se rendre sur la page

http://perso.wanadoo.fr/marincazaou/cont/pirotte/un_bruit_ordinaire.html

*

Dominique de Ribbentrop et Jean-Michel Pochet nous informent que la lettre du Cercle de la Pléiade (n° 24, avril-mai 2006), qui annonce la parution

en novembre 2006 du tome II et dernier des Romans de Queneau, donne à lire en avant-première, dans l'article "Les Exercices de Raymond Queneau", un échantillon de ceux qui ne figurent pas parmi les 99 variations retenues, mais qu'Emmanuel Souchier publiera dans les Appendices du tome II. A l'adresse <http://www.cercle-pleiade.com/>, vous pourrez ainsi lire, outre "Notations" (l'exercice qui ouvre l'édition de 1973) : "Réactionnaire" (paru dans l'édition originale

de 1947 et non repris dans l'édition définitive), "Science Fiction" (paru dans Arts en 1954), et cinq inédits : "Epistolaire", "[Poissonneux]", "[Questions d'élégance]", "[Le Strot]" et "Publicitaire".

*

Par Jacques Birnberg, nous apprenons la parution dans le New Zealand Journal of French Studies (27e année, n. 1, 2006, pp. 42-49) d'un article de Walter Redfern, de l'université de Reading, intitulé : "Those doggone horses : Talkie and Silent Beasts in Queneau" — ce qui pourrait se traduire : "Ces sacrés chevaux : bêtes douées de parole et bêtes muettes chez Queneau".

*

D'après une information de Jean-Michel Pochet, La Renaissance du livre (Mons, Belgique) va faire paraître à l'automne un album Queneau illustré par Louis Joos, et comportant une cinquantaine de textes.

Pour en savoir plus sur l'illustrateur, se rendre à l'adresse : <http://www.ricochet-jeunes.org/auteur.asp?id=644>

Evénements

Le mardi 6 juin, à 15h, Philippe Normand, Président de l'Association "Queneau aime Le Havre aime Queneau", débarquera en salle Normande (ça s'impose), à la mairie de Deauville, et y donnera une conférence sur le thème : "Queneaussez- vous Queneau ?" (rappels biographiques et lecture de fragments et de poèmes en lien avec le littoral normand). Entrée libre.

*

En passant sera joué par l'atelier théâtre du Clep, dans une mise en scène d'Hélène Demené, le mardi 6 juin à 20 h, à Compiègne, à la librairie des Signes, qui a mis en place pour l'occasion une vitrine Queneau. La représentation sera précédée d'une intervention de Marie-Claude Cherqui, qui parlera brièvement de la pièce et de son auteur. Elle sera suivie d'un débat puis d'un pot. Librairie des Signes : 17 de la rue Pierre Sauvage, derrière l'Hôtel de Ville. Tel. : 03-44-38-10-18. Fax : 03-44-38-10-21. Site internet : www.librairie-des-signes.com. Vous trouverez en ligne un plan d'accès. Ceux qui ne l'auraient pas encore pourront par ailleurs y télécharger au format pdf le dossier "Un Quenal, des Queneau" édité par Initiales en 2003.

Informations diverses

A la suite de Carole Aurouet qui en fut longtemps la modératrice, Henri Béhar, Directeur du Centre de Recherches sur le Surréalisme de Paris III/ Sorbonne Nouvelle, a l'amabilité de forouarder les Lettres Avbqueneau sur la liste amie Mélusine. Même si leurs centres d'intérêt et leurs curiosités ne sont pas identiques à ceux des Mélusiniens, les Queniens qui ne l'ont pas déjà fait auront certainement plaisir à s'inscrire à cette liste de discussion, dont l'objet est de couvrir l'actualité concernant le surréalisme entendu au sens large et sans distinction de tendances. Pour ce faire, le plus pratique est d'envoyer un message à Henri Béhar : Vous pouvez également visiter le site du Centre de Recherches sur le Surréalisme de Paris III/Sorbonne Nouvelle à l'adresse : <http://melusine.univ-paris3.fr/> *

Jean-Michel Pochet nous informe qu'on a vendu à Paris le 27 avril, chez Christie's, la bibliothèque érotique de Gérard Norman, bibliophile suisse (vente 5445).

Le lot 340 était Les Ziaux, Gallimard 1943, 1/15 vélin, avec les "poèmes dégueulasses" non repris ailleurs. L'exemplaire est relié en box brique par Honneger, avec 4 pages manuscrites de "Promenade" ("Débandade", OC I p. 711), "Narcisse" ("Autarcie", ibid.), "Onan" (ibid., p. 713) et "Les infortunes de la vertu" (ibid.).

Adjugé 6 000 € plus les frais.

La rédaction de la revue Les Amis de Valentin Brû maintient son appel à comptes rendus. Si vous assistez à l'une des manifestations annoncées dans cette lettre ou dans les suivantes, et si vous souhaitez écrire quelques lignes sur le sujet, vous êtes les très bienvenus. Suivant le nombre de comptes rendus reçus, la rédaction des AVB se réserve le choix de publier in extenso lesdits textes ou d'en faire paraître seulement un florilège... Merci d'avance à tous.

Amitiés brûtes,

Astrid Bouygues

Vice-Présidente de l'Association des AVB

69/71 rue d'Alleray

75015 Paris

01-45-33-23-35

LUN. 05/06/2006 10:43

La périphérie du 24e marché de la poésie

Chères Mélusiennes, Chers Mélusiens,

Je vous transmets en fichier attaché le programme du 29 juin : Le cinéma de Jacques Prévert et de Boris Vian.

Bien cordialement,

Carole Aurouet

LUN. 05/06/2006 00:37

Le Service culturel de l'Université Paris III – Sorbonne Nouvelle vous invite à célébrer le centenaire de la naissance de

PIERRE PRÉVERT

(26 mai 1906),

en présence de sa fille Catherine.

Au programme, un téléfilm réalisé par lui, il y a quarante ans,

jamais rediffusé sur le petit écran,

mais heureusement conservé dans les archives de l'I.N.A. :

LA MAISON DU PASSEUR

Dialogues : Jacques Prévert.

Mercredi 7 juin à 17h

Censier, salle 49

(13 rue Santeuil, Paris 5e)

Le Service culturel de l'Université Paris III – Sorbonne Nouvelle vous invite à la présentation du travail de l'Atelier théâtre animé par Arnaud Laster sur trois pièces de

JACQUES PRÉVERT

La Famille Tuyau de Poêle, En famille, Entrées et Sorties Vendredi 9 juin à 19h 30 Censier,

Amphithéâtre Max-Pol Fouchet

(13 rue Santeuil, Paris 5e)

Entrée libre à ces deux manifestations

dans la limite des places disponibles

Bien cordialement

Arnaud Laster

MAR. 06/06/2006 02:17

Cravan

Au sujet de Cravan et de son célèbre match avec le champion de boxe noir Jack Johnson, un combat célèbre à Barcelone (23 avril 1916), je me permets de signaler l'ouvrage de Geoffrey C. Ward, *Unforgivable Blackness, The Rise and Fall of Jack Johnson*, New York, Alfred A. Knopf, 2004. On y voit que Johnson est depuis des années en butte à un racisme exacerbé qui s'exprime ouvertement dans les termes les plus orduriers, aujourd'hui inimaginables et cela explique les circonstances qui amènent ce champion exilé à accepter le défi de Cravan. Curieusement Jérôme Charyn dans *C'était Broadway*, trad. Cécile Nelson, Paris, Denoël, 2005, p. 230 *sq.* ignore ce combat. Mais il évoque bien Jack Johnson.

MAR. 06/06/2006 23:45

Fw: Formules etc.

Chers Mélusins, Chères Mélusines,
voici une invitation au marché de la poésie:
<http://www.formules.net/newsletter/06numero5.html>
Bien cordialement,
L'administrateur:
Henri Béhar

DIM. 11/06/2006 00:12

Chers Mélusins, Chères Mélusines,
voici une sélection de 5 informations parues cette semaine sur le web. Pour éviter des blocages techniques, je les recopie ci-dessous, à l'intérieur du message et non en fichier joint comme d'habitude.
I. <http://www.trends.be/CMArticles/ShowArticleFR.asp?articleID=36386§ionID=670>
Hayek le pirate
10 février 2005
Ce boss est un véritable ouragan. Atypique dans ses tenues, ses propos, comme dans ses comportements, il est ultra conservateur dans la gestion financière du Swatch Group. Pour le reste, la provocation et l'avant-garde le passionnent. Visite dans le bureau d'un pirate généreux et dadaïste, suivie d'une soirée au Cabaret Voltaire qui a vu naître Dada.

[...]

La provocation

Si Nick Hayek s'est emballé pour le projet de restauration et de réouverture du Cabaret Voltaire, c'est qu'il avait beaucoup d'affinités avec le mouvement Dada, un mouvement qui se moquait de l'art ou de la politique en luttant contre l'hypocrisie de son époque. De nombreux artistes qui s'étaient réfugiés à Zurich pour échapper aux affres de la Première Guerre mondiale avaient créé ce mouvement libertaire en 1916 dans une arrière-salle du restaurant Meierei au 1 de la Spiegelgasse : Tristan Tzara, Jean Arp, Hugo Ball. Mais plus tard, des André Breton, Louis Aragon, Paul Eluard ou Pablo Picasso ont aussi marqué leur intérêt pour ce mouvement qui était un prédécesseur du Surréalisme ou du Mouvement Fluxus d'après-guerre.
« Au début de ma carrière de réalisateur, j'ai fait des films qui étaient très Dada, raconte Hayek. On m'a toujours refusé des subventions, je devais être un peu sauvage. Ces films étaient absurdes, parfois un peu surréalistes aussi. J'ai gagné un prix pour un court métrage au Festival de Thessalonique où contrairement à la Suisse, ils semblaient adorer tout ce qui

critique l'armée. Ce film a ensuite été sélectionné à Cannes. Mais j'ai aussi fait deux longs métrages : Family Express et The Land of William Tell, un film très sympathique sur la Suisse. »

Un court métrage de cinq minutes dans lequel Nick Hayek lui-même apparaît, illustre lui aussi très bien le genre Dada. Il s'agit d'un film présentant le 27^e Canton (La Suisse n'en compte que 26), un territoire qui ne serait pas un Etat mais un état d'esprit... Pour la réalisation du film, on a eu recours à des prises de vue à l'intérieur du Parlement suisse à Berne avec des interventions d'hommes politiques de haut rang, comme le président de la Confédération suisse dans le dos duquel on avait collé une affiche – bien sûr truquée — disant 'je suis citoyen du 27^e Canton'. Il y avait aussi d'autres images dans lesquelles Nick Hayek apparaissait. Le tout, traité comme s'il allait vraiment être question d'une votation pour ce 27^e Canton, un canton dont la carte d'identité serait évidemment une montre Swatch.

L'institution nationale y est quelque peu tournée en dérision, mais avec humour. « Nous avons loué cinq minutes avant le journal télévisé sur les chaînes nationales et le film est passé. »

Voilà une action très Dadaïste de Swatch...

« Quand j'ai vu en 2002 que des jeunes squatters avaient occupé cette maison du Vieux Zurich où est né le Dadaïsme en 1916, quand j'ai lu qu'on voulait l'abattre, je me suis dit que ces jeunes qui vivent tellement rapidement avec des jeux vidéo, des téléphones portables, des télévisions... devaient effectivement être confrontés à des choses importantes qui laissent des traces. Le Cabaret Voltaire fait partie de ces choses importantes qui doivent rester : pas tellement comme un musée, ce serait contre l'esprit de Dada. Mais comme interrogation : faire au moins en sorte que les gens se disent 'Dada, c'est quoi ?'. J'ai donc vu là une intervention possible qui allait être typiquement Swatch (pas Swatch Group dans son ensemble donc). C'est une provocation pour réveiller les gens, pour s'amuser, pour faire bouger les choses et ne pas accepter les règles d'une société de l'establishment : ni dans l'art, ni dans la politique, ni avec les journalistes, mais avec beaucoup d'humour. Même le journal zurichois NZZ conservateur s'est pris au jeu. »

Quand l'enfant paraît : Dada ! [...]

SERGE VANMAERCKE

II.

De Debord à Sainte-Anne... Le chevalier déchu

Nouvel Observateur — ParisLe chevalier déchu

Avant de sombrer dans la démence, Ivan Chtcheglov fut l'un des initiateurs du situationnisme.

Une biographie et un recueil de textes le saluent

Coup de foudre le 16 juin 1953 au café Moineau, rue du Four. Un Debord alors très isolé croise Ivan Chtcheglov, fantasque fils de communiste russe d'à peine 20 ans. Aussitôt celui-ci rejoint son groupe lettriste fantôme. Une année de dérives alcoolisées et de communion dans l'imaginaire de la Table ronde et du surréalisme. Une année saluée par Debord dans « Mémoires » en 1958 : « Dans la lutte contre les idées anciennes, nul ne montra plus de hardiesse. » Et vingt-cinq plus tard encore dans son film longtemps demeuré invisible, « In girum imus nocte et consumimur igni » : « Il découvrit en un an des sujets de revendication pour un siècle. »

Rien qu'une année cependant, achevée par une brouille sauvage et une exclusion rétrospective pour « mythomanie, délire d'interprétation — manque de conscience révolutionnaire », au moment même où Gaëtan Langlais était, lui, exclu pour « sottise ». L'équilibre nerveux de Chtcheglov, dit Gilles Ivain, pseudonyme médiéviste choisi en hommage aux « Visiteurs du soir » et à Chrétien de Troyes, vient alors se fracasser contre la volonté de puissance du futur chef de file situationniste.

Et la dégringolade sera terrifiante. De cruel chagrin d'amour avec une de ces filles-sphinx qui le saisissent, en ressentiment à l'égard de Debord, accusé de piller ses dépouilles

intellectuelles, Chtcheglov entame un grand tour des hôpitaux psychiatriques. Au final, un seul texte publié de son vivant, le célèbre « Formulaire pour un urbanisme nouveau », quelques ébauches de romans remarquables par leurs fulgurances lyriques, et une poignée de textes inédits aujourd'hui exhumés grâce aux Editions Allia.

Mais surtout une trajectoire déchirante, superbement décrite par Jean-Marie Apostolidès et Boris Donné dans « Ivan Chtcheglov, profil perdu ». Une amitié d'exception avec Henry de Galard de Béarn, aventurier glamour du boulevard Saint-Michel, des « gémissements de bêtes malades d'amour » avec la nervalienne Sylvie, dont le départ achève de le détruire, et l'élaboration de concepts clés du situationnisme comme la psychogéographie, cette réinvention de la ville en « Luna Park bâti par de très grands poètes ». Et puis les crises psychotiques à répétition, et les petits boulots qui réduisirent un temps le « dériveur » à jouer les guides touristiques à Montmartre. Et cette clinique en Loir-et-Cher où il achève sa vie en 1998, à regarder les variétés du samedi soir au milieu des autres délirants. « Monsieur Tout-le-Monde en pire... Je suis donc condamné au silence quasi perpétuel, par manque constant de la moindre trace d'oreille. »

Longtemps Debord cherchera à renouer, avant d'admettre que l'ancien héros de la Contrescarpe s'était à jamais égaré, et de se tuer d'une balle en plein cœur. « Les internationales sont mortes, les forêts sont l'éternité », lit-on dans les dernières notes lucides de Chtcheglov du milieu des années 1970. Idéale formule de tout le désenchantement situationniste.

« *IVAN CHTCHEGLOV, PROFIL PERDU* », PAR JEAN-MARIE APOSTOLIDÈS ET BORIS DONNÉ, ALLIA, 118 P., 15 EUROS; « *ÉCRITS RETROUVÉS* », PAR IVAN CHTCHEGLOV, ALLIA, 110 P., 15 EUROS.

Par Aude Lancelin

Nouvel Observateur — 08/06/2006

III. Darger et ses petites filles en guerre

Le Monde — Paris

Le 13 avril 1973, la mort à Chicago d'un nommé Henry Darger, âgé de 81 ans, est passée complètement inaperçue. Et pour cause. Ce célibataire sans enfants, concierge et laveur de vaisselle dans des hôpitaux catholiques de sa ville natale, n'est qu'un vieux monsieur discret qui habite depuis 1932 une pièce au 851 Webster Avenue. Sans doute ses voisins ont-ils remarqué que, d'une dévotion hors du commun, il assiste à la messe plusieurs fois par jour. Ils s'amusent peut-être de sa manie de ramasser dans les poubelles du quartier magazines illustrés, livres, journaux. Mais ils n'en savent pas plus sur lui.

Son propriétaire non plus. Quand, à la mort de Darger, il vient reprendre possession de l'appartement, il y découvre des accumulations d'objets récupérés, des photographies d'enfants découpées et affichées aux murs, des bibelots et des chapelets à profusion. Mais il y trouve surtout les 15 145 feuillets dactylographiés d'un roman en quinze volumes et les 300 illustrations qui les accompagnent. Le livre s'appelle *L'Histoire des Vivian Girls*, épisode de ce qui est connu sous le nom des *Royaumes de l'Irréel*, de la violente guerre glandéco-angélinienne, causée par la révolte des enfants esclaves. C'est une saga racontée sur le ton de l'historien, entrecoupée de longues descriptions et de bulletins météorologiques, rédigée dans une langue singulière, loin de l'anglais classique. Elle aurait été écrite entre 1910 et 1921, mais les illustrations ont pris beaucoup plus de temps.

Ces illustrations font, pour la première fois en France, l'objet d'une exposition importante, à Paris, à la Maison rouge, qui donne la mesure de l'étrangeté et de l'inventivité de Darger. C'est passionnant et troublant : autodidacte, "simplet", échappé à l'adolescence de l'institution pour handicapés où il avait été placé après la mort précoce de sa mère, Darger a, dans sa solitude, créé une oeuvre cohérente et singulière.

L'argument des *Royaumes de l'Irréel* est tragique : après un âge d'or, la guerre éclate parce que les cruels Glandéliniens enlèvent et réduisent en esclavage les enfants des pays voisins.

Les sept soeurs Vivian engagent la lutte avec l'aide des royaumes chrétiens d'Abbieannie et d'Angélinie et libèrent les enfants captifs de Calverinie après bien des péripéties et des batailles. Elles reçoivent le secours des Blengins, monstres ailés bienfaisants. Leur victoire sur les généraux glandéliniens annonce le retour de l'âge d'or dans un monde à nouveau édénique. Darger imagine des peuples et une géographie, dont il dessine les cartes. Il invente une toponymie : les batailles se déroulent à McHollester Run, Jennie Richee ou Norma Catherine. Il invente aussi des hiérarchies militaires, des uniformes et des drapeaux. Dessiner lui devient donc nécessaire, afin de donner forme visible et stable à ses contes traversés d'allusions à la guerre de Sécession américaine et aux deux guerres mondiales, de souvenirs du Magicien d'Oz et de La Case de l'oncle Tom. Or il ne sait pas dessiner. Il lui faut résoudre cette difficulté — et la résoudre seul, puisque la solitude est son mode de vie. Comment faire ? La solution est partout autour de lui : s'approvisionner dans cet immense réservoir d'images accessible à chacun, la presse.

SUPERPOSITIONS, MONTAGES

Dès les années 1910, il découpe, colle, décalque. Il classe les images dans des pochettes et constitue des répertoires. A partir de 1944, il emploie l'agrandissement photographique, qu'il fait réaliser dans un drugstore proche de chez lui, afin d'avoir des figures à la taille nécessaire à l'immensité de ses compositions en triptyques et en longues frises. Il perfectionne peu à peu ces procédés — et y parvient sans rien savoir évidemment des papiers collés, de Dada ni du surréalisme contemporains. Plus tard, il a tout autant ignoré les jeux avec la bande dessinée des artistes pop — Warhol ou Lichtenstein — qu'il a précédés de plusieurs décennies. Il trouve ainsi les figures principales de ses histoires : petites filles modèles des journaux de mode, cow-boys et cavaliers issus des illustrés, maisons et fleurs des almanachs et des publicités. Chaque planche du récit s'obtient par superposition, répétition et montage de ces éléments disparates.

Une composition panoramique et un coloriage à l'aquarelle permettent de les unifier. Mais Darger n'hésite ni devant les ruptures d'échelle et les disproportions ni devant la surabondance des éléments narratifs ou décoratifs. La répétition des figures et des postures crée le rythme, celui d'une sorte de ritournelle visuelle qui devient obsédante.

L'adjectif s'impose d'autant plus que, d'une frise à l'autre, les obsessions érotiques et morbides reviennent sans cesse : fuite des jeunes filles dont la nudité révèle le sexe masculin, mort d'une enfant dénudée et étranglée par un adulte grotesque, tortures et pendaisons et, à l'opposé, floraisons paradisiaques dans lesquelles les humains s'enfouissent jusqu'à se confondre avec la végétation. Autant que de l'histoire du collage et du recyclage des imageries populaires, ces oeuvres relèvent d'une psychanalyse qui étudie ces scènes symboliques et leur réapparition systématique. La force de Darger tient à cette extraordinaire capacité à créer des images psychiques qui ne s'effacent plus de la mémoire.

Philippe Dagen

Article paru dans l'édition du 08.06.06 IV. De la Contre-Terreur dans les Lettres Fabula Florian Pennanech , "De la Contre-Terreur dans les Lettres", Acta Fabula, Juin-Juillet 2006 (vol.7, num. 3), URL : <http://www.fabula.org/revue/document1385.php>

V.

http://www.lefigaro.fr/culture/20060605.FIG000000235_1_allemande_et_1_italie_a_1_assaut_de_paris.html

L'Allemagne et l'Italie à l'assaut de Paris

Béatrice de Rochebouët

05 juin 2006, (Rubrique Culture)

Les archives dadas et surréalistes d'un galeriste et éditeur d'art de Cologne et trois toiles majeures italiennes inédites sont en vente chez Artcurial.

QUATRE collectionneurs étrangers ont élu Paris pour se séparer de leurs trésors. C'est chose rare. Le premier, Armin Hundertmark, galeriste et éditeur d'art à Cologne dans les années 1960-1990, y vend ses archives autour de l'expressionnisme, de Dada et du surréalisme, visiblement séduit par l'intérêt que la France a porté à ces deux mouvements majeurs avec les deux expositions en 2002 (La Révolution surréaliste) et 2005 (Dada) au Centre Pompidou. Les trois autres, un Italien et deux Européens d'origine italienne, ont préféré la capitale à Londres où les Italian Sales de Sotheby's et Christie's montent pourtant en puissance chaque année, pour y mettre aux enchères un Chirico, un Boccioni et un Morandi comme le marché français n'en a encore jamais vus, alors que le Grand Palais célèbre Italia Nova. Ce festival d'art moderne débute les 7 et 8 juin (suivi de l'art contemporain le 9) chez Artcurial, à l'hôtel Dassault, où, demain soir, les membres du cercle France-Amériques auront le privilège d'une visite privée des principales pièces, comme le grand John Mitchell, Lille V, de 1986 (500 000-600 000 €).

Fluxus et les actionnistes viennois

Ayant cessé ses activités, Armin Hundertmark a décidé de léguer à d'autres mains les quelque 130 pièces liées aux membres du groupe Fluxus et des actionnistes viennois (Günter Brus, Henri Chopin, Kasper König, Arnulf Rainer, etc.) dont il fut l'un des grands défenseurs. L'ensemble a plus valeur de document que de collection, comme l'avait montré en mars 1996 la rétrospective «Vingt-cinq ans d'édition Hundertmark 1970-1995», au Stadtmuseum de Cologne. Son esprit intimiste séduira les amateurs de livres (9 000-12 000 € l'édition The Large Glass d'Arturo Schwartz, tirage de tête comprenant toutes les gravures du Grand Verre de Marcel Duchamp), de correspondances (6 000-8 000 € les 29 lettres de Raoul Hausmann à sa fille Vera écrites de 1952 à 1965), de cartes postales autographes (5 000-6 000 € Merzmatinée recouverte recto-verso de l'écriture de Kurt Schwitters). Venant d'une syllabe prise dans une annonce commerciale pour la Kommerz und Privatbank que l'artiste avait intégrée à une composition mêlant peinture et divers matériaux, l'appellation Merz définit l'ensemble de sa production.

Le couple Hannah Höch-Raoul Hausmann, protagoniste très créatif du mouvement Dada, est l'une des vedettes (30 000-40 000 € le portrait ocre et gris de sa compagne). Tout comme l'oeuvre novatrice de Schwitters à travers sept collages Merz réalisés entre 1928 et 1947 (20 000-30 000 € Merzzeichnung). Et surtout une toile abstraite aux couleurs violentes et sombres, Abstraktion 26 Zarte Sinfonie (700 000-900 000 €) ; l'une des dernières en mains privées, peinte en 1918.

De l'Allemagne à l'Italie, il n'y a qu'un pas. Plus léger, plus rieur, plus coloré, avec l'huile de Chirico Dioscuri con i compagni in riva al mare, pièce majeure de l'exposition «Seconda Quadriennale d'Arte Nazionale» de Rome, à laquelle l'artiste participa avec 45 tableaux en 1935. Un sujet classique avec ses Dioscures de la Grèce antique et celui des Cavalli in riva al mare, loin des places d'Italie ou des architectures métaphysiques (600 000-800 000 €). Retour vingt-cinq ans en arrière avec les lignes futuristes d'Umberto Boccioni dans son Busto di signora con grande cappello de 1911 (500 000-700 000 €). Même palette sobre chez Morandi avec sa Natura morta cubiste de 1915 (450 000-600 000 €) qui fait partie de cette courte période dont l'artiste dit qu'elle lui fut très «bénéfique». Une rareté car le catalogue raisonné de Lamberto Vitali ne répertorie seulement que deux natures mortes de ce Bolonais admirateur de Cézanne.

Bonne lecture!
Bien cordialement,
L'administrateur:
Henri Béhar

MAR. 13/06/2006 08:03

Depestre, Pellan

Chers Mélusins, Chères Mélusines,

A voir sur France Ô

Interligne : "René Depestre"

Mercredi 14 juin à 22h15

<http://www.ledevoir.com/2006/06/10/111161.html>

De Visu — Pellan à Paris

René Viau

Édition du samedi 10 et du dimanche 11 juin 2006

Titre VO : ALFRED PELLAN, LA MODERNITÉ

Description : Musée d'art contemporain des Laurentides, Saint-Jérôme, 450 432-7171

Cette huile datée de 1935 pourrait à elle seule être l'emblème du séjour d'Alfred Pellan à Paris. Proche de Picasso par sa facture, ce Jeune comédien (Musée des beaux-arts du Canada à Ottawa) se rapproche aussi de la figure de l'Arlequin. Dans le phalanstère parisien de l'avant-guerre, le thème connaît bien des traitements. Son aspect chamarré se prête à toutes les interprétations sur les métissages culturels et les transformations auxquels tout artiste de l'École de Paris peut se rattacher.

À l'instar de Pellan (1906-1988), cet acteur sûr de lui est prêt, en endossant ce manteau, à déclamer avec fougue un nouveau répertoire. Le lieu où le saltimbanque évolue pourrait tout aussi bien être un de ces endroits mythifiés par la peinture d'alors, le cirque, le cabaret ou quelques autres coulisses d'un spectacle qui le réclame. Ce décor renforce cette ode à la créativité et à la liberté d'esprit, qui projettent cette effigie du jeu sous les feux de la rampe. Pellan y jongle avec toutes les influences subies pour se tailler un personnage à sa mesure. Lorgnant vers certaines figures surréalisantes, ou le Picasso figuratif, la toile est mâtinée de Cézanne et de cubisme. Pellan y structure les emprunts de ses années d'apprentissage. Le peintre adopte cette filiation où se confrontent cubisme, primitivisme, figuration, abstraction. Il lie le dessin traditionnel à un langage syncopé plus novateur issu du cubisme, très «chantre du monde moderne», au sein d'un réseau d'éléments linéaires et colorés. «J'ai toujours été inquiet, dit Pellan à propos de ses années parisiennes en 1967. Je faisais des choses par moments les plus osées et après je revenais à des choses plus réalistes, plus figuratives, et j'alternais comme cela constamment.»

Comme nous le démontre cette exposition d'une vingtaine de tableaux réalisés sur la scène parisienne entre 1926 et 1940, Pellan s'abreuve là, avec une incroyable faculté d'assimilation, à toutes les sources pour découvrir son langage personnel. «J'ai été obligé de recommencer à zéro tout ce que j'avais eu d'éducation artistique, alors cela a été un peu dramatique pour moi.»

Pellan s'embarque en 1926 avec Omer Parent. Tous deux sont les premiers boursiers des arts de la Province de Québec. Il s'inscrit quai Malaquais à l'École des beaux-arts, à l'atelier de Lucien Simon. «Il a eu la perspicacité de me laisser à moi-même. Je suis parti à la découverte de l'art moderne, fouinant partout dans Paris, visitant les expositions, regardant tout ce qui pouvait m'intéresser.» Ils sont tous là : Bonnard, Picasso, Modigliani, Van Dongen, Matisse. Alors il se gave. Il absorbe. Il se reconstruit. «Cette fête de l'art, Pellan la transporte sur toutes les scènes», explique le critique d'art Germain Lefebvre. Bohème. Bal des Quatre z'arts. Cafés et bistros. Il est partout.

Avant le chaos

Septembre 1929, Pellan voyage avec le comédien Alain Cuny en Italie à motocyclette. Sa bourse expire. Grâce à l'aide de son père, il décide de rester, «même [s'il] n'arrive pas à vendre». Il dessine des tissus pour le couturier Schiaparelli et, plus tard, le flacon du parfum

Carnet de bal chez Revillon. Vers 1930, sur un croquis, il élimine le «d» de son patronyme. À Montparnasse, il rencontre Miro, mais aussi l'auteur d'Avant le chaos, Alain Grandbois, comme lui né à Québec. «Il y avait là, écrit ce dernier, mon ami Pellan qui plongeait dans la peinture comme dans une piscine.» Le bilan est remarquable. Pellan explore la couleur pure, la simplifiant par aplats mais toujours cubiste, entretenant avec la tradition un rapport où «ce qu'il faut» de déférence voisine avec «ce qu'il faut » d'impertinence et de rupture; ses natures mortes sont bien «tempérées», ses compositions joyeuses et plus abstraites cristallisent l'esthétisme des années 30 parisiennes alors que, la crise aidant, l'euphorie et les mouvements radicaux des années 20 ne sont plus au goût du jour.

Son nom circule. Il expose avec Tal-Coat, Kisling, Lurçat, Balthus, Estève, Lhote, Delaunay, Masson, Léger. En 1936, il rencontre Miro. En 1937, Pellan est reçu «très gentiment» chez Picasso. «Nous avons parlé car j'avais tellement de choses à dire. Il m'a invité à revenir. Plus tard, il a déménagé quai des Grands Augustins et je suis retourné le voir. Il a sorti ses tableaux, allumé les projecteurs et présenté son travail. Pour moi, ce fut un stimulant exceptionnel, un tremplin merveilleux, une provocation dans le sens du travail.» Le danger de la fascination et des influences se règle dans le travail. Deux de ses oeuvres sont achetées par des musées français : le Musée d'art moderne de Paris et celui de Grenoble. En 1938, Pellan visite l'Exposition internationale du surréalisme. «Tout était rempli de mannequins... le fameux taxi pluvieux de Dali. Le brasero au milieu de la pièce, les sacs de charbon au plafond... C'était transcendant.» En 1939, il représente la France aux États-Unis lors d'une grande exposition de groupe intitulée Paris Painters of Today. À la galerie Jeanne Bûcher dont il est l'un des poulains, ses camarades ont pour noms Braque, Léger... Hélas, les nuages s'accumulent à l'horizon, menaçants. La guerre le chasse. Après Lyman au milieu des années 30, son retour au pays en 1940 nous apporte avec un vent de liberté les innovations de l'École de Paris.

Choc salutaire pour les uns. Horreur pour les autres. C'est un artiste «moderne» qui débarque. Ce passeur est suspect au regard des autorités artistiques de la Grande Noirceur. Lieu d'apprentissage, de visibilité et de reconnaissance culturelle, Paris était aussi avant la guerre le centre international du marché de l'art, une étape aussi incontournable pour tout artiste du premier tiers du XXe que la Rome du XVIIe siècle. Inutile pourtant de s'y rendre, selon le croupissant Charles Maillard, directeur de l'École des beaux-arts de Montréal de l'époque. «Car ces milieux d'art cosmopolites sont dangereux pour le jeune artiste canadien. Proie facile pour toutes les théories d'un jour, il sera vite déraciné, désorienté», écrivait Maillard en 1938. Dans Le Jour, Jean-Charles Harvey dénonce la même année cette stratégie du blocus face aux sources mêmes de cet art si «pernicieux», car ni académique ni régionaliste, dans son plaidoyer «pour une éducation humaine et vivante». Si, pour les boursiers québécois mettant pied à Paris, le décalage culturel saute autant aux yeux, selon Harvey, c'est surtout parce que au Québec «la formation première a manqué». Enjeu symbolique, Paris devient ainsi la prise de mesure du philistinisme ambiant d'alors. «Retardant d'un siècle ou deux», plaide Harvey, «notre art ne pourra donner sa juste mesure que s'il s'accompagne de cette liberté légitime pour l'artiste de se développer et de s'exprimer».

Bien cordialement,

L'administrateur:

Henri Béhar

JEU. 15/06/2006 21:45

Chers Mélusins, Chères Mélusines,
en fichier joint, l'annonce d'une exposition Hans Richter à New York et, ci-dessous, diverses glanes, annonces, rendez-vous.

1. Un article fort intéressant sur la fréquentation des musées et sur leur démocratisation :
Tous au musée :

http://spectacles.telarama.fr/edito.asp?art_airs=M0606121309300&srub=1

Pas de recette miracle, donc, mais des événements ! Attirer le public n'est pourtant jamais assuré, et l'exercice de la « grande expo » (du type de celles présentées dans les galeries du Grand Palais, à Paris) exige du flair. Une « star » ne garantit pas le succès ; il faut aussi parier que son œuvre sera en phase avec le moment. En 1997, une rétrospective Fernand Léger réalisait un score décevant, quand, l'année précédente, Francis Bacon, peut-être moins connu du grand public, faisait un tabac. Même principe pour les expositions thématiques. Celles qui ont été montées autour du surréalisme puis du mouvement dada ont totalisé un nombre d'entrées spectaculaire. Sans doute parce que ces mouvements trouvent un écho particulier aujourd'hui. Parallèlement, d'autres expositions, qui se détachent habilement de l'histoire de l'art et proposent un thème plus libre, comme la mélancolie, ont battu des records de fréquentation, alors qu'un an plus tôt le même commissaire, Jean Clair, avait fait chou blanc avec « La grande parade », un portrait de l'artiste en clown marginal, souvenir d'une époque révolue sans doute. Le triomphe de « Mélancolie » a non seulement surpris les professionnels, qui ne croyaient pas au projet, mais aussi marqué les esprits : oui, le public pouvait se rendre au Grand Palais en masse sans tout à fait savoir ce qu'il y découvrirait... sauf que cela aurait à voir avec un thème finalement très fédérateur.

2. [Lire et penser l'événement](#) Fabula

3. Jeudi 22 juin 2006, École Normale Supérieure (rue d'Ulm). Pour sa dernière séance de l'année, le séminaire « Romantismes européens » reçoit Michaël Löwy, le jeudi 22 juin, de 18h à 20h, au 45 rue d'Ulm, 75005 Paris, en salle Weil.

4. Rencontre avec François Leperlier pour la parution de sa biographie sur Claude Cahun ·

Nièce de l'écrivain Marcel Schwob, née à Nantes en 1894, Lucy Schwob adopte le pseudonyme de Claude Cahun en 1917. Après la Première Guerre mondiale, installée à Paris, dans le quartier de Montparnasse, avec son amie intime Suzanne Malherbe, elle se lie avec Adrienne Monnier, Sylvia Beach et Chana Orloff. Elle publie un essai autobiographique illustré de photomontages, *Aveux non avenus*. Au milieu des années vingt, elle se lie étroitement avec Henri Michaux, Robert Desnos et René Crevel. En 1932, elle rencontre André Breton et s'associe au mouvement surréaliste. En 1935, elle participe à la fondation de Contre-Attaque, aux côtés de Bataille, Klossowski, Breton et Péret. Durant la guerre, à Jersey, elle mène des actions de résistance contre l'occupant nazi ; arrêtée et condamnée à mort, elle échappe de peu à l'exécution. Elle laisse inachevée son autobiographie, *Confidences au miroir*, avant de s'éteindre en 1954.

La biographie de François Leperlier, *Claude Cahun. L'Exotisme intérieur* est publié aux éditions Fayard.

Librairie Violette and co, 102 rue de Charonne, 75011 Paris.

vendredi 23 juin, 19h00.

Bien cordialement,

L'administrateur:

Henri Béhar

LUN. 12/06/2006 13:31

Chers amis de Mélusine,

Je vous informe de la parution, aux éditions de *l'Escampette*, de **A la Santé**, un recueil de

chroniques sur ce quartier mystérieux qui va du Lion de Denfert à la place d'Italie, de Port-Royal à la Glacière, et dont la prison est le centre de gravité.
A votre santé !

JEU. 22/06/2006 00:02

Vérité, Quai Branly, Charlot, Gracq, USA

Chers Mélusins, Chères Mélusines,

Voici quelques informations et adresses collectées sur le réseau ces derniers jours. Bonne lecture.

<http://permanent.nouvelobs.com/culture/20060615.FAP3096.html?1233>

Arts premiers: l'heure des Vérité à Drouot --par Thibault Leroux--

AP | 15.06.06 | 14:30

PARIS (AP) -- A quelques jours de la "première" du musée du Quai Branly, c'est à une "dernière" que l'hôtel Drouot convie ce week-end l'amateur d'arts premiers, avec la dispersion de la collection historique de Pierre et Claude Vérité, estimée entre 15 et 20 millions d'euros.

Une vente exceptionnelle comme on n'en verra certainement plus.

"Le serpent qui vit vieux vit caché." Les Vérité, père et fils, auront fait leur ce proverbe bambara. Pourtant, le Tout Paris des collectionneurs se pressait dès la fin des années 30 dans leur galerie, de Pablo Picasso à Helena Rubinstein, de Henri Matisse à André Breton, pape du surréalisme.

"Entrez dans ma forêt", lançait Pierre Vérité à ses visiteurs, "campé sur de longues pattes, la charpente robuste, la tête empruntée à un trappiste cistercien, le poil dru, le teint basané", comme le relate Nesto Jacometti, témoin de ces temps révolus, cité par Pierre Amrouche, ami du marchand et expert de cette vente.

De cette collection commencée dans les années 20, les Vérité livrent aujourd'hui 514 pièces, jalousement gardées secrètes pour la plupart, parmi lesquelles figurent pas moins d'une cinquantaine de "chefs-d'oeuvre", de l'avis même des experts.

Au milieu de ce lot extrêmement dense, on note la présence d'une statue de chasseur tschokwe d'Angola (estimée entre 800.000 et 1,2 million d'euros), d'un tabouret luba du Congo soutenu par une cariatide, l'un des premiers objets achetés par Pierre Vérité (100.000-120.000 euros), d'une statue "deble" senoufo de Côte d'Ivoire (600.000-800.000 euros) ou encore d'une spectaculaire divinité nimba бага de Guinée (400.000-600.000 euros).

Mais le clou de cette vente unique est sans conteste ce masque "ngil" blanc, chef-d'oeuvre de l'art fang du XIXe siècle, estimé entre 1 et 1,5 million d'euros. "Une pure merveille de géométrie", souligne Pierre Amrouche, qui rappelle que ce masque figurait en 1984 dans la mythique exposition "Primitivisme" du MoMA à New York.

La vente Vérité affiche également un masque punu du Gabon peint au kaolin (250.000-300.000 euros), qui rappelle celui de la collection Hubert Goldet, parti pour 3,4 millions de francs fin juin 2001 avant d'être racheté en 2004 à plus de 617.000 euros.

Le répertoire des objets mis en vente propose par ailleurs de remarquables cimiers tyiwara du Mali (8.000-10.000 euros), une vingtaine de masques ou statues dogon, mais aussi baoulé ou dan de Côte d'Ivoire.

Les amateurs peu fortunés pourront se rabattre sur quelques portes baoulés (6.000 euros), des statuette yorouba du Nigeria (200-600 euros) ou encore des poupées mossi du Burkina Faso.

"On aura beaucoup dit et spéculé sur cette collection très secrète, surtout ceux qui la connaissaient le moins", relève Pierre Amrouche. "Ce qui était resté dans l'ombre protectrice d'une famille pendant presque un siècle est maintenant livré à la lumière et au plaisir de tous".

Si la grande majorité des pièces proviennent d'Afrique de l'Ouest et centrale, pré carré de la France coloniale, l'ensemble Vérité se compose aussi d'un pan océanien très méconnu.

Plutôt que de faire don d'un guerrier tschokwe ou d'un deble senoufo, curieusement absents des collections nationales, Claude Vérité a offert à l'Etat un siège d'orateur de Nouvelle-Guinée pour l'inauguration, le 20 juin, du Musée du Quai Branly dédié aux "arts premiers" de tous horizons. Le musée ouvrira au public le 23.

En marge de ces deux événements, qui feront date dans le monde des arts premiers, une vingtaine de pièces de la collection personnelle de Jacques Kerchache, l'un des pères du musée Branly décédé en 2001, sont présentées du 16 juin au 13 juillet à la galerie Alain Bovis, à Paris. AP

Drouot-Richelieu:

9, rue Drouot, 75009 Paris

Vente publique samedi (14h30 et 19h30) et dimanche (14h30)

Galerie Alain Bovis:

9, quai Malaquais, 75006 Paris

Tel: 01-56-24-09-25

Je vous signale que sur le site du Musée du Quai Branly: www.quaibrantly.fr

vous pourrez trouver la totalité des objets qui y sont conservés, avec toutes les précisions souhaitées. Remarquable !

La saga du pantin sentimental

Presse Nord Vaudois — Vevey

La saga du pantin sentimental

EXPOSITION Entre Chaplin et Charlot comme entre photo et ciné, le Musée de l'Elysée, à Lausanne, nous invite en 250 images et 23 écrans dans les coulisses du génie.

FRANÇOISE JAUNIN

Publié le 17 juin 2006

ROY EXPORT- PERFECTIONNISTE: Chaplin boxe avec Mark Swain en répétition dans son costume de La ruée vers l'or . Chaplin et ses amis sont saisis en pleine récréation photographique. La boxe était un de ses sujets favoris.

Drôle d'idée, dirait-on, de raconter par l'image fixe celui qui fut l'un des génies absolus de l'image qui bouge. Chaplin par la photographie: malgré la popularité planétaire du personnage, la chose n'avait encore jamais été faite. Rendue possible grâce aux archives de la famille, cette «première» a déjà été vue à Paris, Rotterdam et Hambourg et s'en ira ensuite aux USA. La voici pour l'été au Musée de l'Elysée, Lausanne, qui lui dédie dès jeudi la totalité de ses espaces. En regard des images, ce ne sont pas moins de 23 écrans qui diffusent en boucle des extraits de ses films.

Que nous racontent ces 250 photos? Un peu de la vie, des amours et des enfants de Chaplin, bien sûr. Mais surtout, elles permettent de comprendre la genèse, la mise en œuvre et la diversité foisonnante de ses idées. Elles illustrent, par exemple, comment se construit et s'élabore le personnage de Charlot: une suite d'images le montre essayant divers accessoires et mettant au point une sorte de grammaire d'expressions et d'attitudes. Du filou rudimentaire, voleur et surnois qu'il incarne dans ses tout premiers films dont il n'est que l'acteur, on le voit peu à peu — dès qu'il en devient aussi le réalisateur — devenir l'humaniste vagabond et mélancolique. «Je suis un pantin sentimental», aimait-il à dire.

Elles montrent aussi comment fonctionnait le cinéaste. Il endosse tous les rôles de ses acteurs pour leur montrer exactement ce qu'il voulait. Y compris le rôle du lion, dont le dompteur devait s'arranger pour lui faire faire tout ce que Chaplin exigeait... L'homme était d'un perfectionnisme infernal. On raconte même qu'il a fait tourner 360 fois une scène des Lumières de la Ville avant d'en être satisfait. On voit aussi les trucs et astuces qu'il déployait pour tourner ses films en studio. Même La ruée vers l'or, à l'exception de la scène où les aventuriers encolonnés grimpent péniblement dans la neige (réalisée dans le Klondike (Yukon

— Canada) à grand prix et dans un froid mordant), tout a été fait dans ses studios à l'aide de tonnes de plâtre, de farine et de sel.

Elles lui servaient aussi de pièce à conviction. Chaplin était très conscient de son image et très soucieux de la contrôler. Très vite, le personnage de Charlot a inspiré des foules d'imitateurs. Une grande photo hilarante réunit la cinquantaine de faux Charlot qui, en 1916 déjà, s'étaient présentés à un concours de sosies.

Mais les pasticheurs ne se bornaient pas tous au simple jeu et Chaplin a intenté une série de procès pour défendre son personnage de Charlot comme une marque déposée.

Et elles prouvent enfin, par l'image argentique mais aussi l'aquarelle, le collage ou le film d'animation, à quel point Charlot — par son jeu corporel à la fois saccadé et élastique, par son sens de l'absurde, par son regard sur Les temps modernes et par ses prises de positions antiautoritaristes, pacifistes et très critiques sur la politique de son temps — a inspiré les avant-gardes artistiques du début du XXe siècle qui le revendiquaient presque toutes, du dadaïsme au cubisme, du futurisme ou surréalisme, et de Fernand Léger ou Gorges Grosz à Erwin Blumenfeld.

«Chaplin en images»: Musée de l'Elysée, Lausanne, jusqu'au 24 septembre, t/lj 11 h-18 h.

Vernissage je 22 juin, 20 h, jardins de l'Elysée, projection des Temps modernes à 22 h 30 sur écran géant. Tente et restauration, entrée libre. Au programme 4 conférences, 5 visites guidées et 6 ateliers d'initiation à la pantomime pour les enfants.

Plénièrement" de Julien Gracq

AgoraVox — "Plénièrement" de Julien Gracq

Par Fabienne Pascaud

Il est des écrivains qu'on fréquente selon les aléas du temps, au gré des rencontres ou des hasards. Il en est d'autres qui nous aimantent, s'inscrivent en nous parce qu'ils détiennent cette mélodie secrète, complice qui harmonise notre verticalité intérieure. Ils s'affirment comme lumière face à l'ombre ravisseuse. Julien Gracq appartient à cette famille d'écrivains qui aident à se réapproprier des parcelles d'évasion.

Est-il besoin de le présenter? Né en 1910, de son vrai nom Louis Poirier, agrégé d'histoire et de géographie, il enseigne dans divers établissements: lycées de Quimper, Nantes, Amiens et au lycée Claude-Bernard de Paris. Il mène en parallèle son activité d'écrivain.

Son premier roman, Au château d'Argol, date de 1938. Refusé par Gallimard, il est publié à compte d'auteur chez José Corti, éditeur auquel il restera fidèle. Il n'en vend que 150 exemplaires, mais il est remarqué par André Breton qui en fait l'éloge.

Peu enclin aux compromis et aux honneurs, il écrit un pamphlet en 1950, La littérature à l'estomac, dans lequel il fait une critique pointue et en règle du milieu littéraire. Ce texte acéré, vif, publié la première fois dans la revue Empédocle, reste d'une vibrante actualité! Cette prise de position le conduit, en toute cohérence, à refuser l'année suivante, le 3 décembre 1951, le prix Goncourt qu'on lui décerne pour son livre Le rivage des Syrtes. Ce refus fait grand bruit à l'époque...

À ce jour, Julien Gracq est l'auteur de vingt livres: romans, récits, essais, théâtre...

Son dernier livre, Plénièrement, (Éditions Fata Morgana) parle d'un homme rare, taillé dans la pierre de Merlin, porteur d'une flamme apte à embraser les consciences et les cœurs, encore et toujours. Un homme qui a su cristalliser tous les rêves d'une jeunesse révoltée en quête de liberté et tendue vers une aube toujours plus belle. Cet homme, c'est André Breton (fondateur du surréalisme, s'il est nécessaire de le rappeler...) Dans ce court texte (moins abscons que son précédent essai André Breton. Quelques aspects de l'écrivain, paru chez José Corti en 1948), Julien Gracq nous présente André Breton dans son rayonnement et sa force tout en interrogeant le surréalisme «situé et daté» pour en extraire la promesse éventuelle d'une permanence sans cesse à reconsidérer. Breton y apparaît donc comme l'intercesseur incontournable, celui qui déclare dans son poème Vigilance: «Je ne touche plus que le cœur

des choses, je tiens le fil.» Breton dont le désir le plus cher était d'appartenir à la famille des grands indésirables; Julien Gracq traduit ce désir comme une marque de pureté dans ce monde qui s'affranchit par le déni.

Revenir à Breton aujourd'hui, c'est affirmer l'existence d'une réalité à intégrer et à dépasser pour nous incarner autres sur les versants du devenir. C'est oser prôner la valeur aurifère absolue de la révolte et de l'utopie là où s'étale la fange mercantile, pragmatique, et où la vie d'un homme ne pèse pas plus que feuille morte.

Le mérite de Julien Gracq, dans ce livre, repose sur une conscience aiguë de l'importance vitale de ce que Breton nous a transmis, car c'est bien de transmission, dans l'acception initiatique, dont il s'agit. Mais qu'on ne se méprenne pas: le surréalisme n'est pas un humanisme pas plus, comme le précise Gracq: «[...] qu'un système de pensée qu'on remet objectivement en délibéré dans les colloques ou des «décades».

Julien Gracq n'est pas homme à se fondre dans un collectif, aussi n'a-t-il jamais part aux activités du groupe surréaliste. Il préférerait rencontrer André Breton en lisière, seul à seul. Durant ces échanges, Breton lui apparaissait plus vulnérable, en proie parfois au doute. André Breton: l'homme en colère, merveilleusement.

Les dernières phrases de son livre, Julien Gracq ne les écrit pas, il les assène: «[...] Il est bon, il est particulièrement sain aujourd'hui d'observer avec Breton une fois encore — qui sait? peut-être une dernière — l'homme dans la plénitude d'exercice intransigeante de ses prérogatives [...] Sachant que toute revendication efficace de la liberté passe d'abord par l'exercice intégral de la sienne. Pleinement convaincu aussi, et le prouvant, et ne ressentant pas le besoin de s'en excuser, que, dans l'histoire de la sensibilité du moins, le monde appartient par droit légitime aux violents.»

À quand la réinvention du monde par une violence explosante-fixe ?

La seconde partie du livre, Une journée chez Éliisa, est écrite par Pierre Alechinsky; il raconte ses impressions lors d'une visite, en 1969, de l'appartement-atelier d'André Breton au 42, rue Fontaine.

Enfin, l'adresse d'un site web aux USA, à évaluer :

<http://www.navigo.com/wm/paint/glo/surrealism/>

Bien cordialement,

L'administrateur:

Henri Béhar

JEU. 22/06/2006 12:00

Coordonnées de Fata Morgana

Je découvre l'annonce d'un livre de Gracq chez Fata Morgana. Quelqu'un aurait-il l'adresse de cet éditeur (celle qui est indiquée sur le grand répertoire des maisons d'éditions sur le net est erronée : j'ai reçu une lettre en retour à l'expéditeur)? Est-ce toujours Bruno Roy qui dirige cette maison? Merci d'avance.

Xavier Accart

DIM. 25/06/2006 16:52

invitation à la soirée de mercredi 28 juin

Le Service culturel de l'Université Paris III – Sorbonne Nouvelle vous invite à la seconde représentation du travail de l'Atelier théâtre animé par Arnaud Laster sur trois pièces de JACQUES PRÉVERT

La Famille Tuyau de Poêle, En famille, Entrées et Sorties
Mercredi 28 juin à 20h
Censier, Amphithéâtre Max-Pol Fouchet
(13 rue Santeuil, Paris 5e)
Entrée libre

MER. 28/06/2006 23:42

En route, Surréalisme encore et jamais, Faille

Chers Mélusins, Chères Mélusines,
Gérard Verroust m'écrit : « Je viens de recevoir d'un éditeur anarchiste de Marseille un très intéressant petit ouvrage. Il s'agit de textes extraits d'un bulletin intitulé « En route, mauvaise troupe... » publié à quelques exemplaires par des élèves du lycée de Nantes en 1913. La liste des auteurs est plus qu'intéressante.

Voici les références de l'ouvrage :

VACHÉ Jacques, SARMENT Jean, HUBLET Eugène, RIGAUD, SERRE Paul — *En route, mauvaise troupe !* — Le Chien rouge, Marseille, 2006. (6 €).

ISBN 2-916542-01-9 »

http://www.cequillfautdetruire.org/article.php3?id_article=967

Précisons que le texte de cette revue potachique a été publié *in extenso* par Michel Carassou dans son *Jacques Vaché et le groupe de Nantes*, Paris, J.M. Place, 1986. Quant à l'expression familière « en route, mauvaise troupe », elle me semble bien précéder les usages littéraires suivants :

Il ôta sa cravate de soie noire et la mit autour du cou de sa fille adoptive ; après quoi il donna le coup de pied au mulet, fit son mouvement d'épaule et dit : **-en route, mauvaise troupe !** -et nous repartîmes. Alfred de VIGNY, *Servitude et grandeur militaires*, 1835, p. 58-60.

Le recors remarqua la porte du grenier : un instant il pensa que peut-être son prisonnier avait compté sur cette issue pour fuir ou pour se cacher.

— Allons ! **en route, mauvaise troupe !** dit-il en mettant le pied sur la première marche de l'escalier, et il fit signe au lapidaire de le suivre.

Eugène SUE, *Les Mystères de Paris*, 1843, p. 445-446, Quatrième partie, I, LOUISE

Vas-tu chimer comme ça longtemps ? Ta mère ne t'entend plus, va ! et tu ne peux pas lui porter tes plaintes contre moi. Allons ! allons ! **en route, mauvaise troupe !** ajouta-elle d'un ton soldatesque, et si tu n'es pas revenue avant soleil couché, nous aurons affaire ensemble.

George SAND, *Jeanne*, 1844, III LA MAISON DE LA MORTE p. 69-70.

En route, mauvaise troupe !

Partez, mes enfants perdus !

Ces loisirs vous étaient dus :

la Chimère tend sa croupe.

Partez, grimpés sur son dos,

comme essaime un vol de rêves

d'un malade

Paul VERLAINE, *Jadis* (1884), *Œuvres poétiques complètes*, 1896, p. 302-321.

Michelle Chabrun m'a fait parvenir une précieuse plaquette contenant le témoignage de Jean-François Chabrun sur le groupe La Main à plume, dont il faisait partie durant l'Occupation : *Le Surréalisme encore et jamais*. Rafael de Surtis Éditions (7 Bd Saint-Michel, 81170 Cordes sur Ciel) vient de publier, dans la collection « Art et artistes », 40 pages.

CH — 1205 Genève